UNIV. OF ARIZONA
PQ2436 .A2 1921 mn
Stendhal/Lettres a Pauline
3 9001 03903 5137

UNIVERSITY
OF
ARIZONA
LIBRARY

This Volume
Presented to the Library
by

Prof. Edward S. Lynn

1977

STENDHAL

LETTRES A PAULINE

(avec le portrait de Beyle par Boilly et ceux de Pauline et Caroline Beyle.)

Édition annotée et présentée par
MM. L. ROYER et R. DE LA TOUR DU VILLARD

« Je continue à travailler sur
« mes sentiments ; c'est l'unique
« chemin du bonheur. »
Stendhal à Pauline.

PARIS
"LES TEXTES"
"LA CONNAISSANCE"
9, GALERIE DE LA MADELEINE, 9
—
MCMXXI

Portrait de PAULINE BEYLE
(M^me^ Périer-Lagrange)

« La Connaissance »

appartient à M^lle^ Lesbros-Bigillion

LETTRES A PAULINE

Copyright "La Connaissance" 1921

Droits de traduction, de reproduction et de publication réservés pour tous pays.

Portrait de HENRY BEYLE
par Boilly

« La Connaissance »

appartient à M^lle^ Lesbros-Bigillion

STENDHAL

LETTRES A PAULINE

PQ
2436
A2
1921

(avec le portrait de Beyle par Boilly
et ceux de Pauline et Caroline Beyle.)

Édition annotée et présentée par
MM. L. Royer et R. de la Tour du Villard

on se lasse de tout,

excepté de connaître

PARIS
"LES TEXTES"
"LA CONNAISSANCE"
9, GALERIE DE LA MADELEINE, 9
1921

Cette première édition des **Lettres à Pauline** *de Stendhal a été préparée par MM. R. de la Tour du Villard et L. Royer et présentée par la maison d'édition à l'enseigne « La Connaissance» sise à Paris, 9, Galerie de la Madeleine et sous la devise « On se lasse de tout excepté de connaître». Elle constitue le nº 1 de la collection « Les Textes ».*

Un tirage hors-commerce sur vergé d'Arches a été réservé «aux amis de la Connaissance», 750 exemplaires numérotés ont été tirés sur vergé de pur fil Lafuma, et 300 exemplaires numérotés sur Corvol vergé, azuré.

Cet exemplaire est justifié :

906

Portrait de ZÉNAÏDE-CAROLINE BEYLE
(M^me^ Mallin)

« La Connaissance » appartient à M^lle^ Lesbros-Bigillion

PRÉFACE

Voici toute une liasse nouvelle de lettres intimes et inédites de Stendhal.

Eh quoi ! dira-t-on, il est encore de l'inédit chez l'auteur de la *Chartreuse de Parme*, et les Stendhaliens, fureteurs consciencieux qui, depuis trente ans ont exploré les moindres recoins susceptibles d'abriter quelque précieux manuscrit, ont donc laissé encore quelque chose à découvrir ?

Non, les éditeurs des lettres qu'on va lire n'ont rien découvert : on savait qu'elles reposaient dans les archives de M. Lesbros-Bigillion, qui avait publié en 1892 un volume de lettres intimes, se réservant d'en donner plus tard une seconde et dernière série, selon que cette correspondance, en très majeure partie de frère à sœur, aurait eu plus ou moins de succès.

Le succès en fut réel, aussi affirmé que pour les lettres à divers amis, publiées cette même année par M. Casimir Stryenski, à la suite des *Souvenirs d'Egotisme*.

Mais la mort est venue avant que le projet d'un second volume ait pu être réalisé, — et s'il nous est donné aujourd'hui de compléter cette publication, nous le devons à l'obligeante amitié de M^lle^ Lesbros-Bigillion, arrière-petite-nièce de Stendhal, et unique héritière de ses papiers personnels.

Ces lettres, comme celles de l'édition de 1892, sont pres-

que toutes adressées par Beyle à sa sœur Pauline, quelques-unes à son beau-frère, François Périer-Lagrange ; elles avaient été vues, sinon classées, par des mains pieuses, avant d'arriver à M. Auguste Lesbros par son mariage avec Mlle Julia Bigillion, petite-fille de Mme Mallein, seconde sœur de Beyle.

Quand nous disons « des mains pieuses » : évidemment, des mains de propre neveu, mais qui ne s'interdisaient point, à l'occasion, de tracer en note, au crayon, quelque brève réflexion, d'ailleurs judicieuse, répondant à un souci de bonne administration, et à cette conception de l'existence, qui faisait apparaître un peu effarante la figure de cet oncle dont les projets de fortune escomptaient bien davantage de problématiques espérances que de tangibles réalités.

On sait la place tenue dans la pensée de Beyle par cette incessante préoccupation de la vie matérielle ; on sait qu'il sollicitait fréquemment quelques subsides d'un père qui semble avoir eu des notions bien sommaires, — et pour tout dire, bien provinciales — des obligations qui s'imposaient, même il y a un siècle et plus, à un jeune homme habitant Paris, et voulant y conquérir une place au soleil.

Dans les lettres qu'on va lire, se fait entendre l'écho des mêmes plaintes, se trouve le récit des mêmes embarras pécuniaires ; on y verra ébauchés des projets plus ou moins chimériques, que les mains pieuses dont il est parlé plus haut, n'hésitent point à commenter en ces termes : « *Châteaux en Espagne, mais dettes positives.* »

De même, à propos d'une lettre où est échafaudée toute une combinaison d'emprunt, reposant sur un actif futur et éloigné, cette ligne tranchante comme un arrêt de justice,

et dont la sévérité s'accentue encore de deux points d'exclamation — nous allions dire d'indignation : « *Hypothèques sur des biens qu'on n'a pas* !! »

Ah ! qu'ils devaient être incompréhensibles au grand bourgeois méthodique et rangé, qui dépouillait cette correspondance, les artifices ingénieux imaginés par le besogneux tenace à qui manquaient toujours vingt écus pour solder la facture d'un tailleur !

Tout compte fait, ceux que passionne l'étude des hommes et des choses du passé n'ont qu'à se féliciter de pouvoir lire dans une âme qui livre ainsi, au hasard des jours, ses pensées, ses tourments, ses espoirs, — et que l'on connaît d'autant mieux qu'on l'a vue non seulement évoluer parmi les complications d'une vie sentimentale agitée, mais encore se débattre au milieu des mesquineries d'une existence difficile[1].

L. Royer et R. de La Tour du Villard.

[1] Pour la présentation matérielle de ces lettres, on n'a pas cru devoir suivre l'orthographe, quelquefois un peu trop personnelle de l'auteur. Seule, la graphie des noms propres a été respectée. Lorsqu'il sera fait une citation de la *Correspondance*, le lecteur voudra bien se reporter à l'édition publiée par Paupe et Chéramy, Paris, 1908, 3 vol. in-8°.

NOUVELLES LETTRES INTIMES

DE

STENDHAL

I

(vers 1800).

Je t'écrirai bientôt pour te donner une commission. Donne-moi le titre des pièces de musique que tu désires. Tu les recevras courrier par courrier. Copie exactement.

Quoique le cours de littérature de La Harpe ne soit pas parfait, c'est un livre à avoir. Vous voilà Caroline et toi dans l'âge d'en profiter. Propose à papa de l'acheter. Lis les fables de La Fontaine. Dis-moi si elles t'amusent.

I *bis*

(1803 ou 1804).

A PAULINE [1]

Actuellement que tu es raisonnable, je t'invite à examiner successivement tout ce qu'on t'a enseigné

[1] Ces lignes sont tracées sur une feuille isolée qui devait être jointe à une lettre. Cette préoccupation didactique de Beyle se retrouve par ailleurs : « J'ai écrit tout ce qui regarde la gram-

jusqu'ici, et à ne rien croire (la religion seule exceptée) que ce qui te semblera croyable.

Il y a plusieurs degrés de vraisemblance. Il y a cent millions à parier contre un que ce que tu as vu existe.

Il n'y a plus que dix millions à parier contre un que ce que Caroline[2] te dit avoir vu, existe.

Il y a 10 millions à parier contre un que Louis XIV a existé, mais il n'y a que 2 millions à parier que Clovis a vécu.

Il n'y a plus que 8 cent mille à parier que Ptolémée Philadelphe a régné en Egypte.

Il n'y a plus que 3 ou 4 à parier contre un que Nimbrod a existé.

Il n'y a plus enfin, qu'un à parier contre un que Néoptomène a enseigné aux Grecs à cultiver le blé, et à s'en nourrir au lieu de glands.

Voilà la seule manière raisonnable de croire. Examine bien tout homme qui te dira le contraire. Pour moi, je suis persuadé que cet homme aura quelque intérêt à te tromper.

Toute chose qu'un homme dit à un autre homme peut toujours, étant expliquée, se ramener à une vérité aussi évidente que celle-ci :

Tout bâton a deux bouts,

maire sur une feuille séparée », écrit-il à sa sœur le 19 mars 1803 (*Correspondance*, n° 36). Une définition de la vertu analogue à celle qui figure plus bas se remarque dans une lettre du 8 mai 1804 ; la parenthèse : (la religion exceptée) dans une autre du 29 janvier 1803.

[2] Son autre sœur.

ou à une fausseté aussi palpable que la suivante :

Il est des bâtons qui n'ont pas deux bouts.

On nomme *vertu* l'habitude des actions utiles à tous les hommes ;

Vice, l'habitude des actions nuisibles à tous les hommes.

II

11 fructidor XII (29 août 1804).

Ta lettre m'effraye au delà de toute expression. Tu vas faire une folie. Songe que d'aller à Voreppe[3], à l'insu de ton père, te dégrade à jamais de l'état que tu peux avoir dans le monde, et te met au rang des filles perdues.

Voilà la vérité en mon âme et conscience. Je te jure de ne jamais rien communiquer. Songe que de ta place, tu ne vois que le bonheur de la vie errante. Tu en ôtes tous les inconvénients. Tu dois recevoir un de ces jours une lettre qui est la meilleure réponse à celle du 5. Tu y vois combien on est quelquefois triste d'être isolé, et encore quelle différence de toi à moi.

Comme homme, j'ai le cœur 3 ou 4 fois moins sensible, parce que j'ai 3 ou 4 fois plus de raison et d'expérience du monde, ce que vous autres femmes, appelez dureté de cœur.

Comme homme, j'ai la ressource d'avoir des maî-

[3] Bourg à 12 km. de Grenoble.

tresses. Plus j'en ai et plus le scandale est grand, plus j'acquiers de réputation et de brillant dans le monde. Je suis parti de Grenoble à 17 ans ; j'en ai 21 ; j'ai eu dans cet intervalle tout ce qu'on peut avoir en femmes ; hé bien, depuis deux ans, je commençais à me dégoûter de ce genre de vie. Cela est au point que, malgré mon âge de 21 ans, et mon heureuse position de n'avoir pas 12 fr. de rente par an, j'épouserais une autre Pauline si j'en trouvais une qui ne fût pas ma sœur, quitte à vivre de quelque métier, comme imprimeur, par exemple, faiseur de journaux ou autre encore plus triste.

Ayant l'âme bien plus tendre et ne l'ayant pas dégoûtée par 4 ans de vie dans le grand monde, avant 2 ans tu brûlerais de trouver un homme aimable. Tu le désirerais tant que tu finirais par te persuader (comme Mary Wolstenocraff Godwin[4], anglaise célèbre) que tu l'as trouvé, et il n'en serait rien. Ce serait tout bonnement un gredin. A force de désirer une chose dans ce genre où l'illusion est si facile, on finit par se persuader qu'elle est. *Et l'irréparable faute de s'être trompé éloigne à jamais le pouvoir d'avoir un époux digne de soi.*

Songe à cette vérité : qui voudrait, même en étant amoureux, épouser une fille qui se serait sauvée de chez ses parents ?

Je suis l'homme le plus dépourvu de préjugés que j'aie rencontré, et je t'assure que je ne le ferais pas.

[4] Mary Wollstoncraft, femme de William Godwin.

Si je l'aimais, je la *rouerais*, et puis la planterais là.

Songe que dans le monde, tu ne trouveras pas 20 âmes qui comprennent la tienne ; que moi qui ai fait 20 fois plus d'expériences que tu n'en pourrais jamais faire, je n'en ai pas trouvé *4*. Remarque ce nombre. Une d'elles est Mlle Victorine Bigillion[5] qui vient de faire exactement ce que tu voudrais. Elle a vécu solitaire à Saint-Ismier[6] ; cela a augmenté la force de ses passions et de sa tête. Elle en a une si bonne que son père l'a décidément prise pour *folle*. Là-dessus, on l'a renfermée presque comme une folle; la pauvre petite a été poussée à bout ; elle s'est enfuie jusqu'à Moirans ; on l'a rattrapée, et elle est actuellement, je crois, en prison à la Grande-Chartreuse où elle restera tant qu'il plaira à ses parents, gens qu'elle a offensés de toutes les manières. Elle ne pourrait s'en tirer que pour se marier, et qui en voudrait ?

Voilà la vérité sur cette aventure. Tâche de te la faire raconter, et tu verras comment le public juge les âmes fortes. S'il les voyait telles qu'elles sont, il n'en serait que jaloux ; mais il ne les comprend pas et les croit folles.

Jamais exemple ne fut plus près de toi que cette pauvre Victorine.

J'ai connu en Italie une femme nommée Angelina[7] que j'ai aimée au delà de toute expression.

[5] Amie d'adolescence de Beyle.

[6] Village dans la vallée du Grésivaudan.

[7] Angela Pietragrua qui devint sa maîtresse en 1811.

Elle avait exactement ton caractère. Elle a passé sans folies le temps de la jeunesse, qu'elle a passé (2 ans du moins) enfermée dans un couvent, de force. Elle s'est enfin mariée et est, depuis 8 ans, la plus heureuse des femmes.

Songe bien que Saint-Preux est un personnage imaginaire, de même que tous les héros de roman. Lis Molière, La Bruyère, l'histoire : voilà l'homme.

Apprends par cœur *Cinna* ; les rôles d'*Oreste*[8], de *Ladislas*[9], d'*Hermione*, du *Misanthrope*. Cela te portera aux cieux un jour.

III

26 ventôse XIII (17 mars 1805)[10]

Je vais, je crois, ma chère petite, changer encore une fois de logement ; le bon marché m'avait fait monter au 6e, mais je sentais qu'à cette époque du couronnement je recevrais beaucoup de visites d'amis lointains, qui seraient scandalisés de ce genre d'élévation ; j'ai donc cherché et, je crois, trouvé un autre logement plus présentable au 4e ; il est tout près d'ici, rue de Ménars. En attendant, prie qu'on m'adresse mes lettres toujours rue de Lille no 500.

J'ai pris hier l'ipécakuana qui n'a pas fait tout

[8] De Voltaire.

[9] Dans le *Venceslas* de Rotrou.

[10] A Mlle Pauline Beyle, chez M. Beyle, rue J.-J. Rousseau, Grenoble.

son effet, mais qui, au moins, m'a ôté un mal de tête sourd, et rendu la gaieté. Étrange chose que l'homme, ou plutôt étrange aveuglement des Occidentaux. Les Sages Orientaux, quand ils sont tristes, ne cherchent point à se consoler, ils prennent de l'opium qui les égaie. J'ai aussi une raison morale qui contribue beaucoup à ma tranquillité. J'ai raisonné hier avec (Mante)[11] sur notre Banque future. Elle s'offre d'une manière on ne peut pas plus riante. Son père lui donnera 30.000 fr. ; si le nôtre veut m'en prêter autant, au bout de la première année, je n'aurai plus besoin de pension pour vivre, et au bout de 8 ans nous aurons 50.000 écus de bien chacun. Nous avons calculé que très probablement dans 10 ans d'ici, notre banque nous rendra à chacun 15.000 fr. de rente.

Tous ces résultats, isolés des raisons qui les prouvent ont l'air de châteaux en Espagne, mais nous les avons bien analysés, le crayon à la main. M. est la meilleure tête que je connaisse ; il a commencé par être grand mathématicien ; cela reste ; je suis son meilleur ami, le seul de tous avec qui il soit toujours d'accord ; il sera très riche un jour. C'est il me semble, le maximum de convenances ; quand je me serais bâti un associé, je ne l'aurais pas fait autrement.

Me voilà, ma chère amie, avec la perspective du plus bel état. Si nous vivons encore 40 ans l'un et

[11] Mante, ami de Beyle et son camarade à l'Ecole Centrale de Grenoble.

l'autre, nous aurons 100.000 fr. de rente chacun. Tout cela en commençant avec 60.000 fr. Mais, comme dit J.-J., les premiers mille francs sont plus difficiles à gagner que le dernier million. C'est ce qui va arriver, du moins à moi. Son père lui a promis de l'argent, mais je sens que j'aurai les plus grandes peines du monde à en obtenir. Surtout pour (un) état comme la Banque, contre lequel on a les plus grands préjugés, malgré l'exemple des Périer[12]. Je ne vois qu'un moyen: mon papa me fait 2.400 fr. de pension, je lui proposerai de prendre un fonds perdu de 2.400 fr. de rente ; ce seront 24.000 francs en supposant que nous le trouvions à 10 %. Ce marché ne lui coûterait que 24.000 fr. parce que la 1re année à cause des frais de bureau, d'impression, etc., je ne pourrais pas vivre du revenu du fonds prêté. Que dis-tu de cette idée ? En attendant que j'aie 50.000 fr. de rente, je n'ai pas le sou pour me vêtir et je serai obligé de demander un de ces jours 3 ou 400 fr. sur ma pension, tout cela est bien ennuyeux pour lui et pour moi; mais je n'ai pas un habit vaillant. Sache un peu quel sera le succès de ma demande et réponds-moi vite rue de Lille.

[12] Allusion aux quatre frères Périer, dont deux, Antoine-Scipion et Casimir-Pierre, fondèrent en 1801 une banque qui réalisa de très importants bénéfices. Casimir-Pierre devint le grand ministre de la monarchie de Juillet.

IV

10 floréal an XIII (30 avril 1805).

Je partirai dans peu de jours, ma chère petite, transporté d'une ardeur qui ne peut être oisive. Je compte vous embrasser, boire un coup, et partir pour aller gagner ce diable de Marseille où je compte trouver ce qui ne fait pas le bonheur, mais ce qui y aide. Nous travaillerons comme des diables pendant le temps que je resterai à Grenoble. Serrons-nous l'un contre l'autre, ma bonne amie. Nous ne trouverons jamais personne qui aime Pauline comme Henri, ni Henri ne trouvera jamais une plus belle âme que Pauline. Je m'en vais peut-être vous ennuyer par ma sombre tristesse. Je sais bien que le sérieux des passions ardentes[18] n'est pas aimable. Aussi m'empresserai-je de vous délivrer de moi. Je compte rester 3 semaines avec vous. Je sacrifie à mon père deux mois de séjour ici. S'il sait apprécier ce sacrifice, il doit croire à la bonté de mon cœur.

Apprends par cœur des rôles. A propos de déclamation, je t'apprendrai mille choses. Je te porte un *Gil Blas* et un Tracy. Je suis au désespoir de ne pas pouvoir vous porter des bonnets. Mais attendez, peut-être un jour viendra que... comme dit Ulino.

Je serai peut-être avec vous dans les 10 premiers jours de prairial. On m'annonce une chambre où je ne serai pas libre et où je ne pourrai pas seule-

[18] Sa passion pour l'actrice Mélanie Guilbert.

ment déclamer. Tâche de déranger cet arrangement. Un solitaire est jaloux de sa liberté. C'est son plus grand bien, comme c'est celui de tous les hommes.

Je compte sur toi pour me faire oublier ce que je quitte et me faire rire par de bons contes. Tu peux dire que je ne compte rester que 3 semaines. Je reviendrai en quittant M(arseille) pour aller à Anvers dans 10 mois.

V

A François Périer-Lagrange

Marseille, 26 janvier 1806[14].

J'aurais bien voulu, mon cher ami, que les circonstances me permissent d'accompagner ce bon Tivollier qui vient de passer quelques jours avec toi. Avant son départ, il m'a encore donné une nouvelle preuve de son amitié pour moi, en me faisant entendre que je pourrais entrer dans sa maison, si le peu d'affaires qui se ferait chez M. M(eunier) m'en éloignait.

[14] Cette lettre porte le millésime de 1803, mais elle est évidemment de 1806, époque où Beyle était à Marseille, employé dans la maison d'épicerie en gros Meunier et Cie. Elle s'adresse, selon toute vraisemblance, à François Périer-Lagrange, de Grenoble, qui avait formé le projet d'associer Beyle et son ami Mante avec le banquier Flory. Celui-ci devait, en effet, rompre prochainement le contrat qui le liait à la banque Périer. Toute cette affaire se trouve expliquée dans une lettre de Beyle à sa sœur, du 9 novembre 1805. (*Correspondance*, t. 1, n° 97).

J'ai senti jusqu'au fond du cœur cette bonté d'autant plus grande qu'il n'a pas besoin de commis. M(ante) et moi nous nous sommes mis à réfléchir. En relisant sans cesse ta lettre, nous avons convenu que je ne t'écrirais qu'au bout d'un certain temps pour être sûrs de nos résolutions.

Enfin, nous y avons assez réfléchi, et voici ce que nous pensons.

M(ante) restera ici et y fera valoir ses fonds. Dans un an, il pourra être offert dans une association comme un négociant de Marseille.

Nous sentons combien tu as raison en nous disant qu'il faut ou immensément d'argent, ou immensément de talent, ou un peu de l'un et de l'autre.

Si nous avions immensément d'argent, nous ne nous lancerions pas dans la bagarre actuelle. Thélusson et Récamier font banqueroute. De petits négociants en font ici de 8 ou 10 mille francs. Nous aimerions mieux jouir tranquillement et philosophiquement du peu que nous aurions. Mais il n'en est pas ainsi.

Voilà donc Mante négociant à Marseille avec 30 ou 40 mille fr. de fonds, très proposable dans une association.

Reste moi. Ici, je fais moins que rien chez M(eunier). La machine n'avance pas et le voyage ne s'est pas fait.

Sur quoi, j'ai à te dire de ne pas me juger trop précipitamment sur ce que je t'ai dit dans ma précédente. N'en dis rien, souviens-t'en, et, dans 4 ans,

tu me diras ce qu'il en est. Ne crois pas surtout que je suis indisciplinable et qu'il m'a déplu parce qu'il est mon supérieur. J'en ai depuis 6 ans, et il est avec moi de la plus extrême honnêteté, honnêteté trop forte même quelquefois.

Cela dit, nous croyons que ce que j'ai de mieux à faire, c'est d'aller dans une forte maison de Paris (celle Périer exceptée) travailler un an à apprendre.

Nous croyons qu'avec ta prudence ordinaire, il vaudrait mieux que tu entreprisses notre association avec Fl(ory) par écrit, que de ne pas l'entreprendre du tout. La raison est que M. F(lory) peut prendre des engagements et que nous croyons qu'il doit se séparer dans quatre mois.

Songe combien ce terme est court. Quand comptes-tu aller à P(aris) ? Iras-tu ? L'affaire héritage Augustin Périer[15] dure-t-elle toujours ?

Nous concluons donc :

1° Que tu dois commencer l'affaire par lettres de la manière la plus prudente possible.

2° Que M(ante) restera ici à faire valoir les fonds qu'il est sur le point d'avoir jusqu'à l'association.

3° Que moi j'irai attendre cette heureuse époque dans une maison travaillante de Paris.

Reste à trouver cette maison. M. a des moyens en vue. Quels seraient les moyens que tu me conseillerais ?

[15] Augustin Périer, frère de Claude Périer et oncle de Casimir, se suicida à Lorient pendant la Révolution. Son héritage revint tout entier à la famille de sa femme.

Hé bien, suis-je encore fou ? Ne voilà-t-il pas une lettre raisonnable ? Réponds-y vite et longuement, mon cher ami, et engage ce *cool english Alphonso*[16] à répondre à ma lettre. Pousse-le un peu. Donne-moi une description de ta vie de Grenoble, et surtout donne-moi le journal des audiences du grand procès. Si tu ne le gagnes pas, les juges sont plus que fous. Ecris vite. Offre mes respects à ta mère et à Mme Charvet. Je pense qu'à la réception de ma lettre, T. sera ici.

Es-tu triste ou gai ? Moi je suis plutôt le 1er. Je suis embarqué sur une planche et bien des endroits de cette pauvre planche sont pourris.

Ecris-moi directement pour ne rien coûter à la maison.

VI

(Juillet-octobre 1806)[17].

Le début de la lettre manque.

Fais les plus beaux compliments que tu pourras inventer à :

Mme Eulalie,

Les demoiselles Mallein,

Mme Mallein,

Mme Chalvet,

Mme Colomb, si tu la vois.

Aime-moi comme je t'aime, c'est-à-dire trop et écris-moi tous les 8 jours.

[16] Alphonse Périer qui devint plus tard député de Grenoble.

[17] *Adresse* : M. Beyle, pour Mlle Pauline Beyle, Grenoble (Isère).

Dis où tu crois que R.[18] en est pour son argent. Comment vont les moutons[19]? Je t'enverrai Ancillon[20] qui ne coûte ici que 9 liv. As-tu lu Cabanis ?

Tu ne te figures pas la presse où je suis. Si tu vois M. Maistre, parle-lui *sans cesse* de mon respect et de ma reconnaissance pour lui. Combien je prise ses conseils et combien j'en ai de besoin.

VII

Samedi (18 octobre 1806) 2 h. — Metz[21].

Ma bonne amie, nous sommes partis le 16 à 6 h. du soir plus 3 minutes, de Paris. Voici le 1er moment que nous avons pour écrire. Nous étions assez tristes en sortant de Paris. Nous en avons conclu qu'il fallait rire plus que jamais.

Je suis parfaitement content de la manière de M.[22] avec moi. Je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que toute la famille.

Vous savez sans doute la mort du prince Ferdinand[23]. Nous allons à Cobourg, mais l'empereur est

[18] Son père.

[19] Le père de Beyle faisait l'élevage des mérinos. Cf. une lettre de Pauline sur ce sujet : *Correspondance*, t. 1, p. 431.

[20] Fred. Ancillon, auteur du *Tableau des révolutions du système politique de l'Europe*, paru en 1803, plusieurs fois cité par Beyle dans sa correspondance.

[21] Monsieur Beyle, pour Mademoiselle Pauline Beyle, sa fille, Grenoble Isère.

[22] Martial Daru.

[23] Louis Ferdinand de Prusse, tué dans le combat de Saalfeld, le 10 octobre 1806, par un maréchal-des-logis français.

sans doute bien en avant. Nous allons d'ici à Mayence, de Mayence à Wurtsbourg, de W. à Bamberg, de là, à Cobourg et, de là, à la gloire. Ecris-moi souvent, je t'en conjure. Tu vois que mon premier moment est pour toi. Je n'ai pas le temps de te répéter tout ce que je te disais dans ma dernière lettre, mais je le pense toujours davantage.

Un peu de patience. Voilà mon sort qui va probablement changer. Cela me mettra à même de te soutenir.

Qu'a dit R.[24] ? Fais-moi un partisan de mon oncle et de M. Maistre. Adieu, je t'embrasse de toute mon âme.

C'est une 1re lettre de mon g(rand) p(ère) qui m'a fait venir ici ; c'est une 2e qui a déterminé mon départ pour l'armée.

Que penses-tu de Jean ? Tâte-le. Sera-t-il un bon domestique ?

VIII

(Munnerstadt, octobre 1806)[25].

Ma chère amie,

Nous nous sommes couchés, pour la 1re fois depuis Paris, à Munnerstadt. Nous n'avons pas une seconde

[24] Son père.

[25] Monsieur Beyle, pour Mademoiselle P. B. sa fille, à Grenoble (Isère), en France. — Munnerstadt est une ville de la Basse-Franconie.

à nous. Nous sommes les premiers français qui pénétrions dans ce pays, ce qui exige quelques précautions. Si tu veux suivre la marche d'un cœur dont tu ne sors pas, cherche sur la carte : Metz, Hombourg, Mayence, Francfort-sur-le-Mein. Nous n'avons quitté cette belle rivière que hier, de Francfort à Hanau. Aventure singulière que je te conterai. De Hanau à Aschaffembourg ; de là à Wurtzburg ; de Wursbourg à Werneck et enfin à Munerstad, après 15 lieues faites en partie à pied par une tempête, nos chevaux effrayés voulant nous verser à tous moments. Au plus fort de la tempête, l'eau ruisselant de mon chapeau dans ma chemise et dans mes bottes, je pensais à toi. Cette tempête, à 6 h. 1/2, dans une plaine sans borne, au milieu d'un bois, en Saxe, sans rencontrer un seul compagnon pendant 5 h., me donna des sensations inconnues. L'expérience pleut, mais je n'ai pas le temps de recueillir cette pluie heureuse, gage du bonheur futur.

Examine Jean. Si tu trouves qu'il me convient toujours, dis-lui qu'il se prépare à partir. Si, en joignant le Quartier-Général demain ou après-demain, je vois que cette guerre ait la mine de durer encore 3 ou 4 mois, je lui dirai de venir. Adieu, *mine libe* (*sic*). Tu vois que je sais déjà quelques mots allemands. J'ai rencontré à Wurtzburg hier deux femmes très agréables et qui me paraissaient charmantes, en sortant des idées âpres et disgracieuses qui m'avaient occupé toute la journée. Mille compliments.

IX

8 novembre (1806)[26].

Nous partons enfin ce soir pour Brunswick, ma charmante amie. Si l'on m'en croyait, nous nous mettrions à marcher avec Sa Majesté pour Kustrim, Postnam et Varsovie. Le héros passant hier devant 3 régiments qui n'avaient pas donné, dit : « Voilà trois régiments qui n'ont *(sic)*, mais ils travailleront contre les Russes. Il y aura un coup de collier à donner ; il faut que les Russes retrouvent Austerlitz et Prum. »

Le respectable Moellendorf est ici, à 84 ans, avec 3 blessures. On a beaucoup d'égards pour ce compagnon de Frédéric.

As-tu lu les Bulletins ?

J'ai dîné une fois avec M. Ancillon[27], mais je n'ai pas eu le temps de l'aller voir comme je le voulais.

En revanche, je viens de chez M. Quier, un libraire, acheter les 4 vol. des *Révolutions du Système politique*[28]. C'est une bonne provision contre l'ennui, *cette faim de l'âme.*

Je n'en aurais pas besoin si j'étais avec toi, et un autre être, le seul que j'aime autant que toi, la Liberté. C'est pour l'obtenir que je sers durement, mais dans les siècles civilisés, point de bonheur sans avoir de quoi vivre. Six mille fr. à Paris, absolu nécessaire; 15.000, bonheur de ce côté là.

[26] N° 9. Grande Armée (timbre). — Mademoiselle Pauline Beyle, chez Monsieur Beyle, à Grenoble, Isère.

[27] Frédéric Ancillon, voir plus haut, lettre n° 6.

[28] D'Ancillon.

Je pense que Jean est parti. S'il ne l'est pas, mets en gage ta montre pour le faire partir. Presse ferme. Avant un mois, nous serons en marche pour la Russie ; à peine aura-t-il le temps de me joindre à Brunswick.

Qu'il passe à Strasbourg. Je t'embrasse de toute mon âme et pars.

Jean ! Morbleu !

X

(Schönbeck, 9 novembre 1806)[29].

Je t'écris d'un mauvais village nommé Schoenbeck près de Magdeburg et sur la route de Berlin à Brunswick. Nous avons dîné avec une omelette de six œufs que Martial[30] et moi avons faite et une soupe faite avec quelques mies de pain, de la bière et des œufs. Hier, nous avons visité Potsdam, l'appartement du grand Frédéric, son tombeau. Nous avons vu, à *Sans-souci*, de son écriture et un volume de ses poésies avec les corrections manuscrites de Voltaire. L'homme qui nous montrait tout cela était un des hussards de sa chambre qui fut relevé d'auprès de lui 2 h. avant sa mort. Il nous montra une pendule donnée à Frédéric par sa sœur chérie, qu'il montait lui-même. Elle s'arrêta à 2 h. 21 minutes, moment de sa mort.

Envoie-moi vite Jean. Je compte qu'il partira au

[29] N° 7. Grande Armée. — A Monsieur Beyle pour Mad^elle sa fille aînée, à Grenoble, dépt. de l'Isère, en France.

[30] Daru.

plus tard le 15 novembre pour Strasbourg. Fais tout au monde pour éviter les retards. Nous partirons vers le 10 décembre pour Varsovie.

Adieu, je pense sans cesse à toi et t'aime de tout mon cœur.

HENRI.

Macdebourg vient de se rendre[31].

XI

A FRANÇOIS PÉRIER-LAGRANGE.

(Hiver 1806-1807)[32].

J'en use avec toi comme avec les vrais amis, mon cher Périer ; je ne te remercie que bien tard d'une lettre de toi que j'ai reçue à Paris, et de l'action que cette lettre m'annonçait. Tu m'as secouru quand j'avais besoin d'argent et m'as délivré de ce fatal germe de dettes qui noie tôt ou tard. Mais, en me délivrant de cette noyade par dettes, tu ne m'as pas sauvé de celle des paperasses ; j'y suis depuis un mois, c'est ce qui fait que je ne t'ai pas écrit plus tôt.

J'ai cependant beaucoup de choses à te mander et à te demander.

[31] La reddition de Magdebourg est du 8 novembre 1806.

[32] N° 51. Grande Armée. — A Monsieur F. Périer, de la maison Augustin Périer et C^ie^, à Grenoble. — Lettre ne portant ni date ni lieu, mais écrite évidemment de Brunswick dans l'hiver 1806-1807. Beyle parle de son départ de Paris comme d'un événement relativement récent. Il se plaint de n'avoir pas de lettres de sa famille depuis ce départ.

J'ai reçu à Paris une lettre assez douce de mon père, mais elle finit mal. Il dit que *j'ai calomnié* ; cela veut dire, je crois, que je *l'ai* calomnié, et je ne suis pas d'accord de cela. Tout au plus ai-je médit. Ce mot à relever m'empêche de lui faire une ouverture, dont la suite pourrait cependant me mettre à peu près au comble de mes vœux. J'ai lu ta lettre à la mère de ma maîtresse qui, ayant plus d'expérience que moi en a été encore plus enchantée. En y faisant réflexion, elle me dit, la veille de mon départ qu'elle y voyait un germe plus heureux que ni toi ni moi ne le pensions.

Les fonds, comme tu sais sont à 4 % à Paris, au 5 tout au plus.

Elle vient d'éprouver, à ce taux même, une banqueroute de 35 à 40 mille francs qui se sont réduits à 15. Elle en garde 10 pour des réparations, et veut m'en prêter 5 à moi, à 5 %, à condition que je l'emploierai dans les spéculations de mon père. Elle veut par là, dit-elle, me mettre du plomb dans la tête, me ménager un refuge à Grenoble, en cas de disgrâce de mon protecteur, et engager peu à peu sa famille à enfler cette petite somme de 5.000 fr.

Il y a beaucoup de bonté, mais peut-être un peu d'illusion dans ce projet que tu peux dire à mon père. Je ne voudrais cependant pas trop lui parler de ma maîtresse pour éviter sur ce sujet des questions inutiles.

Cela dit, où en es-tu pour ta superbe acquisition de (*papier déchiré*) au-dessus de Vizile.

Des détails à l'infini. Dans ton sort d'aujourd'hui,

je vois mon sort futur ; j'entre agréablement dans la carrière, mais si mon chef tombe, je tombe. Tu m'entends ; dans ce cas, si on veut me laisser épouser une bonne fille que j'aime, et que je puisse accrocher un bon gros domaine et une bonne grosse liberté, je deviens montagnard. Mais sans liberté, je reste Com^re disgracié, employé en Corse ou à Saint-Domingue. Ceci entre nous.

Mille choses à Alphonse, à tous nos amis. Voilà le printemps ; tu renais ; tu galopes tout le jour. Donne-moi mille détails sur tes affaires, le commerce, Mante (si tu sais où il est).

Mes respects à M^me Tivollier. Voyages-tu cette année ? En ce cas, des compliments à nos bons amis de Marseille. N'oublie pas Garnier. Adieu. J'ai encore mille choses à te dire, mais 40 aff(aires) à expédier d'ici à lundi, que je pars pour une tournée.

CL. TURPIN.

Dis à ma famille de m'écrire. Jean reçoit des lettres et moi point depuis Paris. Je fais les fonctions de C. d. G. (commissaire des guerres). Prie mon grand-papa d'en remercier Z.

XII

B(runswick), le 28 mai 1807.

Voici, ma chère amie, deux petites lettres que je te prie d'envoyer sur-le-champ à M. Chalvet[33] de

[33] Ancien professeur à l'Ecole centrale de Grenoble, et bibliothécaire-adjoint de la ville.

la Bibliothèque. Je n'ai pas de nouvelles de Barral, depuis 3 mois. Si on en sait à Grenoble, donne-les moi.

Je n'ai encore reçu aucun ordre du Qer Gal. Si je n'en ai pas d'ici à 15 ou 20 jours, M. D(aru) aime mieux me laisser ici et j'y resterai.

Cela m'arrangera pour mon instruction. Dans 6 mois, je saurai au 2/3 l'allemand, et je connaîtrai la littérature allemande. J'aurai fait quelques progrès dans le grand art de voyager, bien plus difficile qu'on ne pense.

Je continue à travailler sur mes sentiments, c'est l'unique chemin du bonheur.

Tu me le ferais trouver souvent, si tu voulais m'écrire.

HENRI.

XIII

A FRANÇOIS PÉRIER-LAGRANGE.

Brunswick, le 1er juillet 1807 [34]

Je me reproche chaque jour, mon cher ami, de n'avoir pas encore répondu à l'excellente lettre que tu m'adressas, il y a deux mois.

Ce n'est pas que tes conseils ne me semblent pas fort sages, mais j'ai de la répugnance à dire des secrets qui ne m'appartiennent qu'à moitié. Je veux

[34] Monsieur F. Périer, propriétaire. Place Grenette. Grenoble (Isère).

donc différer cela jusqu'au temps où je serai tout à fait C. d. G. (Commissaire des Guerres). En attendant, j'ai écrit à mon père quels sont mes projets pour l'avenir. Il paraissait douter de l'importance que j'attache à Claix ; elle est extrême parce qu'il me semble qu'on ne peut être avec honneur fonctionnaire public qu'autant qu'on a la liberté de quitter à la première action nécessaire et cependant contre les principes qu'on s'est faits. Voilà la clef de ma conduite future. Nouvelle raison pour aimer Claix et raison où tu entres pour beaucoup. Tu vas devenir probablement un grand agriculteur ; tu as l'esprit de calcul, une activité militaire, de l'esprit, et de l'argent, ce qui est plus rare ; mon père va t'infuser sa science. Je prétends que tu me la rendes un jour.

A 32 ou 36 ans, je me marierai, ou je quitterai, si mon affaire actuelle ne réussit pas. Si je ne l'ai pas pour femme, je quitterai probablement et je suivrai le genre de vie qu'avait embrassé un cousin à moi, dont tu as peut-être entendu la voix glapissante, qui ne l'empêchait pas d'être un véritable homme d'honneur. Je passerai 6 mois à Claix et 6 mois à Rome, Paris, Naples, etc... Au reste, il faut seulement cinq ou six hasards de suite pour que je revienne là ; je crois que nous irons au bout du monde. Quelque part que j'aille, compte sur mon amitié et sur ma reconnaissance. Explique-moi ce que tu fais, quel est l'avantage de votre acquisition, où j'entre, à ce que tu m'as dit. Je prends une expérience infinie chaque jour ; je travaille beaucoup, à des choses de confiance ; j'ai

plus d'honneurs que je n'en mérite, l'extérieur d'une grande maison. Au fond, j'attends avec impatience la pension que mon père me fait. Adieu, je ne te parle que de moi, mais je sais que l'amitié aime les confidences. Mille choses à tous nos amis ; offre mes respects à Mme Tivollier et à son excellent mari, à la première lettre ou visite.

HENRI.

Nous n'avons rien appris depuis l'occupation de Kœnigsberg. Nous irons en Courlande, excellent pays et point de départ pour la ville de Pierre. On parle d'un petit malheur arrivé au Turc, rien qu'étranglé [35].

Comment réussit Penet ?

2e question : Mante et Meunier font-ils bien leurs affaires ?

XIV

B(runswick), le 10 juillet (1807)[36]

Il est probable, ma chère amie, que la paix va se faire [37]. A cette grande époque, que deviendrai-je ? Resterai-je en Allemagne avec les troupes qui y resteront probablement en subsistance, rentrerai-je en France ; enfin serai-je employé à l'expédition des Grandes Indes ?

[35] En mai 1807, un soulèvement des Janissaires déposait le sultan Sélim III, qui était, quelques semaines après, étranglé par ordre de son successeur, Moustafa IV.

[36] N° 51. Grande Armée. — Monsieur Beyle, pour Mademoiselle sa fille aînée, Grenoble, Isère.

[37] La paix de Tilsitt était signée depuis le 8 juillet.

On oublie les gens qui vont si loin, sans cela, je ne haïrais pas un voyage de long cours. De toutes mes passions mortes, celle de voir des choses nouvelles est la seule qui reste.

Je suis très bien à B(runswick) et je m'y ennuie souvent. Je ne m'ennuierais certainement pas en faisant la guerre en Turquie. Tout cela sont des *peut-être*. M. D(aru) me laissera dans un coin. Pour paraître docile, il faudra y rester.

Dis à mon grand-papa que je crois que la petite recommandation pour M. Delaunay que j'avais glissée à la suite d'un de mes rapports n'a pas fait autrement sensation, car on ne m'en parle pas. Il pourrait en écrire une lettre de 20 lignes à Martial qui en écrirait 2 lignes à Z.[38] C'est le seul moyen de fixer l'attention de cet homme qui a tant de choses dans sa tête.

J'ai voulu avoir la douceur de te parler un moment avant un grand dîner de cérémonie où je ne puis manquer. C'est 2 h. d'ennui.

Pourquoi ne m'écris-tu pas ? Je ne te demande pas de raisons, pas d'excuses. Ecris-moi tout bonnement ce que tu penses, ce que tu fais ce jour-là. Pourquoi veux-tu que nous soyons morts l'un pour l'autre avant le terme fatal. Si je vais en Egypte et que j'y sois tué, tu te reprocheras ce cruel silence.

Demande de l'argent dont définitivement je ne puis plus me passer.

LECŒUR, S(ous)-L(ieutenant).

[38] Pierre Daru.

Mille choses à ma bonne tatan, Madame Charvet. N'y manque pas au moins. Demande-lui des nouvelles d'Edouard Rey.

Rien de nouveau pour la paix. Le Roi de Suède recommence la g(uerre) le 19 juillet[39].

XIV *bis*

Ce 10 août 1807. [39 *bis*]

Ecris-moi, je t'en prie ; toi seule peux voir ce que je te demande. Tu as sans doute rencontré au Bachet, chez M. Mallein, Victorine[40]. Dis-moi entièrement et exactement l'impression qu'elle a faite sur toi, et le caractère que tu lui crois. Je te demande un jugement hasardé, car tu l'as très peu vue; cependant je tiens beaucoup à ce jugement. Il faut absolument que tu m'écrives ; toi seule n'as pas de vanité. Si tu ne l'as pas encore vue, fais en sorte de la voir incessamment.

Que fais-tu donc cette année? L'anglais et le piano, dit-on. Cela est-il vrai ? Je pense que vous irez bientôt à Claix. Qu'est-ce que la nouvelle acquisition de Tuélin, je crois ? C'est un nom d'Ossian.

Prie mon père de m'envoyer de l'argent par Faure; j'en ai grand besoin.

[39] Gustave-Adolphe IV s'était rapproché de l'Angleterre, après la paix de Tilsitt, ce qui provoqua l'invasion de la Poméranie suédoise par les troupes du Maréchal Brune.

[39 *bis*] Grande Armée — Monsieur Beyle pour Mademoiselle sa fille aînée. Grenoble, Izère. — Cette lettre nous a été communiquée par M. B. Deville de Marigny, qui a bien voulu nous autoriser à la publier.

[40] Mounier.

Dis mille choses pour moi à Madame Chalvet et à Madame Eulalie.

Dis mille choses aimables à nos cousins Malein.

Aime-moi surtout et prouve-le moi en écrivant.

Envoie-moi une bonne empreinte du cachet de mon (père).

H. Beyle.

XV

Au château de Salzdhasum (*sic*),
le 2 septembre (1807), à 4 h. du matin.

Tu ne peux te figurer, ma bonne Pauline, le plaisir que ta lettre vient de me faire ; j'avais presque oublié ton écriture ; je l'ai ouverte comme une lettre indifférente ; je n'en reçus jamais qui en fut plus loin. Ecris-moi, je t'en prie, et bien au long. Aucune raison ne doit jamais te faire jeter au feu ce que tu m'écris. Ne sais-tu pas combien je t'aime ? Faut-il te le redire ?

Mais écris-moi beaucoup sur cette charmante V.[40]. Je crois que tu as raison ; c'est une âme bien rare. Je l'ai bien aimée, et je l'ai vue sept fois en ma vie[41]. Toutes mes autres passions, elles n'ont été qu'une ré-

[40] Victorine Mounier.

[41] « C'est par l'effet d'une séparation violente que sa fille (de Mounier) et moi n'avons pas conçu par la suite une passion violente l'un pour l'autre. Dernière heure que je passai sous une porte cochère rue Montmartre en 1803 ou 1804, lorsque M. Mounier alla remplir les fonctions de préfet à Rennes. » *Vie de Henri Brulard*, éd. Champion, to. I, p. 67.

flexion de celle-là. J'ai aimé Mélanie parce qu'elle me rappelait son caractère. Tu sens combien les moindres détails sur V. me sont précieux. Aime-t-elle son frère[42] autant que tu le dis ? C'est un des plus secs personnages que je connaisse, vraiment fait pour la bonne compagnie de ce siècle. Mais je ne dois pas me plaindre de l'illusion qui rend les frères aimables. Je voudrais seulement qu'elle portât à leur écrire plus souvent.

Cette douce pensée de V. qui, dans mon âme, précède à peu près tous les chagrins dont je me souviens actuellement, est venue à moi, au milieu de forêts superbes, encore fraîches de la rosée du matin, au moment où, avec 8 bons amis, avec lesquels je me garderais bien d'oublier un instant qu'il faut être aimable, au moment où nous allons chasser le cerf. Mon chef M.[43] a pris la passion de la chasse, ce qui fait qu'il voit avec indulgence ou qu'il feint de ne pas voir les échappées que je fais de mon antre.

Je vais penser à vous deux toute la journée. Tâche de savoir si elle aime à Paris ou à Rennes ; j'ai presque envie de te dire comme le bon Dieu : toutes les fois que vous serez ensemble, je serai au milieu de vous. Quel doux plaisir, si les mille sottes vanités qui nous séparent, nous permettaient, pendant que nous sommes encore jeunes, de passer une journée dans ces bois épais, au milieu de leur vaste silence. Nous trouverions presque cela à la Grande-Chartreuse,

[42] Edouard Mounier, plus tard pair de France.
[43] Martial Daru.

mais les convenances, mais les bavardages de la Grande-Rue, etc., etc... Alors, cherchez votre bonheur dans un collet brodé et fuyez la Grande-Rue.

Adieu, je compte sur 10 lettres de toi dans 15 jours.

A propos, j'ai tué hier une perdrix. C'est la première de ma vie, mais ça ne m'a pas fait la millième partie du plaisir que me donna une grive que je tuai dans le sentier sous Doyatière[44] sur un grand frêne à droite en montant[45].

XVI

13 septembre (1807)[46].

J'ai eu beaucoup de bonheur ces jours-ci, ma chère amie, mais un des plus vivement sentis est celui que m'a procuré ta lettre d'aujourd'hui. Tu m'écris donc enfin. Je te trouve charmante. Prends encore patience jusqu'à ce que j'aille à Grenoble. Je te promets de te tirer d'ennui. Jure-moi de prendre patience encore quelque temps.

Je suis arrivé à Halberstad à 1 h. du matin et je repars demain à 6.

Mme Alexandrine[47] qui va à Berlin est passée par ici. Elle m'a montré beaucoup d'amitié.

[44] Hameau de Claix.

[45] A la fin de la lettre, Beyle a tracé un petit croquis de cette scène de chasse.

[46] No 51. Grande Armée. — A Monsieur Beyle pour Mademoiselle sa fille aînée, Grenoble, Isère.

[47] Daru.

J'arrivais d'Hanovre ; jolie ville ; charmant voyage. Je te rendrai compte de tout ça. Je ne veux aujourd'hui que te donner signe de vie.

V.[48] a beaucoup plus d'expérience que toi. Fais-toi assez son amie pour lui parler à cœur ouvert sur tes projets.

Prie mon papa de m'expédier, courrier par courrier, l'extrait de baptême qui prouve que je suis né le 22 janvier *1782*[49]. Remarque l'année. Le ministre le demande pour l'expédition de mon brevet :

1782 et non 1783

Prie mon grand-papa d'écrire à M. D(aru) le plus courtement possible ; Madame Alexandrine à Berlin et me voulant du bien, fera bien réussir la lettre. Prie-le (de ne pas) parler de Mme Al., autrement (on) verrait qu'il écrit parce que je l'en prie, *chose qu'il faut surtout éviter.*

Je t'aime toujours plus. Adieu, ma chère amie. Ecris-moi. Les lettres que tu veux brûler sont toujours les meilleures.

J'étais sur le point de te croire amoureuse et m'oubliant. Ecris souvent.

3 commissions :

1° Extrait de baptême, 1782.

2° Lettre de mon grand-papa.

3° Une bonne empreinte du cachet de mon père.

Parle-moi du billet de 1000 fr.

Mille et mille choses à notre bonne tatan.

[48] Victorine Mounier.

[49] En réalité, Beyle était né le 23 janvier 1783. Voir son extrait de baptême dans la *Vie de Henri Brulard*, éd. Champion, t. II, p. 337.

XVII

A François Périer-Lagrange.

Brunswick, le 20 septembre 1807 [50].

Je n'ai pris, mon cher ami, que le temps de trouver un domestique passable, et j'ai dit à Jean que, des deux fermiers de Sarcenas, l'un étant fou et l'autre mort, mon père pourrait avoir besoin de lui, et qu'ainsi je voulais le renvoyer à Gr(enoble) avant l'hiver. Il a pris cela comme une disgrâce et prétend vouloir attendre une lettre de mon père avant que de partir. Engage donc mon père à lui écrire. Tu vois que je suis exactement les conseils que tu me donnes, mais ce n'est pas là le plus grand service que j'attende de toi. Le point important serait d'engager mon père à perfectionner les beaux établissements qu'il a commencés et à n'en plus entreprendre de nouveaux.

Sans cet heureux conseil, je dois tout attendre de ma place ; et ce beau Claix sera vendu pour liquider. Je désirerais que tu te fisses donner une note exacte du Doit et de l'Avoir. Alors nous verrions clair dans ce dédale, nous pourrions chercher des remèdes aux maux, chercher toujours à emprunter à meilleur marché, et enfin, ne devoir rien à personne. Fais briller aux yeux de mon père l'heureuse situation de ne devoir rien à personne, l'extrême tranquillité qui serait la suite de cet état.

[50] N° 51. Grande Armée. — A Monsieur Périer-Lagrange, Grenoble.

Si tu ne le portes pas à cette résolution, nous sommes perdus, et mes pauvres sœurs ni moi ne nous marierons jamais.

Pense, je t'en prie, sérieusement au triste sujet de cette lettre ; dis-moi ce que tu en penses. De si loin, je ne puis avoir que des idées vagues. Fais-moi, je t'en prie, une description exacte du mal. Je sens que c'est beaucoup demander à un nouveau propriétaire, ivre de Vizille et de Tuélins, mais je crois qu'un accessoire nécessaire du bonheur champêtre pour toi, est la conscience d'avoir fait tout le bien possible à tes amis, et jamais tu ne seras à portée de rendre à personne un plus grand service. Toutes mes ressources possibles sont à vau-l'eau si mon père ne conserve pas Claix ; aux yeux des parents de ma belle, c'est une bonne terre en province ; sans cela, je suis un petit employé sans le sou.

J'attends une réponse de toi avec la plus vive impatience.

Cette grande base de bonheur établie, venons au courant. Mme Alexandrine[51] qui a passé ici m'a accueilli comme un... (*mot disparu par une déchirure du papier*) ; je t'en épargne les preuves. Enfin elle voulait m'avoir à Berlin pour son cavalier. Elle l'a demandé à son mari, qui a répondu que, dans ce moment, cela était impossible.

Ne dis pas ce mot : *son cavalier* ; on y verrait mille choses qui ne sont et ne seront point. Voilà ma position, mon ami. Il y a apparence que MM. D(aru)

[51] Daru.

passeront l'hiver en Allemagne *e anch' io.* Je voudrais cependant quitter les bons mais ennuyeux Brunswickois. J'apprends l'allemand, à force, et j'en suis à ma troisième perdrix. Lorsque les passions qu'on a ne peuvent être satisfaites, il faut s'en faire de nouvelles. Ce grand principe est très vrai, mais presque aussi pénible à suivre. Adieu. Me voilà dans la philosophie et je te vois bâiller, malgré les 300 lieues qui nous séparent.

Mille et mille choses à Madame Séraphie, à son excellent mari, à Mme Gabrielle. Rappelle-moi au souvenir de MM. Turquin et C. Pascal.

Tout à toi,

H. Beyle.

XVIII

A François Périer-Lagrange.

Brunswick, 3 octobre 1807[52].

Je te remercie bien de ta réponse, mon cher Périer ; j'y vais répondre.

Quant à ma dépense, si mon père me veut donner cent louis ou mille écus par an, je donne ma parole de n'en pas demander davantage, mais il faut de l'exactitude. On me demande 41 liv. d'une paire de bottes ; si je paie tout de suite, je rabats 3 liv. et j'ai les bottes pour 38 liv. Si je paie au bout de

[52] N° 51. Grande Armée. — A Monsieur F. Périer La Grange, Place Grenette, Grenoble, Isère.

3 mois, je donne 41 liv. et 30 sols d'étrennes. De même pour tout.

Quant au besoin de 250 liv. par mois, il n'est que trop aisé à justifier. Un travail immense et avoir l'air de ne pas travailler ; être de toutes les parties de M. D(aru) et recevoir chez moi tous les camarades qui passent ; être jour et nuit sur pied et, toutes les semaines, faire au moins 40 lieues ; les chevaux ne coûtent rien, bien entendu, mais les étrennes, mais la nourriture, mais une immensité d'habits qui s'usent. Tout cela pour 200 liv. de traitement et 125 liv. de frais de bureau, arriérés toujours de 2 mois. Depuis 8 jours, j'ai deux secrétaires, et voici 3 nuits que j'ai passées à travailler avec eux, ayant été obligé d'aller le jour à la chasse, avec le beau-frère de M(artial) qui a passé ici, et pour 45 liv. de fournitures de bureau et pour 13 ou 14 liv. de port de lettres de service, que les gens qui me prennent pour une autorité oublient d'affranchir.

Voilà, mon meilleur ami, une légère esquisse de mes finances.

Je ne t'en parlerai plus, je ne pourrais que répéter ce qui est dans cette lettre. Garde-la. Si mon père veut faire compter tous les 1ers du mois, chez MM. Périer, place Vendôme, 200 fr., le 1er mai 300 f. de plus, le 1er octobre, autres 300 f. ; en tout 3.000 liv., je ne lui demande plus rien. Je diminuerai même cela dès que je serai simple adjoint au Comre des Guerres pour les appointements comme je le suis pour la dépense. Com-

munique ma lettre à mon grand-papa[53], et tâche de m'obtenir de l'exactitude dans les paiements.

Cette ennuyeuse matière terminée, je te dirai que je meurs de fatigue. Tu le vois à mon écriture ; je ne puis plus penser.

Je suivrai tes conseils pour Paris, mais il faut que je sois C. d. G. (commissaire des guerres), et je ne le serai pas de si tôt, à ce qu'il me semble. M. D(aru) reste en Prusse cet hiver, je ne crois pas qu'on rende Berlin, ni la Silésie à ce nigaud de Frédéric III[54]. Les provinces ne paient pas.

Tâche de mettre un peu d'ordre dans la machine de mon père. Dis-moi si Thuélin peut m'offrir quelque ressource, si Claix sera à moi ; tu as bien raison, je sers, mais mon caractère m'éloigne diablement du rôle que je joue ; je le quitterais un jour, si j'avais un peu de bien, mais je crains bien que les spéculations ne mangent le fonds comme les revenus.

Je t'enverrai Jean qui part le 4 ou le 5 de ce mois ; il faut le tenir ferme au commencement et vous en aurez raison. Sinon, le renvoyer.

Parle-moi de Tuélin. Tu m'exhortes à me marier ; prouve-moi que j'ai du pain pour deux. Si la famille me demande : « Qu'avez-vous ? » Que puis-je répondre ? — « Quelques dettes, 200 f. d'appointements par mois et un père spéculateur qui promet et ne donne rien ». Tu vois que je me ferais éconduire. Il faut

[53] Le grand-père Gagnon (V. *Journal* et *Vie de Henri Brulard*).

[54] Frédéric-Guillaume III, roi de Prusse.

temporiser jusqu'à ce que ma place mette un peu plus de brillant dans ma position. Je t'assure que je ne suis guère heureux ; le présent est pénible et l'avenir nébuleux. Adieu, aime-moi toujours, tu me sauveras de la tempête. Fais mes compliments à Alphonse et à Penet.

BEYLE.

XIX

Le 1er décembre 1807 [55].

Réponds-moi donc, ma chère Pauline. Pour moi, j'arrive tout courant chez l'intendant à 6 h. passées pour dîner. Je trouve qu'il faut attendre ; heureusement un bureau est vacant, je m'en empare et, de là, je te sermonne. Je trouve très étrange et encore plus désagréable que tu ne me répondes pas. J'ai contre cette cruelle avarice de lettres cinq ou six arguments invincibles.

Mon gros canon, c'est que tu nous fais mourir l'un pour l'autre plus tôt que la cruelle nécessité le fera. Il y a plus d'un an que nous sommes ici ; cela compte dans la vie de tous les hommes et, à plus forte raison, quand on n'a que 27 ans, en finissant cette année.

Une petite passion qui sera malheureusement peut-être la dernière, a amusé le commencement de cette année. Depuis lors, j'ai travaillé à un édifice qu'il

[55] N° 51. Grande Armée. — Monsieur Beyle, pour Mademoiselle sa fille aînée, Grenoble, Isère.

faudra abandonner dès que la première pierre en sera posée et peut-être auparavant.

Que n'a-t-on assez peu de vanité pour se contenter de 10.000 fr. de rente quand on les a. Un jour, avec ma place, je me trouverai ainsi ; mais quelque heureux qu'un hom(me) de mon état soit, s'il voit passer l'ordonnateur de la garde qui, il y a un an, avait 30.000 fr. d'appointements et qui, cette année, jouit d'une considération assez grande et de 32.000 fr. d'appointements, la philosophie s'évanouit. Je cours sur ces idées peu intéressantes pour toi, mais que je veux te communiquer parce qu'elles m'occupent.

Mon vrai travail a été sur mon caractère. *Savoir prendre un parti* est un grand art, et dont je ne connaissais pas la difficulté dans la paisible vie privée.

J'ai un tort qui nuira à mon avancement dans le monde, c'est l'amour de la solitude. J'ai lu aujourd'hui un livre que je te conseille de faire acheter : *Tableau des révolutions de l'Europe*, etc..., par Koch, membre du Tribunat, 1807, 3 vol., 12 francs au plus. Tu as le même défaut que moi et porté beaucoup plus loin. L'instruction te sera d'un grand secours : 1° Elle te désennuiera dans les revers que je crains que ta manière de penser ne t'attire ; 2° Elle te donnera de la considération et peut-être du pain. Ne me regarde pas comme un mauvais prophète. Mais je crois que, pour obtenir quelques bons succès, il faut toujours prévoir les mauvais. En général, on doit toujours frémir quand on n'a pas la société pour soi. Rappelle-toi de Delphine

et Mme de Vernon [56]. Je te voudrais bien un peu de Vernon dans la tête. Adieu, réponds et lis Koch. Mais réponds-moi, je t'en supplie du fond de mon cœur. Que dit-on de Jean ? Que dit-on de la table de montagne que j'ai envoyée à mon grand-père pour l'Athénée ? Puis-je flatter par là la vanité de mes chers compatriotes ?

XX

A François Périer-Lagrange.

Brunswick, le 24 janvier 1808 [57].

Ta lettre m'a fait le plus vif plaisir possible, mon cher Périer. Tu sais que d'avance, j'avais choisi pour ma sœur. Il me reste un désir, c'est que cela se finisse vite, car tu sais le proverbe sur les mariages annoncés [58].

Comment t'arranges-tu en affaires d'intérêt avec mon père ? Où logerez-vous ? Sera-ce chez toi, comme je le pense ? Quel appartement aura ta femme ? Je ne connais pas d'être plus raisonnable ; je suis convaincu que tu seras le plus heureux des maris.

Elle s'ennuyait extrêmement à la maison, comme nous nous y ennuyions nous-mêmes avant que d'avoir la permission de sortir seuls. Il est bien naturel,

[56] *Delphine*, le célèbre roman de Mme de Staël, qui avait été publié à Genève cinq ans auparavant, et dans lequel l'une des héroïnes porte le nom de Mme de Vernon.

[57] No 51. Grande Armée. — A Monsieur Périer-Lagrange, place Grenette, Grenoble, Isère.

[58] Le mariage de Pauline Beyle avec François Périer fut célébré le 25 mai 1808.

lorsque l'état dans lequel on se trouve n'est pas fort gai, de se figurer un bonheur extrême dans un état qu'on ne voit que de loin. Cette contrainte dans laquelle elle se trouve depuis quelque temps peut lui avoir fait contracter des moments d'humeur et des goûts sauvages ; mais une liberté raisonnée l'en corrigera bientôt. A cela près, je crois que c'est la meilleure femme possible et vous devez être heureux ou personne ne le sera.

Je le serais assez à Brunswick, si cette ville était située dans un pays plus méridional de 4 ou 5 degrés. Cette humidité éternelle me rend malade. Je pense que nous quitterons l'Allemagne vers le mois d'avril. Peut-être serai-je employé à Berlin dans quelques semaines. Il est possible que nous allions ensuite en Dalmatie ou en Portugal.

Je ferai tout ce que je pourrai pour t'aller embrasser. Je serai bien content de voir ma sœur ta femme à cette époque. Tiens-moi au courant de la marche de cette affaire.

Présente, je t'en prie, l'hommage de mon respect à Madame Périer, et dis-lui combien je serai flatté du lien qui va nous unir à elle. Dis mille choses pour moi à Madame L. Tivollier et à son excellent mari. Je n'oublie point leurs bontés de Marseille ; au contraire, j'en garde la plus vive reconnaissance. Je compte bien aller les embrasser à Voiron, si l'on me permet d'aller en Dauphiné.

Adieu ; écris-moi vite la fin de cette affaire.

H. B.

XXI

B(runswick), le 24 mars 1808[59].

Je me démets de l'honorable charge de prêcheur, ma chère Pauline, puisque te voilà liée avec Mlle V.[60]. Elle peut te donner de bien meilleurs conseils et bien plus adaptés aux circonstances. Seulement, crains de trop irriter le vulgaire en paraissant trop intimement liée. Il y a encore une mauvaise habitude contre laquelle je ne cesse de prêcher, c'est celle de te mettre toujours à m'écrire à 11 h. 1/2, de manière que toutes tes lettres sont étranglées par le départ du courrier. Laisse-le courir et écris-moi de ces bonnes lettres de 8 pages qui font tant de plaisir à recevoir des personnes qu'on aime, surtout quand on est exilé dans un diable de trou.

J'y connais tout. Aussi, rien ne m'intéresse. Je viens de galoper à travers champs pendant une grande heure. Je n'ai rien vu de nouveau. Il en est de même au moral. J'ai été invité à la plus noble société de la ville : 10 tables de jeu, un pharaon et un *schneiden* (ça veut dire, je crois, couper ou tailler) ; 7 à 8 petites filles auxquelles je dis régulièrement 3 ou 4 fadeurs ridicules d'exagération et de *marqué*, sans quoi elles ne les comprendraient pas. On sent d'ailleurs que ces gens-là sont toujours sur le qui-vive

[59] A Mademoiselle Pauline Beyle.
[60] Victorine Mounier.

avec vous. Ça éloigne tout naturel et par conséquent tout plaisir. Mais il est 1 h. ; le courrier va partir réellement ; mais aussi cette lettre n'est qu'un à-compte de circonstance. Détaille-moi la conduite des dlles Mall(ein) à ton égard. Aime-moi comme je t'aime, je veux dire infiniment.

XXII

(1808)[61].

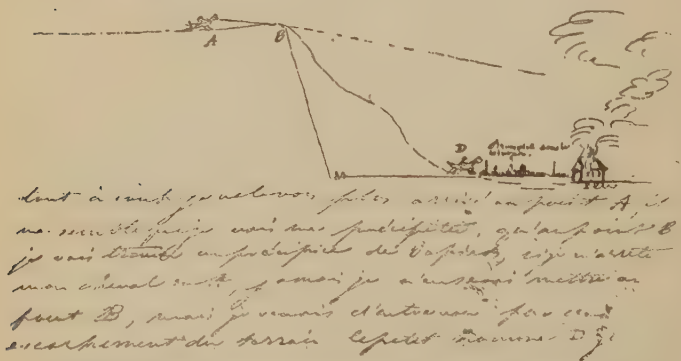
Le début de la lettre manque.

...petite maison qui paraissait en flammes dans la plaine au-dessous de nous. Pour y être plus vite, mon généreux voisin quitte une route et se précipite vers une grande élévation qui me paraissait coupée.

Tout à coup, je ne le vois plus. Arrivé au point A, il me semble que je vais me précipiter, qu'au point B, je vais trouver un précipice de 80 pieds ; si je n'arrête mon cheval en A, jamais je n'en serai maître au point B. Mais je venais d'entrevoir par un escarpement de terrain, le petit homme D galopant vers *Feu*. Ma faiblesse me fit honte. Faisons notre devoir et laissons faire aux dieux. Arrivé au point (B), je trouvai un sentier rapide, mais non extrême(ment) dangereux. Mon cheval poussé à grands coups d'épe-

61 N° 51. Grande Armée. A Monsieur Beyle, p. l. s. h. d., à Mademoiselle sa fille aînée, rue de Bonne, Grenoble, dépt. de l'Isère.

(ron) et excellent d'ailleurs, fut au feu en un instant. Le feu fut bientôt dominé. Avec un peu plus de lâcheté, je serais arrivé pour voir mon compagnon de promenade béni par ces bonnes gens, qui se croyaient



Reproduction du schéma dessiné par Stendhal (Lettre XXII)

perdus d'abord. Je croyais que le terrain était comme B-M ; auquel cas je faisais comme le petit Curius[62].

Après cette belle image, je vais te donner une grande preuve de confiance. Mais je suppose que tu me donnes ta parole d'honneur de brûler le chiffre ci-joint. Fais-en ton profit, mais brûle-le ainsi que toutes mes lettres. J'exige une réponse là-dessus ;

[62] Marcus Curtius qui se sacrifia en se précipitant, à cheval, dans le gouffre béant du forum.

un mot : *j'ai tout brûlé*. Tu peux en faire un extrait avant que de brûler, mais il faut détruire. En voici la raison : je t'aime mieux que mon beau-frère, mais je ne veux pas me brouiller avec ce bon enfant. Je compte sur un mot de toi dans les 24 heures.

Fais arranger ma chambre de l'angle à Claix.

(*Signature illisible*), capitaine.

XXIII

Le 27 mars 1809 [63].

J'ai reçu ta seconde lettre, ma chère amie, j'y répondrai au 1er moment. Aujourd'hui je n'ai que le temps de te dire :

Que M. et Mme Petiet [64] arriveront à Grenoble 2

[63] Paris. — A Madame Périer-Lagrange, place Grenette, Grenoble, Isère.

[64] Alexandre Petiet (1782-1835), né à Rennes, lieutenant d'artillerie, aide de camp de Masséna et de Brune, devint, après avoir rempli diverses fonctions dans la diplomatie, au Conseil d'Etat, et dans l'administration militaire, intendant de la liste civile en Toscane (14 mars 1809-1814). Il avait supplanté Beyle dans le cœur d'Adélaïde Rebuffel, cousine de ce dernier et l'avait épousée. Il était l'aîné des fils de Claude Petiet, conseiller d'Etat, ancien ministre de la guerre, envoyé extraordinaire à Milan, qui avait accueilli avec bonté le jeune Beyle lorsqu'il arriva dans cette ville, l'avait attaché à ses bureaux, et logé au Palais Bovara, sa résidence.

Un autre fils de Claude Petiet, Augustin-Louis (1784-1858), brillant cavalier qui prit part à toutes les guerres de l'Empire, était sous-lieutenant au 10e hussards lorsqu'il gratifia Beyle, en 1800, d'un coup de sabre. Il est souvent question de plusieurs des membres de cette famille dans la *Correspondance*.

ou 3 jours après cette lettre. Il faut que tu fasses à Mme Petiet quelque honnêteté marquée, comme une fête en son honneur à La Tronche ou dans ton jardin, enfin quelque chose. Il vaut mieux quelque chose de commun que rien.

Elle passera 24 heures à Grenoble. Elle va à Florence. Son mari est nommé intendant de la liste civile de Toscane avec 15.000 fr. Mme Petiet a déjà une grande opinion de toi. Mais ne va pas t'aviser de lui parler *avec sentiment.* Beaucoup de compliments bien faits.

Je tiens infiniment à ce que tu lui fasses quelque honnêteté marquée. Il faudra lui dire que je t'ai annoncé son arrivée seulement par une ligne et demie. En un mot, il vaut mieux quelque chose que rien. Tu prendras prétexte de quelque beauté naturelle comme le Pont-de-Claix, la maison de l'abbé Paulin[65] ou autre chose. Réunis quelques femmes ; beaucoup vanter la Toscane, l'accabler d'attentions. Je tiens infiniment à cela, ma chère Pauline. *I have much loved this woman ; my love is intirely dead*[66], mais je veux cependant être de la politique la plus délicate *with her*[67].

Autre chose ; prie mon camarade, M. Duplat, de pas-

[65] J. B. Pollin (1729-1807), auteur d'un petit recueil d'idylles en prose : *le Hameau de l'Agnelas.* Sa maison était située à la Tronche, près de Grenoble, dans un beau site.

[66] J'ai beaucoup aimé cette femme ; mon amour est entièrement mort.

[67] Avec elle.

ser chez toi et dis-(lui), sous le secret, que ce matin, j'ai écrit son nom avec celui des 39 camarades demandés *for the Germany*. Quand tout cela sera fait, crois que je t'aime bien, et brûle ma lettre. Comme je regrette de ne pouvoir pas passer 36 heures avec toi ! On connaît mon cœur ici. Chacun me plaint de partir sans voir cette Pauline que j'aime tant.

HENRI.

Mille choses à Périer. Je ferai tout ce qui me sera possible pour André, mais ce tout est bien petit.

Employé près M. le comte D(aru), intendant général des Armées d'Allemagne au Q. G. impérial à Munich.

XXIV

(19 avril 1809)[68].

Ma plus chère amie,

J'avais le projet de te faire une grande lettre, ensuite un journal de tout ce que je vois et de mille petites choses que je sens et que tu aurais senties aussi. Rien de tout cela. Pas un moment à moi. Je n'ai encore dormi, depuis le 12 que je suis parti de Strasbourg, que dans la voiture.

Cette vie m'enchante. Je me trouve dans mon centre. Les 3/4 des choses ne me semblent pas dignes que j'y mette mon cœur. Ici les choses à faire exigent

[68] Timbré de Paris. — A Madame Périer-Lagrange à Grenoble, Isère.

tant de rapidité que je suis presque continuellement attentif. Ces deux derniers jours, j'ai fait 20 lieues chaque matin avant déjeuner.

Je pense que demain ou après-demain les Autrichiens seront battus près d'Ingolstadt[69], pour lequel nous partons dans 2 heures. Je cours dans la rue, où, me dit-on, on vole nos chevaux et notre voiture.

Ecris-moi donc bien vite.

XXV

Vienne, 15 juin 1809[70].

Toujours pas un instant pour écrire. Travail jour et nuit. Cheval, filles et musique divine le reste du temps. Malheureusement ce reste est bien court. Malgré toutes ces raisons de ne pas écrire, il faut que je t'écrive pour te féliciter de ta non-grossesse. Cours, galope, vois Milan, Gênes ou Berne. Les chaînes viendront bien assez tôt. Je n'ai jamais conçu cette manie d'avoir des enfants, de jolies poupées qui deviennent des sots à faire fuir, à moins d'une éducation forte et originale, et qui a la patience de donner cette éducation ?

Vienne a un des plus beaux climats que j'aie vu. Il ne manque que le temps d'en jouir. Au milieu de

[69] Napoléon était le 19 à Ingolstadt. La bataille d'Abensberg est du 20 avril ; celle d'Eckmühl du 22. Beyle était à Neubourg le 19. Cf. le *Journal* de Stendhal, p. 336.

[70] A Madame Périer-Lagrange, Grenoble.

tout cela, solitude pour le cœur. Je m'en suis consolé cette nuit *with the Deserted Village of Gray*[71].

Ecris-moi donc souvent. Les lettres de mon grand-papa sont toute ma consolation. C'est pour cela que je ne voudrais pas en perdre. Prie de les adresser à M. M^al D(aru), intendant de la province de Vienne, à Vienne.

Adieu ; mille amitiés à Périer. Qu'est devenu André et Edouard Rey ?[72]

Donne-moi des nouvelles de M. Ducros[73], de M^lle Vict. Mounier. Quand verrai-je Grenoble ? Quand te verrai-je, bien à mon aise, 15 jours de suite, dans un pays où je ne sois pas employé. Adieu, je t'aime toujours plus, mais je crois que tu m'aimes moins. Présente mes respects à Mad^me Charvet.

XXVI

V(ienne), le 14 octobre (1809)[74].

Je viens d'écrire une grande lettre à notre bon grand-papa. Il y a quelque lueur que je pourrais être fait auditeur à la 1^re promotion.

Le principal obstacle vient de la fortune, et tu sais que, depuis les petits héritages que j'ai faits cette année, je jouis de 6.530 liv. de rente.

[71] De Goldsmith et non de Gray.

[72] Edouard Rey, cousin de Beyle. V. *Vie de Henri Brulard*, éd. Champion, to. II, p. 37.

[73] Bibliothécaire de Grenoble.

[74] N° 1. Armée d'Allemagne. — A Madame Périer-Lagrange, Grenoble, Isère.

Lis attentivement ma lettre de 5 pages à mon grand-papa ; fais attention aux 3 motifs et engage-le à écrire sur-le-champ les trois grandes lettres.

Dis bien à notre père que je m'engage à ne lui demander que 2.400 fr. par an, tant que je serai auditeur à Paris, sans emploi étranger. Je dis que M. de M. m'a donné 12.000 fr., c'est 24 et plus ; en un mot, le reste de la vente de la terre de Berry.

Sois mon avocat et plaide cette cause avec chaleur. Je pense que tu n'auras pas de difficultés et que tu trouveras des âmes préparées.

Il faut, bien entendu, que ce projet ne vous passe pas. Dans ce genre, tout ce qui se dit à Gr(enoble) retentit ici. MM. Berlioz, Delaunay, Vessilier, Mure, Anglès, Camille Périer, etc. etc... sont à l'Armée ou à Vienne, et le ridicule suit les prétentions manquées.

Quand même le bon M. Charpentier serait mort et même enterré, ça ne doit rien changer à la lettre. Dis bien cela à notre bon grand-papa ; je n'ai pas pu le dire dans ma grande lettre.

Réponds-moi assez obscurément pour que, si la lettre est ouverte, on ne juge pas de toute l'étendue de mon ambition.

Ton affectionné cousin et ami.

A. L. Dufour.

XXVII

Vienne, ce 18 octobre 1809.

D'abord l'officiel. Il faut adresser la lettre à M^al^ à Paris.

2° Peser beaucoup sur l'énorme différence de la

place d'A.[75] à celle de C.[76], car d'ici à la réception, le hasard peut me jouer le tour de me faire C.

3° Bien éloigner l'idée que cette nouvelle tentative vient de moi; faire le bon et ancien raisonnement: «Lorsque je vous demandai la place d'A., il y a 3 ans, vous dîtes : je le ferai sur-le-champ, ce à quoi il ne parviendrait qu'après avoir été 2 ou 3 ans A.» Parler de M. D(aru) le père qui, effectivement, s'il vivait, nous seconderait.

4° Exagérer un peu la force de la protection Charpentier, fût-il déjà décédé.

5° Au lieu de 6.530, 7.530, ce qui aura l'air plus naturel.

Voilà les seuls perfectionnements qui me soient venus dans l'idée. Faire le tout très promptement et secrètement.

Voici une lettre que j'écris à un ami de Naples[77] et qui une fois faite m'a paru un portrait assez vrai de mon mauvais côté. Lis-la et fais-la mettre à la poste pour Naples.

Fais extraire mes livres de la commode qui les contient. Fais-en ôter la poussière par le bon Jean et fais-les renfermer soigneusement. Je serais au désespoir d'en perdre un seul. Je compte les lire avec toi dans ma chambre à Claix. Fais-y mettre un papier de bon goût, simple surtout et d'une couleur douce pour la vue que je perds sans cesse. Là, quand une

[75] Auditeur.

[76] Commissaire des guerres.

[77] Lambert.

bise noire nous empêchera de promener, nous les lirons auprès d'un bon feu, oubliant entièrement toutes les bêtises d'avancement et de fortune, car rien de plus vrai que ces vers :

Je lis au front de ceux qu'un vain luxe environne
Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.

C'est aussi exact qu'une description géométrique.

H. B.

XXVIII

26 novembre (1809)[78].

On ne désire beaucoup que ce qu'on espère au moins un peu. Ainsi, je ne désire guère d'être A., mais comme il faut bien faire ce qu'on entreprend, je te prie de faire ton possible auprès de notre excellent grand-père afin qu'il ait la complaisance d'écrire à M. D(aru) à peu près les mêmes choses qu'il a mises dans la lettre qui est arrivée à Vienne, mais que Z. n'a pas lue. Il y faudra dire, avec toute l'effronterie possible, que je jouis dès aujourd'hui de 7.556 fr. de rente. Cela est de première nécessité. Il faut ensuite appuyer infiniment sur la protection de M. Charp(entier). En général, la lettre était fort bien et de très bon ton, si elle avait été adressée à un homme tranquille ; mais pour un être poursuivi, 18 heures par jour, par des demandes et des affaires, qui re-

[78] N° 1. Armée d'Allemagne. — A Madame Périer-Lagrange, Grenoble, dépt de l'Isère.

çoit 150 lettres, dans 120 desquelles on l'assure d'une reconnaissance immortelle, et on l'adjure, par ce qu'il y a de plus sacré, de plus intime, il faut des phrases tranchantes, fortes et qui seraient de mauvais ton avec un autre. Il serait convenable aussi de parler de M. D(aru) le père et de lui faire le raisonnement que chaque ministre ou personnage marquant obtient assez communément un audit(eur), qu'il n'a jamais demandé personne, etc...

Il faudrait qu'on écrivît sur-le-champ à M. D(aru) qui sera à Paris vers le 4 décembre. Adieu, suis cette affaire avec chaleur. Il y a un chef de bataillon nommé Rey [79] qui va à Gr(enoble). Il parviendra au généralat et même à la baronnie. Si la baronnie tentait Caroline, je pense que cette affaire pourrait se conclure parce que R(ey), fils d'un cafetier, serait flatté de s'allier à M. B(eyle). Pour mettre de l'huile dans les rouages de cette affaire, il faut flatter à tout rompre la grosse vanité de R(ey) qui, au fond, est aimable.

Je meurs d'envie de te voir. Comment ne viens-tu pas à Paris ? Il faut courir avant que la corvée des enfants te saisisse.

Surtout que Caroline n'épouse pas André. Rien de pis que la bêtise. Je voudrais bien Rey. Que j'aurais de choses à te dire si je passais avec toi 24 heures. C'est presque une des plus fortes raisons qui me fasse désirer l'A. Je te verrais tous les ans, autre-

[79] Romain Rey, chef de bataillon au 18e de ligne, frère du général Emmanuel Rey, baron de l'Empire.

ment ma vie va se passer en périodes de 2, 3, 4 ans passées loin de France et de mes amis. Mais je tombe dans le sentiment. Je vais fumer 3 ou 4 pipes et monter à cheval.

HENRI.

Mille choses à Périer et à Madame L. Tivollier.

Qu'est devenue Mlle V. Mounier ? La vois-tu souvent ?

Bien des respects à Madame Eulalie.

XXIX

Saint-Pölten, le 7 décembre 1809 [80].

Ma chère amie, nous manquons de tout à Saint-Pölten, même de papier. C'est ce qui te procure une demi-feuille de papier à registre. J'ai écrit 2 longuissimes lettres à notre excellent grand-père. Je te prie de les lire. L'affaire se terminera à Paris dans les premiers jours de janvier. J'ai très peu d'espoir, par conséquent peu de désirs, mais je désire traiter cette affaire avec le soin que je mets chaque jour à des choses encore plus indifférentes.

Il faut donc écrire 4 lettres : 3 à Z, *the mother and the brother* [81], toutes les trois fortes, tranchantes et surtout *upon the thing the best true viz the 7.656 fr.*

[80] N° 1. Armée d'Allemagne. — A Madame Périer-Lagrange, rue Saint-Louis, à Grenoble, Isère.

[81] La mère et le frère.

per annum. I hope these letters are writen[82]. Si elles ne l'étaient pas, presse pour qu'elles le soient dans les 24 heures ; après cela, une seconde lettre *to Z*, dans laquelle *gr(eat) fath(er) writes that it is said 30 or 40 A. will be*[83] nommés ; qu'il nous doit au moins une démarche auprès de M. M., enfin une lettre pressante, oraison jaculatoire.

Enfin, le plus difficile est la lettre à avoir de M. Charp(entier). Il faut que *great father* lui persuade de l'écrire ; pour épargner sa paresse et éviter la lenteur naturelle, que *gr(eat) father* la fasse et que *the good priest*[84] n'ait que la peine de la transcrire. *The holy priest*[85] refusera peut-être de se prêter à quelques exagérations ; mais il faut faire attention que ces MM. sont accoutumés à recevoir 20 demandes par jour et, par conséquent, à en refuser 19. Leur esprit a contracté l'habitude de chercher des raisons honnêtes de refuser. Moi-même, j'aide quelquefois l'un d'eux dans ce travail, et je sais que les lettres bien raisonnées et chaudes d'expression nous donnent beaucoup de peine.

Il faut que *in the letter of the holy priest*[86] il y ait *a little certificat of my father*[87] portant l'assurance

[82] Sur la chose la plus exacte, assavoir les 7.656 fr. par an. J'espère que ces lettres sont écrites.

[83] Grand-père écrit qu'on dit que 30 ou 40 a(uditeurs) seront nommés.

[84] Le bon prêtre.

[85] Le saint prêtre.

[86] Dans la lettre du saint prêtre.

[87] Un petit certificat de mon père.

en 4 lignes, *that my fortune is of 7.650 fr. per annum* [88] et ne pas oublier *the quality of mayor of Grenoble* [89].

Enfin *a letter of my uncle, if he will, to* M. Bataille [90]. La raison de cette lettre est amplement expliquée dans un griffonnage de 4 pages que notre bon grand-père a dû recevoir et que je te prie de lire au grand détriment de tes yeux.

Ta charge dans tout cela, c'est de presser en diable l'expédition des lettres, de lever les obstacles qui s'opposeront ou qui sembleront s'opposer à ce que M. Ch. ne remplisse nos intentions. Dans le fait, il n'y en a qu'un qui me semble dangereux, *it the death of the good priest of whom... no news six years ago* [91]. A cela près, tu dois réussir.

Songe et fais songer les autres que tout sera terminé dans les premiers jours de janvier. Si tu es à la campagne, reviens à Gr(enoble). Si tu habites la rue Saint-Louis, passe 8 heures par jour *in great father's house* [92] et lève les obstacles de détail. Enfin, ce qui est la plus héroïque des choses que je te

[88] Que ma fortune est de 7.650 fr. par an.

[89] La qualité de maire de Grenoble. — Le père de Beyle n'était qu'adjoint au maire.

[90] Une lettre de mon oncle, s'il veut, à M. Bataille. — Ce M. Bataille, qualifié plus loin, d'*adjudant du prince*, est probablement cet officier d'état-major attaché à la personne du prince Eugène de Beauharnais, qui était cousin de Delacroix. Voir le *Journal* de Delacroix, to. I, p. 389, note 1.

[91] C'est la mort du bon prêtre dont (on n'a) pas de nouvelles depuis six ans.

[92] Dans la maison de grand-père.

demande, apprends-moi par 4 ou 5 lignes *obscures*, ne nommant ni les personnes, ni la chose, ce qui pourra de ceci réussir.

A. L. Lanvallère,
Lt. au 17e.

Aie une conversation avec mon oncle pour la lettre *to the adjudant of the prince; if the uncle did will*[93] mettre en jeu le prince lui-même, ce n'en serait que mieux ; que le prince en dît un mot à M. Z. *that is in the true interest of the dear uncle*[94]. C'est une lettre de change en faveur de Gaëtan[95], que je dois acquitter à moins d'avoir, au lieu de cœur, un caillou du Drac. Mais mille petites considérations peuvent empêcher de faire ce qu'il convient. Je réclame ton zèle d'amie et ta finesse de femme. Surtout, passe ta vie Grande-Rue et donne à dîner.

Si le chef de bataillon Rey est à Grenoble, reçois-le à merveille.

XXX

Efferding, le 29 décembre (1809)[96].

Ma chère Pauline, presse les lettres à Ma[1] ; si l'on ne lui a pas encore écrit, très flatteuse ; si on lui a

[93] A l'adjudant du prince ; si l'oncle voulait...

[94] C'est dans le véritable intérêt du cher oncle. — Cet oncle est Romain Gagnon.

[95] Fils de Romain Gagnon.

[96] N° 1. Armée d'Allemagne. — A Madame Périer-Lagrange, rue St-Louis, Grenoble, Isère. — Efferding, ville d'Autriche au-dessus de l'Enns, dans le district de Wels. — Beyle a écrit

crit, une seconde lettre. De même à Mme D(aru) ; M. M. Z. une seconde ou 3e lettre, pour le jour de l'an. Il faut se figurer qu'à Paris on oublie tout, surtout quand, comme notre parent, on a, à son retour, *trois cents* visites d'obligation à faire *en personne*. Ainsi, il faut se rappeler au souvenir, appuyer sur l'immense supériorité de cette carrière sur celle que je quitterai. Ce n'est pas que l'un et l'autre n'ait le pour et le contre, mais enfin il s'agit de *persuader*. J'écrirai à mon oncle. J'ai demandé à Mme de M. quel était le meilleur moyen de faire nommer commissaire (?) un jeune homme de 16 ans. Elle me l'a indiqué. Je le dirai à mon oncle.

Je t'en prie, presse infiniment toutes les démarches que j'indique. Un jour n'est pas grand'chose à Lintz et à Grenoble, mais est tout à Paris et, d'ailleurs, on craint que S. M. ne parte bientôt pour l'Espagne.

Ainsi presse, presse. Prends communication de la lettre écrite cette nuit à mon père.

F. Dubois, 1t.

cette lettre sur un papier dont une partie est occupée par un rapport tout entier de sa main, et ainsi conçu : « Habillement. — Le bateau destiné à charger des effets d'habillement a été mis à la disposition de l'administration aujourd'hui. La totalité des objets sera chargée pour demain à 2 h. Le patron du bateau a promis de partir aussitôt. Ce chargement est de 300 quintaux. — Lintz le 23 décembre 1809. — Le Cte ff.m d'ordr de service : Jacqueminot ».

XXXI

(1809)[97].

Ne faut-il pas avoir précisément le diable au corps pour nier que j'ai 7.560 fr. de rente, chose connue de tout le monde ? Pour le nier, quand cela ne peut nuire en rien à âme qui vive ; quand j'offre de déclarer par écrit que je ne demande rien. Enfin, tu liras les lettres que j'écris à mon père et à mon grand-père. J'ai tâché de me retenir le plus possible, mais je crains qu'on y sente encore un peu de dépit. Comment, je me donne des soins pendant 2 ans entiers, je me prive de parties charmantes pour faire des mémoires ennuyeux, je cours des dangers de tous les genres, et, quand l'affaire est à point, on recule, et pour une bêtise qui n'engage à rien. Heureusement j'ai un logement charmant sur les bords du Danube ; j'ai 2 hôtesses jolies ; je m'en vais les faire enrager, car je suis trop en colère. Tâche que mon oncle écrive au Prince ou à M. Bat(aille).

B.

XXXII

Le 20 janvier 1810[98].

Ecris-moi donc, mon aimable Pauline. J'accable Faure de questions sur ton compte ; ce qu'il m'en dit est

rue Saint-Louis, Grenoble, Isère.

[97] Deb. N° 1. Arm. d'Allemagne. — A Madame Périer-La-Grange,

[98] Paris. — A Madame Périer-La-Grange, rue Saint-Louis, Grenoble.

charmant, mais il prétend t'avoir moins vue qu'il ne l'aurait désiré.

Il faut absolument que je te donne des intérêts à suivre pour avoir des lettres de toi.

M. Charp(entier) a écrit ; mais sa lettre n'a pas eu l'effet désiré, savoir : que M. Ma. en parlât à M. Z., ce qui aurait donné une nouvelle occasion à M. Z. de faire remarquer ma demande. M. M. est très obligeant, mais quelle tête résisterait à 1.200 demandes pour le même objet ? On peut donc craindre, sans trop d'humilité, qu'il n'oublie net les mérites de M. B(eyle).

Il faut donc que M. Ch. écrive et ne parle pas du tout de mes qualités, droits et autres grands mots. Tout cela n'est rien et est moins que rien, car ça ennuie le lecteur.

Tout bonnement : M. B(eyle), cousin de M. D(aru), qui y prend le plus vif intérêt ; fils de M. le maire de Grenoble ; une lettre de 20 lignes.

Si mon oncle veut user son crédit en écrivant à son ami et à M. Bat(aille), il peut m'être très utile ; l'ami est bien aise de montrer son pouvoir. Presse là-dessus mon oncle, mais d'une manière décente ; c'est son intérêt comme le mien. Il est clair qu'étant A(uditeur), je pourrai mieux pousser G(aetan)[99] que si je suis Comm^re^ des G(uerres) au fond de l'Espagne.

Adieu, réponds-moi.

HENRI.

[99] Gaetan Gagnon, fils de Romain Gagnon et cousin de Stendhal.

XXXIII

February 9th 1810 (100).

Après tant de souhaits, *my father writes to me, that he will see with a great pleasure my not being appointed an auditeur. He says that a man of a great sense jering of my suit for this place, had presented to him many good reasons for not being fond of it; after that, many lines of nonsense. It is very probable that I will not give to him the grief of seing me A. Generally speaking the witt is but a secondary thing here, for the success; the chief over is the caracter. Mr. Z. showing but a feable over in this occasion, I shall not be appointed. But if I obtain this avantage, it is necessary that our father should be intirely cleared of this prejudice.—Make attempt to know this man of a very sound understanding; these are his very terms. I suspect, I fear his name and his ruling passion* viz *covetousness. I fear our good father had made reflexion and is no more of the advice of giving me a per annum of* 6.000 *fr. necessary sume for being with honour at Paris. See all that. I shall content myself with* 3.000 *or* 2.400 *livers, but I did wish to have the remnant of* 3.000 *or* 3.600 *by form of borrow. Those* 6.000 *livers with other* 6.000 *of my friend and other mother* Mme — *will make me in capacity of living three or four years at Paris, and of being afterwards préfet. Speack two or three times in a weeck*

100 Paris. — A Madame Périer-La-Grange, rue Saint-Louis, Grenoble, Isère.

of the advantages of being an A. You will see if truly man of sound understanding is making efforts against us.

Fare you well, Thine.

H.B.

Mon père m'écrit qu'il verrait avec grand plaisir que je ne sois pas nommé auditeur. Il dit qu'un homme de grand sens, raillant ma demande pour cette place, lui a fait valoir beaucoup de bonnes raisons de n'en pas être partisan ; après cela, plusieurs lignes d'absurdités. Il est très probable que je ne lui procurerai pas la douleur d'être A(uditeur). Généralement parlant, l'esprit est cependant une chose secondaire ici pour le succès ; le principal est le caractère. Mais, M. Z. n'en montrant qu'un faible en cette occasion, je ne serai pas nommé. Cependant, si j'obtiens cet avantage, il est nécessaire que notre père soit libéré de cette prévention. Tâche de connaître cet homme *d'un jugement très sain* : ce sont ses propres termes. Je soupçonne et je redoute son nom et sa passion maîtresse, assavoir l'avarice. Je crains que notre bon père n'ait réfléchi et ne soit plus d'avis de me donner une annualité de 6.000 francs, somme nécessaire pour vivre honorablement à Paris. Vois tout cela. Je me contenterai de 3.000 ou 2.400 livres, mais je désire avoir les autres 3.000 ou 3.600 livres sous forme d'emprunt. Ces 6.000 livres, avec 6.000 autres de mon amie et autre mère, Mme —, me mettront en mesure de vivre trois ou quatre ans à Paris, et d'être ensuite préfet. Parle deux ou trois fois par semaine des avantages d'être auditeur. Tu verras si vraiment un homme *d'un jugement très sain* fait des efforts contre nous.

Porte-toi bien. A toi.

H. B.

XXXIV

Ce 19 février (1810)[101].

Je suis heureux, ma chère amie; si j'avais une lettre de toi, je serais très heureux. Il paraît certain que je suis A(uditeur). Dis à mon père que l'on vient de m'assurer que les A. seraient placés dans l'ordre de la présentation de leurs preuves. J'attends donc avec impatience l'acte.

Ce changement d'état qui fait mon bonheur du côté de l'ambition, me permet de rester auprès de ce qui fait mon bonheur réel. Je n'ai pas de regrets de la vie que j'ai menée depuis 4 ans. Auditeur alors, je serais préfet aujourd'hui, mais je n'aurais pas vu Berlin, Brunswick et Vienne ; Wilhelmine[102], Charlotte[103], et Babet[104] seraient des noms inconnus pour moi. Voilà beaucoup de noms, mais qu'importe qu'on cueille le bonheur sur une faible plante annuelle ou sur un chêne éternel ? Je serais sûr de ma récolte, si j'avais l'assurance de te voir cette année. Tâche de venir passer 2 mois à Paris. Que j'ai de choses à te dire !

101 Paris. — Mme Périer-Lagrange, Grenoble, Isère.

102 Wilhelmine de Grisheim.

103 « Je couche tous les trois ou quatre jours pour les besoins physiques, avec Charlotte Knabelhuber, fille entretenue par M. de Kutendvilde, riche hollandais. J'ai été content de moi à ce sujet ». — 9 nov. 1807 — *Séjour de Stendhal à Brunswick*, publ. par H. Debraye dans la *Nouvelle Revue Française*, 1er avril 1914, p. 564.

104 Sur Babet, au sujet de laquelle il faillit avoir un duel, voir *Vie de Henri Brulard*, to. II, p. 31.

J'ai été tendrement ému hier soir, tu connaîtras Ottilie [105].

FOULQUES.

XXXV

Le 13 avril (1810)[106].

Je t'envoie, ma chère paresseuse, par M. Dalban, un ex(emplaire) de Chamfort. Puisque tu ne viens pas, envoie-moi donc de l'argent pour acheter des livres.

Je suis convaincu que le baron Cabanis t'a ennuyée. As-tu été frappée des caractères des 4 tempéraments ? Tâche d'observer cela dans la nature.

Chamfort, faute d'avoir les principes d'Helvétius, voit en noir. Il croit que l'homme aime le mal pour le mal. Il avait une humeur de dartre qui lui donnait toujours de l'humeur.

Ce qu'il a de mieux sont les extraits de Duclos et de Richelieu.

Je suis content.

Je ne crois pas aller en Bourgogne avant un mois. On donne le *Matrimonio secretto* [107] et des concerts charmants. Il ne manque à mon bonheur que de t'avoir ici.

Donne à dîner souvent à (*mot coupé*) et (*idem*). Si ces deux personnages étaient un peu plus sanguins, ce seraient des hommes fort agréables. Or, deux bou-

[105] Héroïne des *Affinités électives* de Gœthe.
[106] Madame Pauline Périer, rue de Sault, Grenoble, Isère.
[107] De Cimarosa.

teilles de l'*Hermitage* rendent tout le monde sanguin pour quelques heures.

J'ai vu avec plaisir que tu as quitté ton appartement. J'ai aussi quitté ma jalousie, mais la petite Jenny fuit les tête-à-tête et a peur de moi. Ça ne finira jamais. C'est une passion mise en espalier pour produire le plus grand nombre de sensations possible. Si je l'avais eue, il y en aurait eu bien moins.

Le président de Brosses.

Mille amitiés à ton mari. Poussez *the father for the title* [108].

XXXVI

28 avril 1810 ([109]).

Do you know, my dear Paula,

The curfew tolls the knell of parting day,
The lowing herd wind slowly o'er the lea,
The plowman homewards plods his weary way,
And leaves the world to darkness and to me ([110]).

I was deprived of this imparalelled piece since my departure of Wien, and, this morning, in this beautifull weather of spring, I came at Raynouard's and found an exemplary on great letters, perfectly convenient to my wiew. If you have newer read Gray's works, you shall thank me for the hint. The fairest thing I could imagine

[108] Le père pour le titre.
[109] Paris. — Madame Pauline Périer, rue de Sault, Grenoble, Isère.
[110] Début de l'*Elégie* de Gray.

in french, should be the elegy of Gray translated by André Chénier. If you ever make verses by amusement, undertake this little work. This elegy has not 200 verses ; you can copy it in a boroved exemplar. How are you with the design of seeing Paris this year ? I have been glad of the progress of His M. till Anvers (111) ; *that gives you a fort night delay. This journey is the dearest of my wish. If you come, I will tell you the sentimental pleasant story of the next to it. Nothing new for my affair. It is proper that our grant father should write to M. Z. I fear I have a little neglected to write to this grant father. Make my excuse for that, if necessary, and remember, every day morning, that perhaps it is the last allowed to us.*

THOMAS GRAY.

On some found breast the porling soul relies,
Some pious drops the closing eye requires ;
Even from the tomb the voices of nature cries
Ev'en in our ashes live their wented fires.

Gray come two times at Grande Chartreuse and even wrote a little sensible ode in fathers's album. If I can reach his complete works in four volumes, I will acurately search what he wrote to M. West ; his intimate friend, of this awfull scene. When you come there, read the elegy in a seat which perhaps provided the author, whit many a sensible thought.

Connais-tu ceci, ma chère Pauline :

« La cloche du couvre-feu tinte le glas du jour qui expire ; les troupeaux mugissants tournent lentement dans la plaine, le laboureur fatigué regagne, en rêvant, sa chau-

111 Napoléon partit le 27 avril de Compiègne pour Anvers, en compagnie de Marie-Louise.

mière ; il abandonne le monde aux ténèbres et à mes réflexions. »

J'étais privé de cette incomparable pièce depuis mon départ de Vienne, et, ce matin, par ce beau temps de printemps, je suis allé chez Raynouard et j'ai trouvé un exemplaire en grandes lettres convenant parfaitement a ma vue. Si tu n'as jamais lu les œuvres de Gray, tu me remercieras pour cette idée. La plus belle chose que je puisse imaginer en français serait l'élégie de Gray traduite par André Chénier. Si tu fais un jour des vers par amusement, entreprends ce petit travail. Cette élégie n'a pas 200 vers ; tu peux la copier sur un exemplaire qui te serait prêté. Où en est ton projet de voir Paris cette année ? J'ai été bien aise du départ de sa Majesté pour Anvers ; cela te donne un délai d'une quinzaine. Ce voyage est le plus cher de mes vœux. Si tu viens, je te dirai la plaisante histoire sentimentale qui en est la conséquence. Rien de nouveau pour mon affaire. Il est convenable que notre grand-père écrive à M. Z. Je crains d'avoir un peu négligé d'écrire à ce grand-père. Fais mes excuses pour cela, s'il est nécessaire, et souviens-toi, au matin de chaque jour, que c'est peut-être le dernier qui nous soit accordé.

« Le cœur, en quittant cette vie, se flatte d'y laisser des amis ; les yeux, en se fermant, demandent quelques larmes à la sensibilité, et, du fond même de la tombe, la voix de la nature se fait encore entendre, nos cendres même brûlent encore des feux qui les ont animées. »

Gray vint à deux reprises à la Grande Chartreuse et écrivit même une petite ode sensible sur l'album des Pères. Si je puis me procurer ses œuvres complètes en quatre volumes, je chercherai avec soin ce qu'il écrivit à M. West, son ami intime, sur ce décor imposant. Quand tu t'y rendras, remplie de pensées sensibles, lis l'élégie sur un banc qui, peut-être, aura servi à l'auteur.

XXXVII

5 mai (1810), 2 heures du matin[112].

J'ai relu 20 fois ta lettre, ma charmante amie. Oui, c'est elle[113]. Je pensais qu'un jour tout cela pourrait s'arranger ; mais il ne faut rien rompre. Je suis bien loin d'être assez riche pour me marier. Je ne pourrais pas supporter l'idée de vivre à Paris sans que ma femme vît la même société que moi, et, pour cela, il faut 20 mille liv. de rente au moins. Il faut donc me résoudre à vivre garçon. Je vois cela bien clairement depuis une heure que j'y réfléchis. Ce n'était pas cependant pour ces raisons que je refusai, il y a un mois, un mariage très beau que ma protectrice voulait me faire faire.

Quoi, elle va se marier, et quand et avec qui ? *I did think that her brother*[114] m'avait desservi dans son esprit. Il me fit entendre, du moins, dans une explication que nous eûmes il y a un an, *qu'après ce qui s'était passé*, nous ne pouvions plus être aussi liés qu'auparavant. Cependant, j'ai pu me conduire en amoureux ou en imprudent, ce qui se ressemble beaucoup, mais toujours en très honnête homme. Tâche, je t'en prie, de découvrir la pensée de Mlle V.

[112] Paris. — Madame Périer-Lagrange, rue de Sault, Grenoble, Isère.

[113] La personne dont il est question dans cette lettre est Victorine Mounier. Voir plus haut, lettre XV.

[114] Je pensais que son frère.

là-dessus. Je serais cruellement peiné de savoir qu'elle me croit des torts. Mais, je te le répète, il ne faut rien faire pour empêcher cette affaire. Je serais fou de songer à me marier.

Conviens que c'est un beau caractère, et qu'il y a loin de là aux poupées insignifiantes qui garnissent les salons. Dès que tu pourras me dire le nom du monsieur, apprends-le moi. Restera-t-elle à Grenoble ? Tu sens combien ses moindres mots me sont précieux. Tu sais que l'arrangement même d'une phrase peint le sentiment qui l'a dictée. Rapporte-moi donc textuellement ce qu'elle t'a dit ou ce qu'elle te dira sur moi. J'ai beaucoup parlé d'elle (mais sans qu'il y parût) et de toi aussi, ma chère amie, avec M. Lejeune que j'ai vu en passant. Il a dû partir aujourd'hui pour Rennes. C'est un pays où j'ai été sur le point d'aller pour elle, mais enfin, il n'y faut plus songer. Je brûle ta lettre et j'en attends une de toi dans 8 jours, rapportant textuellement ce qu'elle a dit sur Henri. Mallein m'écrivit, il y a un an, qu'elle se moquait de lui, ce qui me fit assez de peine, mais je pensais que deux mots dits avec franchise et vérité la feraient revenir. Adieu, il faut finir et laisser finir.

XXXVIII

(1810)[115].

Le début de la lettre manque.

... constance en objets d'étude qui est un des secrets du bonheur.

[115] Paris. — Madame Pauline Périer, rue de Sault, à Grenoble, Isère.

Voici, au hasard, des titres de livres qui m'ont plu à tort ou à raison.

Lettres de Mlle Lespinasse, la plus vraie peinture de l'amour du 18e siècle à Paris.

* *Guerre de 7 ans* par Archenholz[116], 1 vol. in-12. On s'intéresse tendrement à Frédéric II.

Tasso, Dante, Alfieri.

* Tragédies anglaises de Mlle Baillie[117].

Tom-Jones, en anglais.

* *Lifes of poets* by Johnson. *His preface to Shakespeare.*

* *Letters* of Bolingbroke[118] *on the study of history.*

* Williams[119], *Gouvernements du Nord* ; ouvrage bien sérieux. Rhulière (*sic*) parle de l'auteur dans son *Histoire de Pologne.* C'est sur le mal qu'il dit de ses mœurs que j'ai acheté le livre et je ne me suis pas trompé, il est fort bon.

Romans de Duclos.

Œuvres de Chamfort, 2 vol. in-8°, 1809, que je te conseille d'acheter, excellent.

* *Mémoires* de Beaumarchais.

* Et toujours Shakespeare, pour lequel ma passion ne croît pas, uniquement parce qu'elle ne peut plus croître.

Je puis t'envoyer tout *ce qui est* marqué d'une

[116] J. G. d'Archenholtz, historien et critique allemand (1741-1812).
[117] Joanna Baillie, femme de lettres écossaise (1762-1836).
[118] Bolingbroke, homme politique et écrivain anglais (1678-1751).
[119] J. Williams, ambassadeur en Pologne pour l'Angleterre, en 1752 : *Histoire des Gouvernements du Nord*, trad. de l'anglais par Demeunier, Amsterdam 1780, 4 vol. in-12.

étoile. Accuse-moi au moins la réception de ma lettre. As-tu reçu mon petit Gray ?

Rassure notre bon grand-papa sur mon affaire qui est en bon train. Le succès est probable, mais non certain. Je ne pars pas pour Lyon de 8 à 10 jours. Si S. M. va en Italie, ne manque pas de voir ce grand homme à Lyon ou Chambéry. Je suis monté hier sur la colonne de la place Vendôme. C'est la seule chose parfaitement belle que j'aie vu finir ici. J'ai considéré la statue de l'empereur, étant cramponné à une de ses cuisses, à 160 pieds de terre. Vue superbe. Parle d'argent *to our father*. Il faut absolument que j'emprunte 6.000 fr. ; mais *emprunt* ; je ne veux pas de don. Je me suis accoutumé *to the matrimony of thy friend*[120]. Mille tendres amitiés à P. As-tu fait affranchir et partir ma lettre pour Lambert ?

As-tu lu *Corinne* ? C'est excellent quand ce n'est pas détestable à force d'enflure et de sentiment factice. Il y a de grandes vérités. Mme de Staël est destinée à un ouvrage : « Esprit des lois de la société du 18e siècle ». Dès qu'elle aborde ce sujet, elle est excellente, et médiocre, dès qu'elle s'en éloigne. Ce qu'elle dit de l'absence totale de la vanité en Italie est on ne peut pas plus vrai. Je l'observe sans cesse sur les Italiens qui sont ici ; et qu'il y a loin de Paris à Rome !

DUFOUR.

[120] Au mariage de ton amie.

XXXIX

Samedi (mai 1810)[121].

Je ne suis encore A(uditeur) qu'en herbe et pas du tout officiellement. Je parais donc aux yeux de mon sévère ministre sous la livrée de C(ommissaire). Il s'est indigné, je crois, de l'oisiveté où languissait mon talent et a ordonné que je fusse employé. J'ai été consulté sur ce qui me convenait et ai choisi Lyon, à vrai dire, pour voir quel était le mortel qui prétendait m'enlever ——[122]. Tout exige que je fasse tout pour ne pas partir. Je serai peut-être appelé dans 15 jours à subir un examen pour la place d'A. et, dans ce cas, il faudra revenir le lendemain de mon arrivée. Mais si je vois la Saône, je verrai l'Isère. Ne dis rien de cela à la famille. Remercie *the grant-father of his letter to the earl* D(aru)[123]. Elle a fait un bon effet.

Je vais demander de l'argent *to our father; it is impossible to do otherwize*[124]. Je le demanderai comme emprunt. Dis-lui mon projet. Il ne faut pas lambiner. Je suis obligé, malgré moi, à beaucoup de dépenses ; et, en un mot, sous l'ancien régime, nous aurions bien acheté 30 mille fr. des lettres de noblesse ; pour la moitié, j'aurai et la noblesse et un emploi

[121] Paris. — Madame Pauline Périer, rue de Sault, Grenoble, Isère.
[122] Victorine Mounier.
[123] Le grand-père de sa lettre au comte D(aru).
[124] A notre père. Il est impossible de faire autrement.

distingué. Parle-lui sérieusement de cette affaire. Engage-le à planter acacias, sycomores, catalpas, etc... à Claix. Si je vais à Grenoble, ce ne pourra être que pour 3 ou 4 jours. Adieu, écris-moi le nom du monsieur, si c'est la voix publique et non une confidence de l'amitié qui te l'ait appris.

Your HARRY.

XL

Dimanche (mai 1810) [125].

Il paraît que je ne pourrai pas me dispenser d'aller faire un tour à Lyon. C'est un contre-temps très marqué pour les intérêts d'ambition. Pour les autres, tu sens si je puis m'affliger d'une destination qui me donne l'espoir de te revoir. Mais pendant mon absence, qui pressera ma nomination et, une fois nommé, qui sera là pour me faire employer à Paris et éviter la triste sous-préfecture ? Je serai C. d. G. de la place de Lyon, beau poste, mais accablé d'affaires pour lesquelles il faudra au moins 3 ou 4 secrétaires que je ne pourrai pas engager, car au premier signe officiel que je suis nommé, je déserterai, non pas pour aller boire, mais pour me faire examiner. Mon ordre est du 8. J'aurais dû être à Lyon le 18 au plus tard. M. Charmat, mon ordonnateur, sera en colère

[125] Paris. — Madame Pauline Périer, rue de Sault, Grenoble, Isère.

d'avoir été chargé tout ce temps de l'ennuyeuse besogne de son sous-ordre. Ce cruel-là me refusera la permission d'aller passer 24 heures à Grenoble. Voilà le plan du drame que je vais exécuter cet été.

Je n'ai pas le temps de te parler de ta simple et charmante lettre. Tu ne m'annonces que de mauvaises nouvelles et cependant, en lisant ta lettre, j'étais beaucoup plus occupé de la finesse et de la simplicité charmante que j'y trouvais, que du plat renard qui vient m'enlever ce qu'il n'appréciera pas et ce que j'aimais mieux que lui.

J'ai pris, sans qu'il y parût, des renseignements sur l'homme. C'est l'égoïste le plus sec et le cœur le plus étroit que nous connaissions, me dit-on de toutes parts. Comment ton amie, à qui je fais la justice de ne pas la croire aveuglée par l'amour, ne voit-elle pas ce qui frappe le monde ?

Connais-tu quelqu'un à Lyon ? Envoie-moi une lettre de recommandation poste-restante. J'y serai d'un beau sombre. Mes journées sont remplies ici par une femme, dont je ne suis pas amoureux, mais à laquelle je pense sans cesse. Depuis que je vois le départ sous mes pas, je ne puis plus lire, tant je pense à elle. Je crois qu'il ne faut qu'un peu d'absence à tout cela pour me remplir de la mélancolie la plus ridicule. Ce qui me le fait craindre, c'est que je ne l'ai pas. Je te conterai tout ça et tu te moqueras de moi ferme. Je me conduis comme un respectable membre de Licée. Il me semble que je partirai d'ici à 8 jours, par conséquent, le commencement de juin me

verra aux rives du Rhône, en grossissant le cours de mes larmes amères.

Ne dis pas mon voyage à Gr(enoble), même à nos parents. Il y a encore quelques possibilités de l'éviter.

XLI

A François Périer-Lagrange.

Paris, le 24 mai 1810.

Mon ami, ta lettre me touche jusqu'aux larmes. Je te promets que je réponds bien à ta tendre affection. Je n'oublierai jamais la marque que tu m'en donnes, mais le sacrifice est fait. J'ai eu quelques jours d'un violent chagrin. Il a même été si fort que je n'ai trouvé d'autre ressource que de faire une centaine de lieues. Heureusement, j'avais, en les faisant, un service à rendre. J'ai passé sur la place publique d'Orléans, une nuit, de 1 h. à 4, dont je me souviendrai longtemps. Le résultat est qu'il ne faut jamais entrer dans une famille où l'on ne vous adopte pas avec plaisir. La fierté est malheureusement devenue une habitude si forte chez moi que je ne pourrais pas répondre de ne pas envoyer faire f... tous les parents, même le plus puissant, pour peu qu'ils prétendissent sortir de la parfaite égalité. Cela mettrait cette aimable fille dans une position très embarrassante. D'ailleurs, je n'ai pas le sou, et il (y) a quelque différence à être la femme d'un receveur général ou d'un pauvre diable d'auditeur, à 500 francs

par an ; autre comparaison qui ferait mon malheur pour peu que je soupçonnasse ma femme de la faire. Je te dirai entre nous que je refusai, il y a deux ans, une fortune très considérable et une femme si aimable que je lui ai fait la cour depuis, le tout pour éviter cette comparaison. J'en ai été aimé, c'est un cœur excellent, et cependant, si le refus était à faire, et qu'elle pût n'avoir jamais été mariée, je ne la demanderais pas plus qu'autrefois. Voilà, mon bien cher ami, mon âme tout entière. Ne dis donc rien à ..... qui puisse lui faire soupçonner un projet que j'en ai *arraché pour toujours*.

Je suis bien fâché de ce que tu me dis de ce bon Tivollier. Je ne reviens jamais que des gens graves ne sachent pas compter. C'est parce que je te crois excellent calculateur que je pense que la charrue ne t'a pas fait faire de mauvaises affaires. En tous cas, le remède est simple. Nous avons souvent calculé que le commerce des toiles de Voiron donnait 15 %. Tu peux avoir des fonds à 6. Crois que c'est là le premier métier du monde. Si toutes ces données ne sont pas changées, je braverais très fort, à ta place, le petit reproche d'inconstance que les badauds ne manquent jamais de faire parce qu'il est le plus aisé de tous. Les grandes fortunes ne viennent sûrement et commodément que par le commerce. Tu le sais, tu as une réputation d'or, je crois donc que tu n'en manqueras jamais. Au reste, nous discuterons bientôt cette question si intéressante pour nous, de vive voix. Je ne puis encore, aux yeux de

mon ministre, qu'adjoint. Il a voulu m'envoyer quelque part, et la petite considération que je me suis acquise a fait qu'on m'a donné Lyon que j'ai demandé. L'envie de passer 24 heures à Gr(enoble) me fait désirer le voyage. L'intérêt de mon ambition veut que je reste. Je fais donc des démarches pour ne pas aller à Lyon, mais si elles n'ont pas de succès, je pars le 2 ou le 3 juin.

M. Charmat, mon ordonnateur, sera probablement un peu de mauvaise humeur de mes retards, cependant j'espère obtenir de lui 3 fois 24 heures pour aller à Grenoble. Ne dis rien de ce voyage à personne, car, comme tu vois, il n'est pas certain, mais écris-moi un mot à Lyon, poste-restante, pour me dire si tu es à Thuélin avec Pauline, et, si vous y êtes, le moyen de vous embrasser au passage. Je prendrais le courrier que je quitterais au lieu indiqué dans le plan de campagne que je te demande. De là, comme tu es toujours, je pense, le premier chevalier de Grenoble, je te demanderais tes chevaux pour y aller, et, le lendemain, le courrier de la malle me ramènerait à mon poste. Tu as raison de plaindre l'agitation de ma vie. Vous n'en connaissez pas la centième partie à Grenoble et, au milieu de tout cela, à peine 2 ou 3 cœurs qui m'aiment un peu. Mon voyage sera un bien vif plaisir pour moi. Nous bavarderons quelques heures sur les sujets traités dans ta charmante lettre. Mais je me suis juré de ne jamais revenir sur ce qui en fait l'objet principal. Je ne suis ni assez mûr, ni assez riche pour me marier. Aie

donc des enfants que je puisse aimer autant que je vous aime. Que je serais heureux de pouvoir passer 15 jours avec vous deux à Thuélin, à voir tomber la pluie. Adieu, si tu avais été banquier ici, je t'aurais fait gagner 75 % en un mois sur telle somme que tu aurais voulu. Adieu, aime-moi comme je t'aime et ne manque pas de m'écrire ton plan de campagne, poste-restante, à Lyon.

Présente mes respects à Mmes L. Tivollier et Julie. Embrasse le bon André.

Thine.

XLII

Le 7 août 1810[126].

Tout va au mieux, ma chère amie. Un homme inabordable m'a donné une audience extrêmement favorable. Tu vas dire que je suis comme les ambitieux, mais être ——[127] n'est rien ; 300 par jour le sont ; il faut se distinguer. Tout l'avantage, c'est qu'avant le 1er août, il fallait me distinguer entre 6.000 jeunes gens. Les conseillers sont réduits à 300.

Comment ai-je remporté cette victoire ? En faisant la conquête de M. Z. Comment cela ? En faisant que partout on lui dit du bien de moi, et lui faisant honneur dans tous les sens de ce mot. J'ai eu, pendant 4 ans, une conduite suivie, je n'ai fait de dépenses que pour cela. Je n'ai pas agi un quart d'heure,

[126] Madame Pauline Périer, rue de Sault, à Grenoble, Isère.
[127] Auditeur.

depuis un certain lundi, où, le matin, dans sa chambre, il me refusa net de me faire ce que je suis, je n'ai pas agi 1/4 d'heure sans songer au but que je voulais atteindre. J'ai eu de premiers succès. Le g(énéral) dont je suis aide de camp, m'a fait avoir des gratifications. Je les ai employées à lui plaire davantage. Malheureusement, je suis au bout de mon trésor, et dans cette occurence, *my father sends me four hundred livers. So unequal a sum is but*[128] une goutte d'eau au milieu d'une sécheresse. Tâche donc de lui faire envisager, sous un vrai point de vue, ma situation présente. Les 2/3 du chemin sont faits ; j'espère que la moitié de l'autre tiers sera faite le 12 août ; mais enfin, quelque disposition qu'aient les gens à me donner une place comme celle de M. Camille P(érier)[129], encore faut-il un an ou deux de noviciat, et, pendant ces années, il faut, ou que je crève, ou que j'aie 7 à 8.000 fr. par an, si je suis simple a(uditeur) ; si je suis à la cour, 16 ou 18 ; mais dans ce cas, j'aurai 6.000 fr. d'app(ointements), et ma position me permettra d'emprunter quelques petites choses ici. Répète mes raisonnements sous vingt formes différentes. J'ai raison. Ainsi les moyens de conviction te pleuvront. *Speack to self-love and vanity. Make our uncle an auxilliary power*[130]. Sur-

[128] Mon père m'envoie quatre cents livres. Une somme si insuffisante est cependant...

[129] Alors préfet de la Corrèze.

[130] Parle à l'amour-propre et à la vanité. Fais de notre oncle une puissance auxiliaire.

tout répète, répète, répète. *I understand very well that my conduct appears very singular, eyed from the province, but speack and let our father speack with the reasonnable Alphonso, he has seen the true and will testify it*[131]. En un mot, sois avocat et avocat bavard et obstiné. Ce sont ceux qui réussissent. Tu vois, moi j'ai réussi en 4 ans de siège, mais de siège continuel. Fais en sorte (que le) manque d'eau ne me fasse pas périr au moment de la victoire. *Our father in the same very wondrous letter by wich he gives me twenty-five* louis, *says to me that he has here sex thousand livers*[132]. Fais en sorte qu'il me *lend me that money on interest, but think upon a thing: I will not a pound from thy husband*[133]. Cette relation de créancier *to debtor*[134] tuerait notre amitié, et elle m'est trop précieuse pour l'exposer à ce danger. *So we must have all from the father*[135]. Brûle et réponds.

Fais en sorte *that Alph. speack to our father of the spency of the great town*[136].

[131] Je comprends très bien que ma conduite apparaisse très singulière, vue de la province, mais parle et fais parler notre père avec le raisonnable Alphonse : il a vu la vérité et l'attestera.

[132] Notre père, dans la même très étonnante lettre, par laquelle il me donne vingt-cinq louis, me dit qu'il a ici six mille livres.

[133] Me prête cet argent à intérêt ; mais pense à cette chose : je ne veux pas une livre de ton mari.

[134] A débiteur.

[135] Ainsi nous devons tout avoir de notre père.

[136] Qu'Alphonse parle à notre père des dépenses de la grande ville.

XLIII

11 août (1810)[137].

The devil take[138] toutes mes paperasses ! Je reçois une grande lettre de toi, je m'enferme, je me prépare à avoir beaucoup de plaisir, et je trouve une liste de mes fadaises. N'en parlons plus. Au moment où je goûte le fruit de 4 ans de soins, mon âme soupire après un bonheur d'un autre genre. Je voudrais pouvoir aimer une femme un peu aimable et aller passer 15 jours à la campagne avec elle. C'est là ma chimère, mais elle restera chimère pour moi. Mes liaisons sont arrangées de manière à ce que ce délassement de l'âme, ce bonheur de la confiance sans bornes soit précisément le seul bonheur hors de ma portée. Et quand je serai allé à lui, la soif que j'en ai sera diminuée. Que ne puis-je passer 15 jours à Thuélin avec toi !

Quelle est cette Mlle Sophie, dont tu ne me dis que le nom ? Songe que je suis étranger à Gr(enoble) et que je n'y connais personne que Mlle V.[139] pourtant, mais je ne voudrais la revoir que *after her mariage with the fox*[140].

Parle-moi beaucoup de ta vie de Thuélin. Il serait

137 Paris. — Madame Pauline Périer, rue de Sault, Grenoble, Isère.

138 Le diable emporte.

139 Victorine.

140 Après son mariage avec le renard.

bien comique que tu eusses soif de la vie du grand monde et des succès d'ambition.

Speack to our father[141] pour qu'il ne casse pas le cou à la mienne *by covetousness. Rouse the vanity, the overruling passion of our french*[142]. Je sors d'une pièce nouvelle. J'y étais avec une pauvre jeune femme qui n'a que 16 ans, mais qui, en revanche, a 4 à 500 mille francs de rente, qui s'y amusait bien, mais que l'idée des devoirs qui lui restaient à remplir ce soir rendait triste. Je l'ai nommée en te parlant de sa fortune : c'est la plus grande de Paris. J'ai pensé au bonheur de l'auteur, M. Etienne[143]. Cette idée que j'ai communiquée lui a fait plaisir. C'est une âme neuve, susceptible de sentir, mais qui en perdra peu à peu la faculté par le non-usage. Le titre de la pièce est : *Les 2 gendres*. On y attaque franchement la sensiblerie et la manie philanthropique. Réponds-moi une grande lettre sur ta vie champêtre.

Rouse, rouse, rouse the vanity[144].

141 Parle à notre père.

142 Par avarice. Excite la vanité, la passion dominante de nos français.

143 Guillaume Etienne, auteur dramatique (1778-1845). — Beyle assistait, au Théâtre Français, à la première représentation de sa pièce : *Les Deux Gendres*.

144 Excite, excite, excite la vanité.

XLIV

15 août 1810[145].

Lady Z. goes forth this night for Amsterdam. Perhaps, in some days, I will go also to Holland[146].

Mais, dans le cas contraire, si je puis m'échapper 15 jours d'ici, sans danger, je t'irai voir. Informe-moi donc exactement de ton plan de campagne pour la fin d'août et le mois de septembre. S'il entre dans tes projets de te trouver à Thuélins vers le 30 août, dis-moi quelle est la route de Lyon à Tuélin, route que tu as faite, je pense. Ne dis rien du sujet de cette lettre. Mon décret est depuis hier à Saint-Cloud, sous les yeux de S. M. Je ne me hasarderai à quitter Paris que dans le cas où il serait signé. Si tu es curieuse de détails sur cet objet, lis une immense lettre de moi *to our grant-father*[147].

I have seen this morning my old friend Colomb[148] qui est timide à ton égard. Je lui donnerai quelques petites commissions pour lui servir de contenance.

I love in him[149] l'amitié-passion que la contradiction avait fait naître en nous.

[145] Paris. — A Madame Pauline Périer, rue de Sault, Grenoble, Isère.

[146] Madame Z. (Daru) part cette nuit pour Amsterdam. Peut-être, dans quelques jours, irai-je aussi en Hollande.

[147] A notre grand-père.

[148] J'ai vu ce matin mon vieil ami Colomb. — Romain Colomb, qui fut l'éditeur des œuvres complètes de Stendhal.

[149] J'aime en lui.

Rouse the vanity of our father for the money necessary to so great a personnage as an aud(itor) [150].

Qu'est-ce qu'une d^lle Delord, qu'un M. Michoud, mon ami, vient d'épouser ?

Qu'est-ce qu'un M. Didier, de Grenoble, qui est auditeur ici ?

Félix Doligny.

XLV

Meudon, dimanche (1810) [151].

Ma chère amie, la victoire est complète. Le g(énéral) est sorti de son caractère en ma faveur. Le succès arrive à temps ; j'étais au bout, non pas de ma patience, mais de mes moyens. Emploie toute l'activité possible à me faire trouver 4 ou 5 mille francs, ou 7 ou 8. C'est beaucoup meilleur marché qu'ici :

1810	8.000
1811	6.000
1812	6.000
1813	6.000
	26.000

Et, cette année-là, j'aurai 20.000 fr. de rente, mais si je n'ai pas les 6.000 par an, je manque mon affaire. Cela est fondé sur des considérations morales que tu

[150] Excite la vanité de notre père pour l'argent nécessaire à un aussi grand personnage qu'un auditeur.

[151] Paris. — A Madame Pauline Périer, rue de Sault. Grenoble, Isère.

devines et que je te charge de répéter jusqu'à conviction.

Emploie toute ton activité à me faire avoir 3 et, s'il se peut, 4.000 fr. J'en dois 1.800 et vais faire une dépense forcée de mille au moins. Adieu, c'est la dernière épine de ma carrière. Parle et agis comme la femme forte.

Alex. Dubois.
capitaine.

Donne cette bonne nouvelle à l'excellent vicomte. Que n'est-il des nôtres ! Mon bonheur serait doublé.

XLVI

A François Périer-Lagrange.

Montmorency (1810) [152].

Mon cher ami, ce qui suit est un secret qui ne doit être connu que de mon père, ma sœur et toi.

Pour réussir dans ce pays, il faut faire une dépense assez forte. La mienne, pour l'exercice de 1810, indépendamment des achats, montera à 8.000. Je ferai une pareille dépense 5 ou 6 ans, et, au bout du compte, j'obtiendrai une place qui vaut 24.000 fr. J'y arriverai avec 36.000 fr. de dettes, que je paierai en dix ans au plus. Il ne convient pas à la manière honorable, décente et grave, dont je vis ici dans la société, de faire

[152] Paris. — A Monsieur François Périer-La-Grange, rue de Sault, à Grenoble, Isère.

des dettes usuraires. Si j'emprunte ici, l'argent me coûtera 8 ou même 10 pour cent. A Grenoble, au contraire, en hypothéquant mes emprunts sur le peu de bien que je puis avoir un jour, je pense que ton zèle pourra me faire avoir une somme pour 5 ou 5 1/2 pour cent. Je commence par te dire que je ne veux emprunter d'aucun parent ou ami, ce qui mêle de la politique à l'amitié, et la politique est la rouille des affections. Ainsi, ce n'est point ton argent, mais ton zèle, que je te demande.

Je dois déjà 1.200 fr. d'un côté et 7 à 800 de l'autre. Ainsi, négocie mon emprunt à ton premier séjour à Grenoble ; envoie-moi la forme de l'obligation et l'indication du papier sur lequel elle doit être écrite. Si mon père me fait une pension, il ne faudra emprunter que huit mille francs, moins le montant de la pension.

Adieu, mon cher ami ; Alphonse m'a donné de tes nouvelles, et j'ai appris avec un plaisir bien senti, que tout va bien.

Il serait bien à désirer que mon emprunt pût n'être pas connu ici, et, par conséquent, ni de tes cousins, ni des oncles d'une aimable fille, ni de M. Didier. Je confie le tout à ta prudence. *Pauca intelligenti.*

Embrasse Pauline pour moi. Tâchez donc de me faire des neveux que je puisse voir auditeurs avant ma mort.

H.

XLVII

Meudon, le 19 septembre 1810[153].

Je viens de Paris où j'ai laissé Faure partant pour Grenoble. Il est chargé par moi de me trouver 6 à 8.000 fr. à quelque prix que ce soit, si *our father*[154] continue à ne pas vouloir m'aider dans le moment décisif *of my life.* Félix *is a man perfectly raisonnable but a little bashful*[155]. Il ira te voir. Accueille-le bien, et même un peu mieux qu'un autre, pour qu'il soit à son aise. Je t'en aurai obligation. Il est incapable d'abuser de l'accueil qu'on lui ferait pour ennuyer par des visites trop fréquentes. Tu peux lui parler à cœur ouvert sur tout ce qui me regarde. Il sait une très grande partie de mes affaires, et te donnera sur le caractère de certaine personne des renseignements justes. F(élix) a bien voulu se charger de m'apporter quelques livres, à son retour. Aide-le de tout ton pouvoir dans la mission diplomatique qu'il veut bien remplir pour moi.

Nous avons ici un mois de septembre charmant. J'ai tâché d'en profiter en allant 2 fois de suite en Champagne. J'en ai été rappelé 2 fois par les affaires, et je suis fixé à Paris. Je me promenais à la campagne avec un homme de beaucoup d'esprit et nous trou-

153 Paris. — Madame Pauline Périer, rue de Sault, à Grenoble.
154 Notre père.
155 De ma vie. Félix est un homme parfaitement raisonnable, mais un peu timide.

vions qu'il ne manquait à notre bonheur que d'aimer quelque chose. Chateaubriand dirait : un peu de ce sentiment donne une voix à la nature. Sans amour, elle est inanimée et ne nous inspire qu'une admiration froide. Tu auras peut-être vu dans mon petit Chamfort que la pire des mésalliances est celle du cœur, et cet ami et moi, nous sommes mésalliés. Nous sommes liés à des femmes qui ne comprennent pas la meilleure partie de nous-mêmes et qui nous estiment pour des vétilles ; moi, par exemple, pour l'air de hauteur qu'elle m'a trouvé dans la société. Nos vrais principes sur la chasse au bonheur leur semblent des phrases sonores que nous disons pour montrer de l'esprit. Le plus grand bonheur qui pût m'arriver serait que tu pusses passer quelques mois à Paris tout de suite, et, dans quelques années, y passer tous les hivers. Mais, en voulant la fin, il faut vouloir les moyens. Tu as de la raison et, en même temps, l'art d'amener les autres à vouloir ce que tu désires. Emploie ces deux grandes qualités à augmenter la fortune *of my brother*[156] et surtout à lui tranquilliser l'esprit sur cet article. Les autres Péri(er) sont tous malheureux. On peut leur appliquer le titre d'un roman de Surr : « Splendor and Misery »[157]. Deux ici ont 30 mille écus; le préfet[158] a 64 mille fr., le moins riche a 18.000 fr. de rente, et je ne conseillerais pas à un de mes commis à 1.800 fr. d'échanger son bonheur contre le

[156] De mon frère.
[157] Thomas Surr, littérateur anglais du début du XIXe siècle.
[158] Camille Périer, préfet de la Corrèze.

leur. Comme j'aime Alphonse, analyse ce malheur. Il me semble venir du *besoin d'être mené*. Ce seraient d'excellents soldats dans la guerre de la vie, ce sont de mauvais généraux. Alph. a pour toi un goût marqué, je crois, par l'instinct qui lui dit que tu l'aurais mené au bonheur en lui persuadant que le chemin dans lequel il s'avance est le meilleur possible pour lui et qu'il faut s'y distinguer. C'est là la seule flatterie permise et son effet est irrésistible. C'est ce qui fait adorer Mme de N. En sortant d'avec elle, chacun est plus content du poste que le hasard lui a assigné. Et, réellement, cette opinion, en leur donnant des forces, les met à même de saisir un bonheur auparavant hors de leur portée. Réponds-moi sur cette idée de vivre ensemble. Quand même je me marierais, je t'aimerai toujours mieux que ma femme. En t'écrivant, j'ai reçu l'ordre de me rendre sur-le-champ à Paris pour aller inspecter Versailles. Je ne sais ce que c'est.

Du Bois.

Give me some news of this distinguished soul Miss V. M. and of his matrimony[159]. Il me semble qu'on trouverait mieux qu'un *fox with 8.000 fr. Her brother*[160] trouverait une nullité avec 10.000 fr. Je connais au moins 5 ou 6 nullités, doublées de 10 à 15 mille, qui ne résisteraient pas à la perspective

159 Donne-moi quelques nouvelles de cette âme distinguée, Mlle V(ictorine) M(ounier) et de son mariage.

160 Renard avec 8.000 fr. Son frère...

brodée que ce mariage leur ouvrirait et une nullité vaut mieux *that a bad fox*[161].

XLVIII

Ce 22 octobre 1810[162].

Ma chère amie, ce que tu m'apprends me comble de la joie la plus vive ; je me sers du premier bout de papier ; je vais faire courir à la poste afin que ma lettre parte aujourd'hui, s'il se peut. Je viens justement de louer un appartement rue Neuve-du-Luxembourg, au coin de la rue du Mont-Thabor.

Ecris-moi vite combien tu comptes rester. Je n'ai point de voyage en vue, pour mon compte. Si mon état m'en donnait, je ferais le malade, pour jouir d'un des plus grands bonheurs qui peut m'arriver.

Si un hasard extrêmement peu probable faisait que la personne *upon whom thy husband has writen to me as a bride*[163] te parlait *of me, remember thyself that my admiration is hers for ever, but not my hand*[164]

Donne-moi vite 4 pages de détails sur ton voyage. Mille amitiés à ton aimable mari.

[161] Qu'un méchant renard.

[162] Paris. — Madame Pauline Périer, à Thuélin, par La Tour du Pin, dép. de l'Isère.

[163] Dont ton mari m'a écrit comme d'une fiancée.

[164] De moi, souviens-toi que mon admiration est à elle pour toujours, mais non ma main.

XLIX

Rue Neuve-du-Luxembourg, n° 3,

16 novembre (1810) [165].

Je reçois une lettre de notre bon grand-père, qui m'apprend deux fichues nouvelles. La première est que tu ne viendras peut-être pas à Paris ; du moins, tes compagnes de voyage sont parties. Je me faisais une si grande fête de te recevoir dans mon app(artement) propre et frais. Mande-moi, courrier par courrier, quand tu viendras. Si le diable voulait que tu ne vinsses pas, j'irai faire un tour de chasse pour me distraire. N'est-il pas vexant que mon père casse le cou à ma fortune pour une bêtise de formalité qui n'engage à rien. Tâche de faire comprendre ceci. Quel obstacle mon père trouverait-il à aller voir les 8 ou 10 créanciers qui n'ont pas hypothèque, et à leur dire : l'avancement de mon fils exige telle chose. Je vous prie de *prendre* hypothèque sur celui des trois immeubles que vous voudrez ; je ferai l'affaire avec le troisième. Cette démarche est si franche et d'un homme si loyal que personne ne prendrait d'inscription, quand *tous* prendraient hypothèque. Ces hypothèques-là, jointes à celles qui existent déjà, couvriraient-elles entièrement plus que deux des trois immeubles ?

Voilà la question. Tant qu'il n'y aura pas un gros *oui* au haut de cette ligne, je me creuserai la tête

165 Paris. — A Madame Pauline Périer-La-Grange, rue de Sault, Grenoble, Isère.

pour tâcher de détruire l'idée qui empêche un père de rendre un grand service à son fils, qui ne lui coûtera pas 50 louis de frais d'acte. Quant à tous les revenus, j'y renonce à jamais, et si j'avais physiquement de quoi vivre en biens assurés, je renoncerais à jamais à tout bienfait.

La mauvaise volonté pour moi est si évidente que mon grand-père va jusqu'à me reprocher que, depuis 10 ans, j'ai formé beaucoup de projets. C'est reprocher à un général qui a gagné une bataille au bout de 10 jours de manœuvres, de n'avoir pas vaincu le premier jour. Il est trop clair, par exemple que, s'il y a 4 ans, M. Z. m'avait fait auditeur, je n'aurais pas eu à manœuvrer à Brunswick pour être fait commissaire, d'adjoint que j'étais. Heureux ceux qui réussissent dès la première tentative. Mais il faut convenir que c'est un reproche original à faire à quelqu'un. J'ai le chagrin de voir que mon talent pour les affaires reste court dans celle-ci. Quel motif peut porter à refuser une bagatelle qui peut être si utile, dans tout le cours d'une vie ? Je n'y conçois rien. Serait-ce l'idée que ce titre me manque pour me marier, et l'envie de faire échouer ce projet de mariage, parce qu'il présente pour belle-fille une personne qui a été élevée dans la nouvelle Babylone et loin du clocher de Saint-André ? Ce serait au moins là une raison valable. Tiens conseil avec ton bon mari, et tâchez de me sortir de ce bourbier. Par exemple, faire le maj(orat) [166] avec Sarcenas, quelle difficulté ?

[166] Dans cette lettre et dans les suivantes, Beyle entreprend dé-

Ou bien, 5 ou 6 pièces de terre de Claix ? Ou bien la maison ? Enfin, Périer entend les affaires ; prie-le de rêver un peu à celle-ci. Peut-être sait-il le motif secret qui nous arrête. Pour moi, à moins que ce ne soit celui que je t'ai dit, je ne conçois rien. Ecris-moi donc vite un mot pour m'apprendre l'époque de ton départ, et tâche de faire entendre raison, si c'est un motif raisonnable qui arrête ; de deviner le préjugé secret, si c'est un parti pris de trouver le majorat impossible. Pour te distraire de toutes les tristes réflexions sur l'homme que cela amène, lis *la Famille de Halden*, ou *Rodolphe et Julie*, ou les *Nouveaux tableaux de famille* d'Auguste Lafontaine [167]. Ces doux et charmants ouvrages calment toute mon humeur. Hier soir encore, la tête pleine d'exhortations pour me faire baron, je rentrais chez moi harassé ; *Rodolphe et Julie* m'amusa délicieusement de 9 h. à 2 h. Adieu ; aime-moi ; voilà mon vrai majorat.

HENRI.

Si tu trouves quelque occasion de faire des politesses à Mme Cheminade, n'y manque pas. Je vois quelquefois Mme Micou, sa fille, une des femmes les plus aimables de Paris ; je viens de courir au diable pour voir son fils, que j'ai manqué.

marches sur démarches pour tâcher d'obtenir de son père la somme nécessaire pour acheter un titre de baron. Ce ne fut que le 25 juin 1812 que son père se décida à lui faire cette donation. L'acte a été publié par Stryienski dans le *Journal de Stendhal*, p. 464.

[167] Romancier allemand (1756-1833).

L

Lundi (1810) [168].

Faure m'écrit que tu ne viens plus. Cette nouvelle me perce l'âme. Rien n'aurait corrompu le plaisir de te voir, et j'en ai un bien grand besoin. Je suis heureux de tous les côtés, excepté que j'ai besoin d'aimer et d'être aimé. Au lieu qu'à Gr(enoble) le voisinage de ces grandes âmes pour qui le bonheur est l'argent, et le malheur, des coups de bâton qui font mal, me séchera toujours. Adieu, écris-moi. Es-tu grosse ? *Or the good P. want money* ? [169] Embrasse-le pour moi.

HENRI.

LI

Le 23 (1810) [170].

Félix m'écrit que tu lui as fait espérer que l'affaire des draps, des nappes et des serviettes pouvait réussir.

Une nappe suffit. Il faut beaucoup de gros *torchons* et de serviettes et 2 ou 3 paires de draps. Plus, s'il est possible.

[168] A Madame Pauline Périer.

[169] Ou le bon P(érier) a-t-il besoin d'argent ?

[170] Paris. — Madame Pauline Périer, rue de Sault, Grenoble, Isère. — Papier à « en-tête » du Conseil d'Etat.

Mais, je crains que tu ne renvoies le tout de 5 à 6 mois. Serait-il possible de ne pas faire de mes serviettes comme du voyage de Paris ?

Je vais appuyer cela d'une grande maxime. J'ai observé qu'auprès des gens puissants, c'est une raison pour n'être pas bien avec eux dans un an, que d'y être bien aujourd'hui.

Je regarde presque la faveur comme une *fleur* que chaque courtisan peut porter, mais qu'il ne peut produire qu'une fois. De manière que moi, en particulier, avec le général Z., je recule toujours le moment de la floraison, persuadé qu'à compter du 1er jour, ça ne peut guère durer que 8 à 10 mois. Je réserve la *floraison* pour un moment où j'aurais à obtenir quelque chose que je désirerais.

Il en est de même dans toutes les affaires. Celle des serviettes te rit aujourd'hui. Elle aura plus de difficultés dans 6 mois. Ainsi, fais partir, par la voie *la moins coûteuse.*

Plus, envoie-moi de l'argent : 1° pour le paiement des livres que je t'ai envoyés ; 2° pour Shakespeare et autres. En un mot, agissons.

Adieu, écris-moi souvent et songe qu'il faut absolument que tu t'établisses tôt ou tard à Paris. Prépare de loin tout cela et aime-moi.

Pour moi, si j'accrochais 15.000 fr. à Paris, avec les 6 ou 7 que me laisseront mes parents, je ne prendrais pas une place en province pour tout au monde, et irais tous les ans voir Rome, Berne et Pompeja.

L. J. Serviettes.

LII

(1810) [171].

Pousse ferme *the father, my dear sister, I am wanting of money* [172], ce qui, entre nous soit dit, m'a empêché de suivre M. Gudin. Ce que tu verras dans les lettres que j'ai écrites hier et avant-hier à père et grand-père, me rend très inquiet. S'il est vrai que *father* ait autant de dettes que *thy husband* le dit *io sto fresco* [173].

Tout ce que je désire, c'est le moyen de vivre ici jusqu'à la préfecture, ensuite, 40 journaux à Furonnières pour aller vivre de mes laitues, si, dans ma place, on m'ordonnait quelque chose d'opposé à mes principes. Tâche de savoir si ces deux choses sont dans les probabilités. Réponse officielle.

J'ai été bien fâché de ne pas remettre à M. Dap. les petites gravures, d'autant plus que la charmante madone, grande comme une feuille de rose, m'a été enlevée. *I fers that our relation have read my last letter to you. Take arrangemens for making that impossible. I have three far interessant thing to say to you, to day, but I dare not. The misinterpretation are easy and common. I am not quite satisfied with*

[171] Paris. — Madame Pauline Périer, rue de Sault, à Grenoble, Isère.

[172] Notre père, ma chère sœur ; j'ai besoin d'argent.

[173] Que ton mari le dit, je suis frais.

the humour of my brother, and Alph. had said to me very indifferent news. I believe you must take the gouvernail. He loves money and has good reason, but I believe you know better the ways of achieving that interprize than he. You have a sound and cool understanding, emploie cette faculté *to your common happyness ; and the happyness of a man of thirty is in money or ambition. Without money, your husband shall not be happy and you, his wife, also. Alph. for instance is not happy, for ambit(ion)*[174]. Si je pouvais lui préter ma tête, il se trouverait le plus heureux des hommes. Quand on le connaît par 10 ans d'expérience solide comme ton serviteur, on n'est guère tenté de s'en rapprocher.

Adieu, déchiffre mon exécrable anglais. Je t'écris avec 4 amis sur les épaules. Pousse ferme l'article argent. Dis que dans 15 jours je serai dans de grands embarras *and think to your husband happyness*[175].

L. A. Chevallet.

[174] Je crains que notre parent n'ait lu ma dernière lettre à ton adresse. Arrange-toi pour rendre cela impossible. J'ai trois choses très intéressantes à te dire aujourd'hui, mais je n'ose pas. Les malentendus sont aisés et fréquents. Je ne suis pas entièrement satisfait de l'humeur de mon frère, et Alphonse m'a donné des nouvelles très impartiales. Je crois que tu dois prendre le gouvernail. Il aime l'argent et a bien raison, mais je crois que tu connais mieux que lui le moyen d'achever cette entreprise. Tu as un jugement sain et calme. Emploie cette faculté à votre bonheur commun, et le bonheur d'un homme de trente ans est l'argent ou l'ambition. Sans argent, ton mari ne sera pas heureux, et toi, sa femme, non plus. Alphonse, pour l'instant, n'est pas heureux pour l'ambition.

[175] Et pense au bonheur de ton mari.

LIII

Vendredi, décembre (1810)[176].

Je parie que d'après toutes mes lettres sur la B(aronnie) tu me crois devenu un vilain ambitieux aux joues caves et ridées, à l'œil envieux, etc... Pas du tout. Je suis plus joufflu que jamais, et j'ai fait avant-hier un trait de jeune homme sensible que je veux te conter pour me relever dans ton esprit. Donc, je dînais chez M. le comte Joubert. Je trouvai à côté de moi M. Amédée P. C'est un de mes collègues. Je me livrai donc sur le champ aux douceurs d'une reconnaissance, et nous parlâmes Gr(enoble) tout le temps du dîner. Je trouvais ce dîner long, parce que j'avais trois soirées : 2 de plaisir et une de devoir. Quand M. A. eut bien parlé de G(renoble), il me parla de la manière dont il en était revenu, et me dit qu'il avait fait la route très lentement, parce qu'il était avec sa mère *and the miss* ——[177] qui lui avaient même fait les plus grands éloges de Thuélin et de la maîtresse de la maison. *At the name of this once so beloved girl, all my sentimens were awackened*[178]. J'eus donc l'adresse d'apprendre *from him that this very evening*[179] il allait avec *this miss to a box*[180] qu'il avait

[176] A Madame Pauline Périer, rue de Sault, à Grenoble, Isère.

[177] Et Mademoiselle... — Il s'agit encore, dans cette lettre, de Mlle Victorine Mounier.

[178] Au nom de cette jeune fille jadis tant aimée, tous mes sentiments se réveillèrent.

[179] De lui que le soir même...

[180] Cette jeune fille dans une loge...

louée aux Variétés, pour voir la *Chatte merveilleuse* qui fait courir tout Paris. Je n'eus rien de plus pressé que de courir moi-même me débarrasser de mon costume et de gagner, aussi vite que mon cheval pouvait aller, le théâtre où j'espérais la voir. J'arrive : *plus de billets*, excepté de 4mes galeries (ce sont des espèces de 6mes loges où se trouvent messieurs les laquais). J'y grimpe, et, à l'aide d'une lorgnette, je découvre *the brother*[181] au fond d'une loge, sur le devant de laquelle étaient 6 femmes. Je ne puis jamais l'apercevoir distinctement. Tantôt, à un geste aimable, je croyais que c'était une femme en spencer noir ; un instant après, un chapeau bleu me semblait être elle. Je m'éborgne complètement. Je parviens à coups de poings à sortir de ce gouffre élevé et je descends aux premières, en séduisant successivement trois ouvreuses de loges. Aux 1res, on m'offre une place à 20 pas d'elle. Je n'osai jamais la prendre. J'espère que voilà la timidité du sentiment véritable. Elle ne m'a pas vu depuis 4 ans, elle ne m'a, je crois, jamais vu en grand deuil ; ma raison me disait tout cela, mais comme la raison n'est pas ce qui règle l'amour, je refusai la place des premières. Elle était unique. Je fus obligé de remonter aux secondes, d'où je la lorgnai à perdre les yeux, à travers le vasistas d'une loge. Impossible ; je ne pus jamais la reconnaître. Je n'abandonnai cependant la place que lorsqu'elle sortit. Je courus tout triste à une de mes soirées et ai été

[181] Son frère.

obligé de faire mensonge sur mensonge pour m'excuser aux deux autres. Toutes mes courses au théâtre sont d'autant plus méritoires qu'il était horriblement rempli et que toutes les ouvreuses, inspecteurs, etc..., avaient redoublé de sévérité. Car le gros rat et les deux souris de Cendrillon, changés en un cocher et 2 petits laquais gris souris font pâmer tout Paris et, réellement, c'est une bêtise charmante. C'est aussi ce que je pense de ma soirée. Je veux cependant la voir.

Pour peu que ma vie actuelle dure et que tu ne viennes pas à Paris, je crois que mon cœur s'ossifiera tout à fait. Je suis comme ce célibataire qu'on pressait de se marier ; je n'aime point ou presque point et ne suis point aimé. Et dans cette société, on n'est ridicule, quand on a quelque usage, que par l'expression d'un sentiment dont vous ne pouvez vous défendre. On prend l'habitude d'afficher la dureté pour échapper au ridicule du tendre. Adieu, écris-moi donc sur ton voyage qui n'est, je l'espère, que différé, et pousse ferme le maj(orat). C'est fort essentiel, parce que nous sommes trop nombreux, qu'il faut qu'il y ait un triage et que les titres le feront.

D'Alrimple.

Mille amitiés à Périer, et à Madame Tivollier, mes respects. Presse l'envoi du linge, des serviettes. Je vis d'emprunt en attendant.

Dis-moi *if she is pretty* ; *she is said no pretty*[182] ;

[182] Si elle est jolie. On dit qu'elle ne l'est pas.

mais je ne puis croire que les sentiments que je lui ai connus ne soient pas exprimés par quelque trait, et c'est une beauté pour qui sait la voir.

LIV

Paris, 7 février 1811,
appartement de Bellisle (183).

Tu dois être ennuyée de Cabanis. Voici un extrait que Cr(ozet) et moi avons fait de la partie la plus essentielle : les tempéraments. C'est incomplet, mais cette science commence. Dans 100 ans, on fera là-dessus de bons livres que nous ne lirons pas.

LV

Le 18 février (1811) [183bis].

Je te confierai, ma chère Pauline, ce que je n'ai dit à personne de la famille ; ainsi fais l'ignorante. On m'a fait espérer une mission, de 2 qui sont à donner. *The first for Lubeck, the second for Rome* [184]. Tu sens que je désire bien plus vivement la seconde. Une seule chose me fâche, je ne puis t'embrasser en

183 Paris. — Madame Pauline Périer, rue de Sault, à Grenoble, Isère. — Ce résumé des tempéraments est écrit de la main de Louis Crozet et occupe quatre pages. Au paragraphe du *Mélancolique*, Beyle a ajouté de sa main : « ce que nous étions en 1803 ».

183 *bis* Paris. — Madame Pauline Périer, rue de Sault, Grenoble, Isère.

184 La première pour Lubeck, la seconde pour Rome.

passant, car, comme j'irais pour examiner et préparer ce qui peut servir à d'illustres voyageurs, je passerai par Lauzanne et le Simplon. Je n'aurai que 8 jours pour être à R(ome). Je passerais 2 mois *in the fair Italy*[185], et, au retour, je te raconterais le *cose vedute*[186] pendant 3 ou 4 jours. Une seule chose me chagrine, c'est le manque d'argent. Je serai réduit à emprunter au 9 %. C'est horrible, mais vaut-il mieux manquer une mission utile et qui met en évidence ? J'ai écrit avec toute la franchise possible à mon père et à mon grand-père, qu'il n'y avait qu'un parti à prendre, celui d'emprunter sur hypothèque à 5 %, 6.000 fr. tous les ans pendant 5 ans.

Presse la b(aronnie) et cela.

Tous ces raisonnements attristants parce qu'ils me montrent que mon père n'a pas pour moi la tendresse ou du moins la tendresse *éclairée*, que je souhaiterais, ne m'empêchent pas de songer avec délices au printemps de la belle Italie.

Mais, il n'y a de fait que ce qui est signé. Ainsi, ce beau château en Espagne peut manquer. Aime-moi et écris-moi.

Dis à tout le monde la pure et exacte vérité qui est que je n'ai nul crédit. Je reçois 5 à 6 demandes par semaine, que je ne puis exaucer, ce qui me vaut un ennemi au moins par mois, ce qui fait 12 ennemis par an, qui disent que depuis que M. B. est telle et telle chose, il est d'une hauteur inabordable, qu'il

[185] Dans la belle Italie.
[186] Les choses vues.

ne connaît plus ses amis, etc..., et autres choses aussi raisonnables.

Pour contrebalancer ce mauvais effet, fais sans cesse des compliments à tout le monde. Dis à chaque lettre de moi qu'elle contient des compliments et des respects pour tout ce qui te tombera sous la main.

H.

LVI

Paris, le 8 avril 1811 [187].

J'ai porté sur-le-champ ta lettre à M. D(aru), ma chère amie. Il se trouve que les gants sont aussi chers à Gr(enoble) qu'à Paris. Envoie cependant 2 paires de chaque espèce pour essai.

La brièveté de ta lettre m'a fait de la peine. C'est nous tuer d'avance l'un pour l'autre que de ne pas nous écrire au long, puisque le hasard nous sépare encore. Mais ne vois-tu pas, dans l'avenir, le moment heureux où nous pourrons habiter la même ville?

Pour toi : je compte toujours aller passer 2 mois à Rome. Le hasard a empêché S. M. de donner l'ordre de mon départ. Je n'ai pas été fâché de rester à cause du classement des a(uditeurs). Il est fait enfin, et je suis de première classe. J'irai à R(ome) plein des émotions les plus douces. Je me garderai d'aller cueillir du noir dans la rue de Bonne [188]. Je

[187] Madame Pauline Périer, rue de Sault, Grenoble, Isère.
[188] A Grenoble.

compte passer par Dijon, Lausanne, le Simplon. Si j'étais sûr, cependant, de te trouver à Tuélins, j'y passerais. Il me semble voir dans tes lettres le symptôme d'une passion contenue. Je me souviens toujours en frémissant de tes déguisements innocents, mais que la société eût empoisonnés. La société dispense les jouissances de vanité. Qui est assez sûr de soi pour croire ne désirer jamais ces jouissances-là ? Si tu faisais ce que les badauds appellent un coup de tête, tu devrais te résoudre à être éternellement blâmée par eux. Avec un peu d'adresse et de sang-froid, tu peux échapper à leurs coups. Es-tu bien convaincue de ces vérités ? As-tu besoin de te les rappeler ? J'ignore la réponse de ces 2 questions. Outre le plaisir de te voir, je m'ôterais une grande inquiétude. Allons, écris-moi franchement. Que fais-tu ? Donne-moi le détail du genre de ta vie ?

J'ai écrit le 6 à *father* une lettre qui lève toutes les objections sur la b(aronnie). Ce titre, me conduisant à un autre, me mettrait en état de me passer des badauds et de ne plus leur faire ma cour. Ce serait une grande source de bonheur. Ton ami,

HENRY.

Dis à mon oncle qu'auj(ourd'hui) 10, je n'ai pas reçu de réponse de M. Amabert, ni pu le voir. Si tu vois Big(illion), dis-lui que j'irai à l'audience de M. le comte Pelet.

LVII

Versailles, le 15 mai (1811) [189].

Ma chère amie, j'ai reçu de notre bon grand-père une lettre qui me donne des inquiétudes sur toi. *This letter and chiefly the name of Albert in your last letter* [190] me font vivement désirer de passer quelques heures avec toi ou de recevoir une grande lettre dans laquelle tu me dises tout ce que tu sens. Rappelle-toi surtout de cette grande et immuable vérité: tous les hommes sont froids, médiocres et aiment à faire du mal aux gens qu'ils croient heureux.

On te croit heureuse. Attends-toi donc à beaucoup de petites et plates méchancetés faites par des gens qui te sourient. Quelque projet que tu formes, rappelle-toi de ma maxime. Ecris-la sur un carreau de vitre à Thuélin, avec un diamant. Cette vérité, en montrant combien peu on doit compter sur les hommes, empêche bien des désappointements. Cette vérité nous crie de chercher le bonheur dans nos pensées et dans nos sentiments. C'est, ce me semble, seulement là que les gens au-dessus du commun peuvent trouver le bonheur. Un Clet, apothicaire, le trouve à gagner cent écus, une femme du même genre à porter tel chapeau ; mais c'est en vain que toi et

189 A Madame Pauline Périer, en sa terre de Tuélins, près La Tour du Pin, Isère.

190 Cette lettre et surtout le nom d'Albert dans ta dernière lettre.

moi chercherions le bonheur dans ces choses. Si nous avons la simplicité de courir après le bonheur des petites âmes, nous sommes tout étonnés, arrivés à la jouissance, de les voir heureux et nous ennuyés. C('est) tout simple : il faut des poules à un renard et des pommes de terre à un porc. Nous ne sommes pas de la même espèce que ces animaux-là. La même nourriture ne nous convient pas.

Rappelle-toi bien que ces animaux, nous croyant heureux toi et moi, auront toujours à notre égard les procédés de l'envie. Songeons donc à ne pas leur donner de prise. Je crains quelque coup de tête qui peut compromettre *your future happyness*[191]. Rappelle-toi qu'il est nécessaire *to the happyness of a woman*[192] d'être considérée, et qu'une promenade, en hom(me), à la Bastille, qui aurait prouvé une grande âme, incapable de bassesse, à un tribunal composé de Molière, Helvétius et Shakespeare, paraît une faute énorme aux habitants de la Grande-Rue. Quand te verrai-je ? Je souhaiterais passionnément t'avoir à Paris. Grâce aux lenteurs de *our father*, je ne suis allé ni à Pétersbourg, ni à Rome. Je t'aurais vu en y allant et peut-être emmenée. *I will perhaps marry, but the heart is for nothing in this affair*[193]. Je désespère de retrouver le caractère que je me figurais

[191] Ton bonheur futur.

[192] Au bonheur d'une femme.

[193] Je me marierai peut-être, mais le cœur n'est pour rien dans cette affaire.

in V. I (will) marry a nullité[194]. Mais si *our father* tergiverse encore, tout manquera. Il faut réellement avoir le diable au corps pour ne rien faire pour son fils, et empêcher que les autres fassent. C'est une grande leçon. Qu'attendre des autres hommes si un père se conduit ainsi ? J'ai envoyé un modèle de d(onation) ; comme si il ne savait pas dicter un acte au premier notaire venu. Le notaire d'ici riait en me faisant ce modèle ; il me disait que le moindre notaire de village savait ça par cœur. Adieu, cette pensée me fait mal. Puisque toi et moi savons seuls aimer dans la famille, aimons-nous donc beaucoup. Viens à Paris ou écris-moi une grande lettre. J'ai reçu les gants. Mille choses tendres à Périer et à M. Allard quand tu passeras par Voiron. N'oublie pas Mme Colomb et Mlle Edwige.

H. B.

LVIII

Auteuil, le 26 juin 1811[195].

Je n'ai pas répondu à ta seconde lettre, ma chère amie. Non, je ne crois pas qu'il existe une seconde femme comme je me figurais V(ictorine). Je ne retrouverai jamais cette sensibilité exquise, cette justesse de sens, cette noblesse d'âme qu'elle avait puisées à une si bonne école.

194 En V(ictorine). J'épouserai une nullité.

195 Paris. — A Madame Pauline Périer, à Tuélins, par La Tour du Pin, Isère.

Il faut vivre. Voilà ce qui m'occupe uniquement, au milieu de ma position qui paraît brillante. Je te renvoie, pour le détail de mes finances à la grande lettre que je viens d'écrire à mon frère. Je te prie de la lire attentivement à 2 jours de distance, et de me dire ensuite si tu vois quelque conséquence mal tirée dans mes raisonnements. Je tiens à ce que P(érier) garde cette lettre. Si dans 10 ans, je suis un malheureux s(ous)-p(réfet), on verra pourquoi. Si je suis p(réfet), baron et riche, je me rappellerai dans quelle extrémité je me trouvais en juin 1811.

Je te répète que j'ai 6.000 fr. d'app(ointements) et 2.000 fr. au plus de casuel. J'en dépense 14 ou 15 mille. Il n'y a pas un sou à rabattre. Tu songes qu'ayant la terrible perspective de quitter Paris et d'aller m'enterrer dans un trou comme Saint-Marcellin, Annecy, etc..., j'ai fait mon calcul plus d'une fois. Or, mon père ne voulant pas me faire 6.000 fr. pendant 3 ou 4 ans, il faut que je me marie.

Par une fatalité inconcevable, il ne veut pas (me) faire un majorat, chose que font tous les pères. Est-ce par avarice ? Est-ce par timidité ? Est-ce peur d'être dépouillé ?

S'il y a moyen de le déterminer, fais tout au monde pour cela. Ceci est un de ces coudes qui décident de toute la vie d'un homme. Si je quitte Paris, il faut renoncer à jamais à tout avancement. Sois sûre que je connais le pays et que je te prédis ce qui sera.

Qu'ai-je de mieux à faire que d'épouser une nullité aimable et douce ? C'est une grande fille, bonne,

du meilleur ton, religieuse, avec un peu d'esprit et de sagacité, dans le genre blond et digne des dlles Pasquier. Mlle J. est de ma taille, ce qui est grand pour une femme. L'homme de la famille ne signera pas si elle n'est comtesse. La mère ne signera pas si elle n'est Mme de B(eyle). Les retards de mon père me barbouillent. On est accoutumé, ici, à ce que chaque étranger dise le bien et taise le mal. On suppose que ce qu'on ne dit pas doit être caché. Je ne serais pas surpris que la famille de Mlle J. ne me crût fils de quelque petit marchand ou de quelque avocat sans cause, habitant un 3e étage et dont la femme pétrit et fait son ménage elle-même. Ces idées basses et dégoûtantes gâtent tout. Mais qu'y faire ? Moi et mes amis, Mme de —, entre autres, nous ferons une belle défense, mais ce père gâte tout. Que peut-il objecter ? Voilà la question qu'on fait à mes amis, en secret et avec une méfiance insultante.

Tu vois donc que mon père me joue le tour le plus cruel. Si j'avais de quoi vivre, je ne me marierais pas de 6 ans et je chercherais un caractère analogue au mien. Mais si dans un an, je ne suis pas marié ou Pr(éfet) (chose absurde à proposer), je suis forcé de qu(itter) Paris et de devenir sous-préfet dans une ville de 5.000 âmes. Tu me connais. Juge de mon désespoir. Mais qu'y faire ? Voilà ce que c'est que d'avoir un bon père. Va à Claix, tâche de le déterminer. Je signerai tout pour rester ici. Je renoncerai, s'il veut, à tout héritage. Si je reste ici, dans 10 ans, je serai à l'abri du besoin.

Si j'épouse Mlle J., que me font 6 ou 7.000 fr. de rente, à moi qui n'aime nullement l'argent pour l'argent. Tu sens qu'avoir 30.000 de rente ou de placés à dépenser ou 37.000, c'est absolument la même chose, mais être à Saint-Marcellin avec 4.000 fr. d'appointements ?

Sens-tu ce sort-là ? Ecris-moi, ma chère amie. Je suis dans un moment bien triste. Lis ma lettre à Périer.

HENRI.

P(érier) voudrait-il être baron ? Je puis le faire sans peine.

LIX

Le 17 août (1811) [196].

Que deviens-tu donc, ma chère amie ? Encore 4 ans de cette vie silencieuse et nous serons étrangers l'un à l'autre, non pas de cœur, mais par la connaissance de ce qui nous intéresse.

Prends donc sur toi de m'écrire une fois par mois. C'est comme la course que saint Denis exécutait en portant sa tête dans ses bras, il n'y a que le premier pas qui coûte. Mets-toi à ton b(ureau) et écris la 1re ligne. Le reste viendra tout seul.

Je parie que tu ne t'attends pas à la prière que je vais te faire. C'est de ne pas venir à Paris d'un mois

[196] Intendant général de la maison de l'Empereur. — A Madame Pauline Périer, dans sa terre, à Tuélins, par La Tour du Pin, département de l'Isère.

ou 2. Tu ne m'y trouverais pas. Je vais courir. N'en dis rien à nos parents. Je désire qu'ils n'écrivent plus à M. Z. sur mon compte. Ils ont écrit dernièrement une lettre sur Gaëtan qui a déplu. M. Z. satisfait de ce que j'ai fait depuis 18 mois, m'a donné la permission de faire une petite absence. J'en profiterai probablement pour aller passer 24 h. à Grenoble. Si tu étais seule avec ton excellent mari, à Thuélin, *vers la fin d'octobre*, j'y passerais 3 ou 4 jours, avec un grand épanouissement d'âme.

Mais, comme à Gr(enoble), *the* (déchirure du papier) *current of my soul* serait *frozen*[197], je ne m'y exposerai que 24 heures au plus.

On dit que les femmes ne peuvent pas garder un secret. Cependant, si mon plan s'exécute, je te le confierai, mais *chut* avec tout le monde. Ne dis rien de cette lettre. Aime-moi, et prouve-le en m'écrivant, toujours n° 3 rue Neuve-du-Luxembourg, à Paris. Mille tendresses à Périer.

H. B.

J'ai dîné, il y a quelques jours, à une petite maison de campagne que la jolie Joséphine M., maintenant Mme de Longueville, a achetée à Villemomble, près Le Raincy.

Elle vit beaucoup avec son mari qui l'adore, et qui fait avec sagesse une petite fortune. Il n'a pas d'enfants et est fou de nos deux cousines, assez jolies créatures.

[197] Le cours... de mon âme serait glacé.

Mme Joséphine aurait bien du plaisir à recevoir une lettre de son parrain. Tâche de la lui procurer.

Moi, je l'aime beaucoup. On sent que l'amour a passé par là. Ça vaut un peu mieux qu'une honnête procureuse de la rue des Clercs, mais c'est ce dont on ne convient pas dans la rue des Clercs.

LX

Milan, le 10 septembre 1811 [198].

M. Z. a eu la bonté de me permettre de faire une absence, et je suis venu embrasser mes anciens amis et voir Rome et Naples. Milan m'offre des souvenirs bien tendres. J'y ai passé les douces années de l'adolescence. C'est ici que j'ai le plus aimé. C'est ici aussi que s'est formé mon caractère. Je vois tous les jours que j'ai le cœur italien, aux assassinats près, dont, au reste, on les accuse injustement.

Mais cet amour fou pour la gaîté, la musique et les mœurs très libres, l'art de jouir de la vie avec tranquillité, etc..., tout cela est le caractère du Milanais. Tu vas te moquer de mon emphigouri, mais il n'est que pour toi. Je fais passer ma lettre par Paris pour que le timbre ne fasse pas connaître où je suis.

Brûle ma lettre et ne parle à personne du contenu.

Du 20 au 30 octobre, j'irai embrasser mon grand-père *e tutti quanti*. Mais je sens que revenant d'Italie,

198 Paris. — A Madame Pauline Périer, en sa terre de Tuélins, près la Tour du Pin, Isère.

j'aurai bien de la peine à rester plus de 24 à 36 heures avec ces grandes âmes-là.

Je passerais volontiers quelques jours avec toi à Tuélin, sous prétexte de maladie.

Ecris-moi, *poste-restante, à Turin et à Milan.* Ça fait 2 lettres.

Un mot insignifiant pour m'apprendre le nom du village où je dois m'arrêter près de Tuélins. Je viendrai par le courrier de Milan à Lyon et, en passant devant Tuélin, je mettrai pied à terre et ferai une ou deux lieues à pied ou par quelque cheval de paysan.

De là, j'irai à Grenoble, je repasserai par Tuélin, où je serai pris de la fièvre pendant 3 ou 4 jours.

Fais en sorte que l'adresse des lettres que tu m'écriras ne trahisse pas mon secret, ce qui me procurerait un déluge de questions.

Adieu, tu sais comme je t'aime. Que ne pouvons-nous faire un jour ensemble cet aimable voyage.

Ecris-moi à Rome. Je trouverai ta lettre en allant à Naples ou en revenant. Voici ma marche à peu près :

Le 15, départ de Milan ; le 21, arrivée à Rome ; le 25 à Naples ; départ le 10 octobre ; à Rome, 6 jours; à Milan le 22 octobre, à Tuélins, du 26 au 30 ; à Paris, le 6 novembre.

L. A. Dogtier.

LXI

M(ilan), le 19 septembre (1811) [199].

Je pars le 21 pour R(ome). Je compte toujours, ma chère amie, terminer un voyage charmant par quelques heures passées auprès de toi.

Mon arrangement est de prendre le courrier de Lyon et de mettre pied à terre vis-à-vis Tuélins. Cette grande opération aura lieu du 20 au 30 octobre. Si tu ne crains pas de bavardage de la part du Directeur de la Poste, réponds-moi à R(ome) ou, ici, à M(ilan).

Dis-moi le nom du village où il faudra que je m'arrête pour arriver à Tuélins. Dis-moi si, du 20 au 30 octobre, tu y seras. Je ne te dis rien de mon voyage ; j'aurais trop à en dire. Je suis content en un mot. Si tu as une patience d'ange et des yeux de lynx, tu pourras lire le pourquoi et le comment dans un mauvais petit journal que je griffonne le soir, quand je ne suis pas trop fatigué [200].

Adieu ; garde-moi le secret et aime-moi.

ROMORENTIN.

[199] Paris. — Madame Pauline Périer, à Tuélins, par La Tour du Pin, département de l'Isère.

[200] Voir le *Journal d'Italie*, publ. par P. Arbelet, Paris, 1911.

LXII

23 octobre (1811) [201].

Je trouve en arrivant à Milan, ma chère amie, le récit plaisant de la balourdise d'un nommé Joly. Je t'envoie la lettre qui m'a conté ce trait d'esprit avec prière de la brûler. Grâce à M. Joly, mon voyage doit retentir dans Cularo, et sa bêtise a probablement une postérité aussi nombreuse que celle d'Abraham, mais elle ne change rien à mes projets. Je compte être dans la nuit du 3 novembre, ou dans celle du 4, chez Cholat, aubergiste à La Tour du Pin. Ecris-lui, je t'en prie, pour que son étonnement de voir arriver quelqu'un au milieu de la nuit, ne me fasse pas perdre un siècle. Tâche qu'il ait un petit char-à-bancs pour me porter, moi et mes effets, à Tuélins. Je me reposerai sur ta bergère, la journée du 4 ; le 4 au soir, je ferai mon entrée à Grenoble et en partirai le 5 par le courrier pour Paris, où je devais être le 1er novembre. Adieu, je t'écris aussi un mot à Grenoble, mais incompréhensible, et à l'abri de tous les Joly du monde. CHAPART.

LXIII

(1811) [202].

Tu parles donc enfin ; ne sens-tu pas combien ton silence m'est cruel. Après ce pauvre et excellent grand-

[201] Milan. — Madame Pauline Périer, à Tuélins, par La Tour du Pin, département de l'Isère.

[202] Paris. — Madame Pauline Périer, rue de Sault, à Grenoble, Isère.

père, je n'ai que toi pour parente. Si je veux être un peu aimé, ce n'est pas à Grenoble que je dois songer, mais à Paris. Ce que tu me dis de *our grant-father*[203] m'a presque empêché de songer à autre chose. J'irai certainement le voir ; mais pour cela, il faut temps et argent. Ma subsistance dépend uniquement de mon travail ; je ne puis donc me permettre aucun manque de soin. Il faut que je puisse m'esquiver 15 jours. Je tâcherai de les prendre en septembre. Si l'on allait en Italie, je pourrais vous embrasser plus tôt.

Tu sais que j'avais offert de prêter (par Mme de...) 20.000 fr. à mon père pour qu'il me fît un majorat. Il vient de m'écrire qu'il acceptait mes offres, qu'il allait me faire une donation de 5.600 fr. de rente, à condition que je verserais entre ses mains 60.000 fr. Il faut convenir que voilà un père qui se dévoue pour ses enfants. Tu remarqueras que je lui offrais, et lui offre encore, de faire 10 billets de 10.000 fr. chacun, à son profit, et enfin, tout ce qu'il voudra, et comme il voudra, pour avoir ce malheureux titre.

Avec ce titre, je puis avoir, dans 2 ans, 40.000 fr. d'appointements.

Sans ce titre, j'aurais tout au plus 6.000 fr. comme aujourd'hui.

Conçois-tu qu'un père soit assez enragé pour casser le cou à son fils à ce point-là ?

L'intérêt que prend Périer à la place des moutons va me faire redoubler de soin.

[203] Notre grand-père.

Tâche, toi, s'il se peut, de me faire baron. Personne ne revient de mon père ici. Tous mes amis me disent qu'il y a quelque maîtresse ou quelque petit bâtard. Hé, mon Dieu, je leur abandonne le bien. Mon père vivra plus que moi. Je voudrais seulement être à mon aise, *sans lui prendre cinq centimes*. Il ne le veut pas.

Ecris-moi donc plus longuement. Lis ma lettre à Périer. Voit-il comme moi que la barrière va se fermer ? et que les moutons qui seront derrière auront beau bêler, on leur dira : Georges Dandin, tu l'as voulu.

Présente mes respects à Mme Eulalie. Rappelle-moi au souvenir de Félicie.

LXIV

9 janvier 1812[204].

M. le duc de C(adore) ne m'a pas encore fixé le jour de mon départ pour Amsterdam. Je pense que j'y resterai un mois. Je n'ai pas écrit cela à Gr(enoble) de crainte que si, par hasard, tu devais venir ici, ton voyage n'en fût retardé. Je suis enrhumé et n'ai nulle idée. Je t'écris pour ne pas laisser venir d'herbe sur le chemin de l'amitié, au risque d'y faire naître des bâillements. Si tu veux les chasser, lis les Lettres de Mme Dudeffand (4 vol. in-8°). C'est un des ouvrages les plus remarquables que j'aie vu paraître ici. Cela et la *Pologne* de Rhulières sont ce

[204] Paris. — A Madame Pauline Périer, rue de Sault, à Grenoble.

qu'il y a de mieux ; mais pour les goûter, il faut avoir fait l'expérience de toute la platitude des hommes.

Si tu n'as pas le 2e volume de Cabanis, le 1er t'ennuiera : c'est trop bavard. Il faut lire l'extrait du tout par Tracy. Cet extrait est à la fin du second volume. F(aure) me fait ton éloge. Pour connaître tout son mérite, il faut qu'il ne soit plus timide. Ne va pas lui lire ma lettre ; mais invite-le à dîner souvent, et tâchez de me faire baron, ou du moins *the father*[205]. J'espère qu'ici on m'a pardonné mon voyage en Italie.

J'ai eu hier un plaisir pur aux *Cantatrici villane*. Mme Dudeffand me fait sentir encore mieux tout le bon de mon système : de ne rendre son bonheur dépendant de personne ; de se faire un but : alors toutes les lectures deviennent intéressantes. Pour goûter tous les fruits de ce système, il faut qu'il soit tourné en habitude. Mon esprit n'en a pas le mérite : j'y ai été conduit par les platitudes méchantes que j'ai éprouvées jusqu'ici. J'ai été bien aise de voir toutes mes idées confirmées par Mme Dudeffand.

Je trouve que *the great-father*[206] m'écrit moins souvent. J'embrasse Périer ; fais qu'il ne me haïsse pas comme te faisant désirer un voyage à Paris. Secoue un peu l'influence de ces grandes saignées. Si tu ne viens pas ici, lis du moins des ouvrages qui aient du rapport ensemble. Cela te donnera un but.

[205] Notre père.
[206] Notre grand-père.

Quand on est sûr de trouver une tranquillité heureuse dans son cabinet, on a un grand empire sur la société dont on peut se passer. On se moque de la canaille humaine.

Ch. Dulau.

Si tu viens, apporte-moi des draps de lit. Je me suis aperçu que j'avais volé un mouchoir et des bas à M. Henri Girerd auquel j'en fais bien des excuses. Présente-lui mes compliments. Si tu viens, demande des draps à mon père.

LXV

(1812) [206 bis]

Le premier feuillet de la lettre manque.

Charge Zénaïde d'arranger et de soigner mes livres. Dis mille et mille choses à Paul. Je pense sans cesse à lui et ne lui ai pas écrit, ayant trop de choses à lui dire. Je l'ai bien regretté avant-hier aux *Cantatrici villane* exécutées *con brio.*

LXVI

18 (janvier 1812) [207].

Ma chère amie, le Moniteur d'aujourd'hui va redoubler l'amitié de toutes les connaissances de la famille à Grenoble. Mais je crains un peu pour le

[206 bis] A Mme Pauline Périer, rue de Sault, à Grenoble, Isère.
[207] Paris. — A Madame Pauline Périer, rue de Sault, à Grenoble, Isère.

succès de toutes les espérances qu'il fera naître. Ce que je désire, c'est de n'être mêlé pour rien dans le succès que peuvent avoir les projets qu'on va former. J'ai déjà accroché le titre de charlatan ; que serait-ce à l'avenir ? Dis donc aux personnes qui, par hasard, te parleraient de moi, que j'ai promis de ne rien demander, de ne remettre aucune lettre, et que je suis résolu à m'en tenir strictement à ma promesse.

J'aime encore mieux passer pour égoïste que pour charlatan. Je ne suis point employé auprès de S. E. le ministre secrétaire d'Etat ; je reste à la liste civile ; ainsi je ne puis qu'aimer ceux qui m'aiment réellement et faire des vœux pour leur succès. HENRI.

J'attends avec impatience des nouvelles de Madame Eulalie ; présente mes respects à nos cousins.

BEYLE.

LXVII

Paris, le 14 juillet 1812[208].

J'ai reçu ta jolie lettre, ma chère amie. Elle m'a fait un sensible plaisir en ce que tu m'y fais part de tes pensées. J'y répondrai à loisir.

Je voulais t'envoyer un joli éventail pour ta fête. Je me suis procuré un de ces monuments de Rome peints sur vélin que nos princesses emploient pour

[208] Madame Pauline Périer, rue de Sault, à Grenoble, département de l'Isère.

éventails. Je l'ai trouvé trop joli pour le faire gâter par un colleur. Cherche donc s'il y a quelque Grenoblois se rendant de Paris dans son pays. Je lui ferai remettre le petit morceau de vélin.

Je te ferai remettre aussi la Correspondance de Grimm. En lisant cela en même temps que les mémoires de Collé, ceux de Marmontel, la correspondance de La Harpe et la plate histoire de Lacrételle, on a un tableau complet de l'esprit de nos pères. Rien n'est si différent de la gravité ennuyeuse et pédante actuellement en usage, que la légèreté inouïe de nos Français de 1770.

Je partirai de Paris pour Wilna du jeudi prochain en 8, c'est-à-dire le 23 juillet, je crois. M. le Duc de C(adore) et S. A. S. ont daigné me montrer une bonté parfaite dans ces circonstances. Je désirerais que MM. les usuriers en fissent autant. A la veille d'un voyage aussi considérable, je me trouve avec 900 fr. Si tu es à Grenoble, tâche d'engager *our father*[209] à m'envoyer quelques francs. Outre le besoin d'argent pour acheter des chevaux sur les bords du Niémen, j'ai envers mon tailleur une dette criarde de 2.010 fr. J'en ai envoyé le compte à mon père.

Voilà, ma chère amie, le revers de ma médaille. Du reste, je suis content. Il n'y a jamais de position délicieuse. Rien de ce qui est excessif ne peut être permanent. L'ignorance de cette vérité m'a empêché long-

[209] Notre père.

temps de sentir ce que ma position avait d'agréable. Depuis 2 ans, je suis plus sage.

Il y avait depuis *six weeks* un vide *in my heart. A passion who lived in it, since two years* [210] est morte tout-à-coup vers le 13 du mois passé, *by the sight of the mediocrity of the object* [211].

Ce qui est médiocre dans tous les genres me donne un dégoût invincible. J'étais un peu malheureux de ne plus aimer. Cette secousse va me remettre en selle. Si je puis, à (mon re)tour, *I will see again my dear (Italy). It is my true country* [212]. Non pas que j'y aime excessivement tel ou tel objet ; mais ce pays est d'accord avec mon caractère.

Mille et mille remerciements à Périer, auquel je n'ai pas encore eu le temps d'écrire, mais auquel j'écrirai. J'ai des envieux, ou, pour mieux dire, des jaloux. Il faut donc adopter un système de grande modestie à Grenoble. Fais part de cette réflexion à mon père. Il est donc inutile de trop parler de mon départ. Il convient même de n'en pas parler du tout jusqu'à ce qu'il ait eu lieu.

Pardon de te parler de ces pauvretés, mais quand on est au milieu de médiocres, on est tenu à des médiocrités. C'est pourquoi je te félicite de t'être délivrée de tes deux paquets. Odile Watier.

[210] Six semaines un vide dans mon cœur. Une passion qui vivait en lui, depuis deux ans.

[211] Par la vue de la médiocrité de l'objet. — Il s'agit de la comtesse Palfy, maîtresse de Beyle depuis 1810.

[212] Je reverrai ma chère Italie. C'est mon vrai pays.

LXVIII

A François Périer-Lagrange.

Saint-Cloud, le 23 juillet 1812[213].

Je ne veux pas quitter la France, mon cher ami, sans te remercier de l'amitié vraiment fraternelle que tu as montrée dans l'affaire de la maison. Quel dommage que tout cela n'ait pas eu lieu un an plus tôt. J'aurais dans ce moment 20.000 d'appointements. Aujourd'hui, le titre de baron est devenu une grâce importante. Il y a plus de 1.500 personnes qui ont fait leurs preuves, et S. M. ne fait point de travail sur cet objet. Tu as vu qu'Elle récompensait avec ce titre les députés de ses départements. C'est un malheur de presque tout ce qu'on désire dans ce monde, d'arriver trop tard. Je n'en dois pas moins beaucoup à mon père, à toi qui as eu la première idée et à Félix qui a suivi l'affaire. J'aurais mis de l'amour-propre à ce que la donation, qui ne peut contrarier que tes intérêts, fût acceptée en mon nom par toi, mais tes fréquentes courses à la campagne m'ont fait penser que l'affaire marcherait plus vite avec Faure. En effet, sans un jury, nous ne te tenions plus.

J'aurais un grand besoin de ta superbe santé. Je vais être 20 jours et 20 nuits sans m'arrêter. J'ai 2 énormes portefeuilles et 50 paquets particuliers, entre autres, une lettre que S. M. l'Impératrice vient de

[213] Monsieur F. Périer, en sa terre de Tuélin, près La Tour du Pin, Isère.

me remettre en me recommandant de la porter vite à l'Empereur.

Au milieu de tout cela, je n'ai pas le sou, et quand mes créanciers ne voudront plus me prêter, je retomberai à la sous-préfecture. Cela serait bien triste, mais si je n'avance pas d'ici à deux ans, cela est inévitable.

Adieu ; aime-moi quoique éloigné, et plante infiniment d'arbres sur ton joli coteau de Tuélin. Il n'y a de vraiment beau que les massifs d'arbres assez épais pour isoler entièrement le spectateur. Je critiquerai cela à mon retour de Russie.

Mon père aura-t-il fourni à ma critique en plantant le clos ? Je ne sais pourquoi j'y prends intérêt, car grâces à mes dettes, je ne sais si j'aurai à moi un pouce de terrain. Mais alors, sur mes vieux jours, je me mettrai en pension à Tuélin. Fais-le donc bien joli et continue à rendre ma sœur heureuse. Elle te montrera la route que je vais suivre et comme quoi j'ai à me plaindre de M. Gaëtan, duquel je ne me mêlerai plus, pour ne pas mériter le titre de charlatan. Ne fatigue pas de ce détail odieux notre bon grand-père.

De B.

LXIX

Berlin, le 20 janvier 1813[214].

Je me porte fort bien, ma chère amie. Je crains que vous n'ayiez eu un peu d'inquiétude. Je suis

[214] N°1. Grande Armée. — Madame Périer, en sa terre de Tuélins, près La Tour du Pin, département de l'Isère.

entièrement remis. Je partirai vers le 24 pour Leipsick, où j'attendrai l'ordre de revenir rue Neuve-du-Luxembourg, si tant est que cet ordre aimable arrive jamais. Mille amitiés à Périer.

César Desa.
S(ous)-L(ieutenant).

P.-S. — M. Z. a-t-il écrit pour annoncer le malheur *of this poor G(aëtan)*[215]. Je n'ai pas écrit, parce que jusqu'à mon départ de Königsberg, j'avais un peu d'espoir et que je pense que M. D(aru) compte écrire. Ainsi, ne dis rien de ceci à personne.

LXX

Berlin, le 23 janvier (1813)[216].

Ma chère amie, je pars de Berlin le jour où j'ai 30 ans. Je n'en ai pas moins une joie d'enfant. Ma première idée ce matin a été que Victorine avait aussi 30 ans. Hâtons-nous de jouir ; le temps fuit. N'as-tu pas 27 ans ? Ecris-moi rue Neuve-de-Luxembourg. Je n'ai pas reçu de lettre de la famille depuis mon départ de Paris le 23 juillet.

Adieu. Mille choses à François que j'aime de tout mon cœur.

As-tu vu Mme Faure ? ne lui trouves-tu pas beau-

215 De ce pauvre G(aëtan). — Gaëtan Gagnon, cousin germain de Beyle, disparu pendant la campagne de Russie.

216 No 1. Grande Armée. — A Madame Pauline Périer, en sa terre de Tuélins, près La Tour du Pin (département de l'Isère).

coup d'esprit naturel ? Qu'en penses-tu ? Comment a-t-elle pris à Grenoble ?

Mme Z. est accouchée. M. Z. est à Paris. Ont-ils écrit au père du malheureux Gaëtan ? Celui-là eût été sauvé, s'il eût eu cette fermeté virile. En un mot, le Bulletin est exact. CLAUDE.

LXXI

4 février (1813)[217].

J'ai reçu ta lettre avec bien du plaisir. C'est la première depuis 6 mois 1/2.

Tu sais que M. D(aru) a écrit à mon oncle. Cela m'a ôté un grand embarras. Je ne savais comment trouver la manière la moins affreuse d'annoncer une si triste nouvelle[218]. Quel est ce M. F. qui pourrait devenir notre beau-frère. Nomme-le moi en toutes lettres.

Passes-tu l'hiver à Tuélin ? Je pense qu'à la sortie, une course à Lyon ou à Genève variera vos jouissances.

Je suis très fatigué, mais non malade. J'ai un froid interne. Je bois 2 ou 3 bouteilles d'excellent vin. Je prends du punch, du café ; rien ne fait ; j'ai toujours faim et froid.

Adieu ; aime et écris. J'embrasse ton mari.

HENRI.

Parle-moi de Victorine et de Mme Félix (Faure). Voilà les deux objets de ma curiosité.

[217] Paris. — A Madame Pauline Périer, à Tuélins, près La Tour du Pin, Isère.

[218] La disparition de Gaëtan Gagnon.

LXXII

P(aris),... mars 1813[219].

Hier soir, nous avons parlé de toi avec Mélanie[220] jusqu'à minuit. Barral m'aurait presque donné quelque espérance de te voir, si je ne savais pas :

Que le chemin est long du projet à la chose

Cette chose, cependant, me ferait bien plaisir. Donne-moi de tes nouvelles au moins une fois par mois. Dis-moi au juste l'état de notre grand-père. Colomb m'écrit qu'il n'a plus sa tête. M. Vessilié assure le contraire. Plût à Dieu que cela fût. Mon oncle[221] a écrit des horreurs sur mon compte ici. Ces horreurs en ont inspiré pour son caractère et l'on m'en a fait confidence. Il faut nous méfier de ce pauvre homme. Prends tes précautions envers ton mari, auprès duquel ce bon oncle peut chercher à te jouer un mauvais tour en te représentant comme trop voyageuse. J'approuve infiniment ces voyages. Ecris-moi l'organisation de ta vie intérieure.

On nomme aujourd'hui 14 préfets. Je suis sur la liste. Si cela réussissait, je serais bien embarrassé. J'aime mieux rester à Paris et n'être pas cloué dans

[219] Madame Pauline Périer, en sa terre de Tuélin, près La Tour du Pin, département de l'Isère.

[220] Mélanie Guilbert, son ancienne maîtresse qu'il avait suivie à Marseille en 1805.

[221] Romain Gagnon.

un Chambéry ou autre ville de même force. Adieu. Mille choses à notre ami François. Presse mon père d'envoyer la pièce nécessaire pour constater que *ma* maison rapporte les 5.500 fr. exigés pour être baron. Il ne répond pas à mon avocat depuis 3 grands mois.

LXXIII

13 avril (1813)[222]

Ma chère Pauline, ton moyen est excellent. Je l'ai déjà préparé dans un mot que j'ai *writen to the bastard*[223] en lui envoyant une lettre à notre cousine de Saint-Victor au sujet d'un grand nigaud nommé Vial, qui va être sous-lieutenant.

Viens donc. Je désire vivement t'embrasser, en homme ou en femme. Mets à la diligence un paquet d'habits de femme, car le ciel t'ayant favorisé d'une belle chute de rein, on te reconnaîtrait sur-le-champ pour une femme, et, depuis 2 ou 3 ans, la mode réprouve ce travestissement si commode. Mais viens vite ; j'ai mille choses à te dire, et peut-être de longtemps ne trouverons-nous une occasion comme celle-ci. Je suis à Paris et tu n'es pas grosse. Je te félicite bien du parti que tu as non seulement pris, mais *soutenu* d'être peu à Cularo. Notre pauvre grand-

[222] Paris. — Madame Pauline Périer, en sa terre de Tuélins, près La Tour du Pin, département de l'Isère.

[223] Ecrit au bâtard. — On sait que c'est son père que Beyle désignait sous cette épithète.

père n'y est presque plus, l'oncle nous hait, le père ne nous aime pas ; je ne vois rien qui nous rappelle en ce pays. Grâce au ciel, je m'accoutume tous les jours davantage à être heureux, quelques niches que me fassent mes compagnons de voyage. Par exemple, je me suis beaucoup distingué en Russie; tout le monde me prédisait un grand avancement ; on ne variait que sur la qualité de cet avancement. Quelques amis me disaient en secret : vous avez été nommé maître des requêtes ; d'autres, préfet. Rien de tout cela. Je n'ai pas même eu de ces petites choses agréables. Je suis Gros-Jean comme devant. Cela ne diminue en rien mon zèle pour le service de S. M. et ma gaîté. Mon père arrête la baronnie, faute d'un chiffon de 8 lignes à faire signer par 8 amis que Faure me procure à bon compte. Je m'en fiche, et m'amuse à demander des filles en mariage pour les faire épouser à mes amis. Si tu viens bientôt, je te conterai cette scène.

Je suis plus résolu que jamais à garder la *cara libertà*. Adieu ; amuse-toi ; voyage ; aime-moi et songe qu'une femme de 27 ans passés n'est plus un enfant et peut courir sans donner à jaser. Tiens-moi au courant de tes actions. Tu es tendrement aimée de Mélanie, mariée à un général russe[224] et qui est venue en France pour guérir une maladie d'yeux.

Bien des tendres amitiés à François. J'ai vu Girerd qui m'a paru plein de bon sens.

[224] Mélanie Guilbert avait épousé le général de Baskoff.

LXXIV

Le 19 avril (1813) [225].

Je pars, ma chère amie, bien contre mon gré. Pousse l'affaire de la b(aronnie).

J'ai fait usage de ton excellent conseil. Quand nous reverrons-nous ? Je suis bien sensible à ce procès de Périer, mais j'espère qu'il le gagnera ici.

Comment a-t-il accroché un caillou à la joue ? Ecris-moi (en affranchissant) sous le couvert de M. Maréchal, place du Carousel à Paris.

L. Roux.

LXXV

Saint-Avold, le 21 avril (1813), midi [226].

Je ne me suis jamais senti si triste, ma chère petite. Je vais revoir des hommes et des choses dont je suis plus que rassasié. Mon départ a paru assez extraordinaire à tout le monde. Tout le monde m'a plaint, mais oubliera cela dans 15 jours. Mon absence de Russie ayant duré 7 mois, j'étais déjà un peu oublié. Celle-ci, après un séjour de 2 mois 1/2 à Paris, augmentera encore l'étrangeté dont je suis pour mes connaissances. J'ai écrit à Z. que je désirais être

225 Paris. — Madame Pauline Périer à sa terre de Tuélins, près La Tour du Pin, département de l'Isère.

226 55. Saint-Avold. — A Madame Pauline Périer, en sa terre de Tuélins, près La Tour-du-Pin, Isère.

employé à Rome ou à Florence. Je voyage avec le plus niais et le plus grossier des hommes. Je lis ; il m'interroge sans cesse d'une voix éclatante, pour me demander le nom de toutes les bicoques devant lesquelles nous passons. A Sainte-Menehould, il m'a demandé, par exemple : à qui appartient cette maison ? En me désignant un bâtiment du bourg. Voilà à quels animaux je suis livré pour 6 ou 8 mois. La route est couverte de troupes. Adieu ; j'embrasse Périer.

Si par hasard tu es à Grenoble, donne de mes nouvelles à Félix. Presse la baronnie par lettres ou de vive voix. Cela devient intéressant pour la fin de la campagne.

LXXVI

Erfurt, le 29 avril (1813) [227].

Ma chère amie, je suis venu ici malgré moi, mais je m'y déplais moins que je ne croyais. Pour tirer quelque souvenir et quelque utilité dans l'art de connaître les hommes de mon année 1813, mon premier désir est toujours de me retirer en Italie, loin des sots et des âmes froides qui peuplent le monde. La France a été un pays charmant de 1715 à 1789. Depuis, il n'y a plus de société, et le naturel, vif mais froid, paraît dans sa platitude. Je compte (autant qu'on

[227] Ministère de la Secrétairerie d'Etat. — Madame Pauline Périer en sa terre de Thuélins, département de l'Isère.

peut compter sur la faiblesse d'intérêt) que cette campagne me vaudra l'intendance de Florence, qui vaut 20.000 francs et que je préférerais pour l'agrément à une préfecture à laquelle, d'après toutes les convenances, j'ai droit.

Lis ma feuille de journal si elle t'amuse. Envoie-la ensuite à Faure qui veut bien se (charger) de faire la collection du journal de 1813[228].

La fin de la lettre a été en partie déchirée.

Bien des choses tendres à François. Achète la correspondance de Grimm qui peint bien la corruption de la monarchie en 1780.

LXXVII

Sagan, le 26 juillet 1813[229].

Ta lettre, ma chère amie, ne pouvait arriver plus à propos. Je t'écris pendant le dernier ressentiment, à ce que j'espère, d'une fièvre diabolique qui m'a saisi le 6 juillet, et qui a continué par des accès de 8 heures accompagnés de délire. Quelle injure pour une si bonne tête. On m'assure que j'en suis quitte. Je ne t'écris pas plus au long par faiblesse. Je puis à peine aller du sofa à la fenêtre. Je suis ici comme intendant. Je te félicite de vivre depuis un mois avec

[228] Des fragments du journal de 1813 ont été publiés par Stryienski en 1888. Voir aussi dans la *Correspondance* les lettres adressées à Félix Faure durant cette même année.

[229] A Madame Pauline Périer, à sa terre de Tuélin, près La Tour-du-Pin, département de l'Isère,

une amie. C'est, sans contredit, le premier des biens. Adieu.

Io ti lascio (bis) *perche uniti*
nol soffre la febre[230]

H.

Donne de mes nouvelles à Grenoble. Bien des choses tendres à Périer.

Arcano[231]. Si je puis, en quittant ce pays, j'irai me remettre en passant 15 jours à Milan. N'en dis rien et tâchons de nous y trouver ensemble. Lis l'histoire des littératures du midi par Sismondi (*déchirure du papier*) médiocre, mais les 2, 3 et 4e vol. sont amusants et (*déchirure*).

Ecris-moi franc de port sous le couvert de M. Maréchal à la Secrétairerie d'Etat, place d'Elbeuf.

Les lettres parviennent en 6 jours de Paris à Dresde.

LXXVIII

Paris, 25 août (1813)[232].

M. D(aru) qui a été excellent pour moi dans cette campagne, a vu ma pâleur et m'a permis de me retirer à Francfort. Dans la nuit, il s'est ravisé et m'a permis de venir à Paris. J'y suis avec des accès de 14 heures. On m'a conseillé de me mettre dans les mains du docteur Gall, à condition qu'il ne me

[230] Je te laisse (*bis*) parce que la fièvre ne souffre pas que nous soyons unis.

[231] Secret.

[232] Madame Pauline Périer, en sa terre de Tuélin, près La Tour-du-Pin, département de l'Isère.

tâterait point le crâne. Il a déjà produit un mieux. Je transpire trop ; ça augmente la faiblesse du soussigné.

Ecris à Zénaïde de m'envoyer, par les rouliers, 10 paires de draps et 50 serviettes, mais les draps fins, si l'avarice le souffre.

Adieu, je suis si faible que je finis. J'embrasse le bon François.

Draps et serviettes. J'en emprunte à tout le monde. Demandes-en à Zénaïde, mais les draps fins. Ceux qu'on m'a envoyés il y a 2 ans sont de Batalier.

LXXIX

Troyes, le 1er septembre 1813 [233]

Grand secret. S. E. le duc de C(adore), enchanté de ma mine, m'a permis d'aller me mettre en espalier dans le midi, pour avoir un peu chaud. Je vais donc à Milan. Pour le public, c'est Cularo et ma famille. C'est précisément ce que je faisais il y a 2 ans et 2 jours.

Sed haeret lateri letalis arundo,

ce qui veut dire que la flèche mortelle me suit partout, ce qui veut dire que j'ai toujours la fièvre. Le Dr Gall l'a réduite à des accès de 4 heures assez bénins. Ma voiture, ou plutôt, celle de mon compagnon de voyage ayant cassé pour la seconde fois,

[233] Mussy-sur-Seine. — Madame Pauline Périer, en sa terre de Tuélins, près La Tour-du-Pin, département de l'Isère.

je profite de ce moment pour te dire de m'écrire à Milan, poste restante. Je t'embrasserai au retour, mais de manière à passer 24 heures avec toi et ton bon mari, et 2 h. à Grenoble, car je crois que vous m'aimez bien 12 fois plus qu'eux. Jusque-là, silence pour mon voyage. Si on l'apprend, je m'en fiche cependant. J'ai 31 ans, des cheveux blancs en abondance et je ne reconnais d'autre maître que Dieu. Sur ce, je le prie qu'il vous ait en sa sainte garde.

HENRY.

Pousse toujours la baronnie. J'ai demandé des draps et des serviettes à Zénaïde, étant malade à Paris ; j'en empruntais à tous les voisins.

LXXX

Saint-Gingoux, vis-à-vis de Vevai-sur-le-Lac, le 4 septembre (1813) [234].

Jamais je n'ai trouvé si belle cette route qui suit le lac de Genève à Martigny. J'ai vu ce lac charmant le 3 septembre, comme en 1811. J'ai eu chaud pour la première fois de l'année et il me semble déjà que je me porte mieux. Rien de beau comme ces rochers. On va d'ici à Milan en 48 heures. Nous comptons aller aux Iles Borromées, que la route du Simplon à Milan borde. Mon compagnon est aimable. Adieu ; aime moi comme je t'aime.

FAURIS-SAINT-BARD.

[234] 99. Thonon. — Madame Pauline Périer, en sa terre de Tuélins, près La Tour-du-Pin.

LXXXI

M(ilan), le 15 octobre (1813) [235].

Je reçois ta petite lettre, ma chère amie. Tu dois avoir celle que je t'ai écrite de Venise pour te recommander Antoine [236]. J'ai eu l'âme attristée tous ces jours-ci par la perte que nous avons faite [237]. Il avait formé mon caractère, à la vérité, en croyant faire un savant ; mais enfin, il m'avait donné tous ses soins; je ne lui en devais pas moins de reconnaissance. Ses moindres paroles sont gravées dans ma mémoire.

Tu me fais bien plaisir de me dire que tu viendras à Paris. Je t'y croyais presque. A mon retour, je serai fort pressé. Prends tes arrangements, si tu peux, pour être prête en 24 heures. Je ne m'arrêterai que ce temps-la à Cularo. Depuis la mort de ce pauvre grand-père, il n'y a plus que toi qui m'aime dans la famille. A moins d'ordres nouveaux, je profiterai de tout mon congé et ne passerai à Cularo que vers le 20 ou le 30 novembre. Dans tous les cas, débarque rue Neuve-du-Luxembourg, n° 3, à côté des Tuileries, au coin de la rue du Mont-Thabor.

Voilà ce qu'il faut dire au postillon qui te conduira

[235] Milano, Royaume d'Italie, par Chambéry. — Madame Pauline Périer, à sa terre de Tuélins, près La Tour-du-Pin, département de l'Isère.

[236] Antoine Pietragrua, fils d'Angelina, maîtresse de Beyle à Milan.

[237] Henri Gagnon, grand-père de Beyle était mort le 20 septembre 1813.

de Villejuif à Paris. As-tu une calèche ou une chaise? La calèche vaut infiniment mieux. Je suis venu ici en chaise de poste ; elle a brisé, le cheval du milieu s'abattant, et nous avons été sur le point de nous casser le cou.

Je n'ai donc pas de voiture. J'irai jusqu'à La Tour ou jusqu'à Gr(enoble) avec le courrier. Tu sauras mon passage 48 heures à l'avance.

J'embrasse tendrement ton mari. Es-tu toujours sans enfants ? Ecris-moi à Milan sur la perte que nous avons faite et la conduite *of the batard and of the uncle*[238]. A-t-on des nouvelles de Gaëtan ? Dans quel corps Oronce est-il sous-lieutenant?[239]

Ch. Fr. Ravet l'aîné.

LXXXII

Como, le 24 octobre (1813).

Je reçois de Paris certaines insinuations qui pourraient me faire prendre mon parti plus tôt que je ne comptais. Ce n'est pas que je ne sois heureux d'être ici. Mais je compte demander à être employé dans ce pays. Le succès de ma demande dépendra de M. le duc de Cadore. Il faut donc faire en sorte d'augmenter la bienveillance qu'il daigne m'accorder.

Je désire ne m'arrêter que 24 h. tout au plus à

[238] Du bâtard et de l'oncle.

[239] Oronce Gagnon, cousin germain de Beyle, né le 24 novembre 1796, mort général de division le 24 avril 1883.

Gr(enoble). Si tu veux venir à P(aris) et me faire faire un voyage charmant, au lieu d'une course maussade, procure-toi une calèche, soit en l'empruntant ou en la louant. Une chaise de poste est réellement trop dangereuse. Ecris-moi *sur-le-champ*, si tu es sûre de venir à P(aris) avec moi. Dans le cas contraire, je chercherais ici un compagnon de voyage jusqu'à Paris, avec la condition qu'il me laisserait suivre ma fortune à Chambéry et qu'il m'attendrait 36 heures à Lyon.

Réfléchis sur ce plan de campagne. Je ne veux pas passer plus d'un jour à Cularo. Quittant une société aimable, où je suis chéri, je ne veux pas risquer de me geler au milieu des mauvais procédés recouverts de belles paroles.

Ecris-moi donc sur-le-champ ton dernier mot. Je compte m'arrêter chez Félix à Saint-Ismier, ensuite Cularo, puis, sur-le-champ, la rue Neuve-du-Luxembourg. Adieu. Mille choses tendres à Périer.

ALEX. DEVYL.

LXXXIII

Milan, 28 octobre (1813) [240].

Je reçois une lettre de Paris qui me dit de rester où je la trouverai. Probablement, mon séjour dans la belle Italie est prolongé d'un mois. Ne m'attends

[240] Milano. Royaume d'Italie, par Chambéry. — Madame Pauline Périer, à Tuélins, par La Tour-du-Pin, département de l'Isère.

plus à Thuélin qu'*après une nouvelle lettre*, que je t'écrirai après ma dépêche officielle.

Que n'es-tu avec moi, chère Pauline ! Ton cœur est digne de ce pays, et les jouissances du mien seraient centuplées. Mille choses à mon bon, beau et aimable frère.

LXXXIV

Le 7 novembre (1813) [241].

Mes affaires me rappellent à Paris, ma chère amie. Il est possible que je parte le 12 novembre, mais c'est le 15 au plus tard que je me mettrai en route.

Je suppose que tu attendras un moment plus brillant pour faire le voyage de Paris. Cependant, si tu as la possibilité de le faire, je suis d'avis de partir, vu que *l'occasion est chauve*, comme dit don Japhet d'Arménie [242].

Si tu n'as rien de mieux à faire, rends-toi à Cularo le 15 novembre. Tu ne m'y attendras pas : 3 jours au plus.

Sinon, viens à Bourgoin le 16 ou le 17.

J'embrasse tendrement ton mari.

Je ne resterai que 20 à 24 h. au plus à Cularo ; depuis la mort de notre pauvre grand-père, je n'ai plus de cœur dans cette ville.

CHAPUIS.

[241] Milan. — Madame Pauline Périer, en sa terre de Tuélins, près La Tour-du-Pin, (Isère).

[242] Comédie de Scarron. La citation est tirée de la scène VI de l'acte IV.

LXXXV

Milan, le 9 novembre (1813) [243].

J'ai bien du plaisir à recevoir ta lettre ; je craignais qu'en véritable provinciale tu n'eusses encore remis le voyage de Paris.

Je reconnais la chaleur de ton amitié à ce que tu me dis sur Antoine, mais je me suis mal expliqué. Il n'est point encore à Lyon. Il y sera peut-être dans quelque temps.

Je partirai dans 2 ou 3 jours, pas plus tard que le 15 novembre.

Je crains de te faire attendre ; c'est le sort commun des rendez-vous ; je suis très pressé par le courrier.

Je passerai probablement par le Mont-Cenis. Adieu; je suis enchanté de faire le voyage avec toi et ton excellent mari. DUPIN.

LXXXVI

M(ilan), le 11 novembre 1813 [244].

Je pars de ce principe, ma bonne amie, que rien n'est plus difficile à arranger qu'un rendez-vous, surtout quand une des 2 moitiés dépend des événements.

[243] Madame Pauline Périer, en sa terre de Thuélin, près La Tour-du-Pin, Isère — à La Tour-du-Pin ou à Lyon, maison Dumortier et Cie, si Madame Périer ne se trouve pas à La Tour-du-Pin.

[244] Milan. — A Madame Pauline Périer, en sa terre de Tuélins, près La Tour-du-Pin, département de l'Isère.

Par exemple, je ne me rappelle pas t'avoir parlé de Genève. C'est un excès d'amitié ; c'est un défaut trop rare pour que je m'en plaigne. Voici l'ordre et la marche de la grande cérémonie. Je partirai le 14, le 15 ou, au plus tard, le 16 (car mes affaires m'appellent à Paris). Je passerai probablement par Turin, parce que les nigauds ne sont pas encore accoutumés à la route du Simplon et ont peur de s'y engouffrer tout vifs. Donc, de M(ilan) à Cularo, par Turin, 4 jours ; à Montmeillan, je lâcherai le compagnon et me mettrai en marche le 20 ou le 21 au travers de cette fameuse vallée de Montiel (?). Si Cularo n'a pas de raison particulière pour t'ennuyer plus que de coutume, habite ce lieu charmant, du 18 au 25. De là, nous partirons pour Paris.

En attendant, je te ruinerai en port de lettres, et malgré le génie perçant que le ciel nous a départi, il n'est pas clair que nous nous rencontrions.

Si Cularo t'ennuie, tiens-toi à Voiron, à Bourgoin ou à Lyon. Ecris ta marche bien exactement à Félix. Quelqu'un pourrait s'emparer des lettres à mon adresse.

Mon Antoine ne sera à Lyon ou à Chambéry que dans 15 ou 20 jours. J'ai mené la vie la plus active ces jours-ci et je suis content de ma santé. Les petites réflexions que j'ai eu l'occasion de faire depuis 5 mois, sur le voisinage *of the death* [241 bis], m'ont confirmé de plus en plus dans l'idée qu'il faut mener une

[241 bis] De la mort.

vie active ; qu'il faut, pour la santé morale encore plus que pour la physique, faire 100 lieues tous les 6 mois, et ne jamais remettre au lendemain la jouissance que l'on peut se procurer le jour même, fût-ce celle d'avaler une huître. Une femme de 28 ans commence à pouvoir jouir de sa liberté sans qu'on en cause. C'est ce qui fait :

Que c'est à toi, Brutus, que j'adresse ces mots.

L'argent seul peut nous arrêter ; c'est pourquoi il faut être très économe et ne le dépenser que pour ce qui fait réellement plaisir *à nous* et non pour ce que le vulgaire qui n'a que des idées basses, regarde comme faisant plaisir en général. Que Dieu le père, le Fils et le Saint-Esprit, etc...

Fin du Sermon.

Ce mot à M. Félix F(aure).

LXXXVII

Chambéry, le 12 mars (1814) [245].

Ma chère amie, lundi 14, le patron [246] va à Grenoble, et moi à La Tour du Pin, et, de là, à Thuélin, ou bien, de Pont-de-Beauvoisin, j'irai chez toi. Ne manque

[245] 84. Chambéry. — Madame Pauline Périer, en sa terre de Tuélin, à La Tour-du-Pin, Isère.

[246] Au début de 1814, Beyle accompagna le sénateur de Saint-Vallier, envoyé dans la 7e division militaire, en qualité de commissaire extraordinaire pour organiser la défense des frontières. Il arriva à Grenoble le 6 janvier. Cf. dans la *Correspondance*, to. I, p. 414, le *Journal de mon triste séjour à Grenoble*.

pas de me donner l'itinéraire par 2 lettres, l'une à Chambéry, l'autre au Pont, à la poste.

J'ai obtenu de partir avec une peine infinie. Cet excellent patron voulant absolument me garder ; c'est réellement un brave homme.

J'attendrai chez toi 6 ou 7 jours la prise de Genève [247] ; si les superbes remparts de Jéricho ne tombent pas, je tâcherai de me glisser à Paris au travers des Cosaques. 3483 hommes de secours, arrivant d'Italie, passeront le Mont-Cenis le 14. 700 sont déjà à Saint-Jean-de-Maurienne. Cela est officiel. Prie Périer de l'écrire à M. Sapey, ainsi que les suivantes :

On ne veut plus publier de bulletin ; l'ennemi, qui les avait quelque temps après leur apparition, en tirait parti contre nous ; cela lui dessinait nos mouvements.

Mme Derville me pardonne-t-elle de ne pas lui donner des nouvelles de ce pauvre capitaine ? Il connaît tout l'intérêt qu'il inspire, à en juger par 3 ou 4 lettres écrites au patron, de Grenoble, et même de Chambéry, pour lui donner des nouvelles d'une incommodité fâcheuse qui l'appelait trop souvent en certain lieu.

Je t'embrasserai lundi 14.

DES CHAPONS.

Je ramènerai à Périer sa chaise de Lyon. Afin que la présente tragédie soit tout à fait dans le genre de

247 Après s'être avancés jusqu'aux limites du département de l'Isère, les Autrichiens, sous les efforts du maréchal Augereau, avaient dû reculer jusqu'à Genève. Après quelques combats, les Français furent contraints de battre de nouveau en retraite, sur Lyon d'abord, qui capitula le 21 mars, puis sur Valence.

Shakespeare, le roi de Naples[248] devient fou, dit-on. Il s'occupe à aller sans cesse de Bologne à Ferrare, et de Ferrare à Bologne. Il pleure à tous bouts de champ ; c'est le bouffon de la présente tragédie. Après un très beau combat, nous avons repris Parme, et nous sommes avancés, dit-on, jusqu'à Reggio.

Le pape est à Savonne. Il me semble que vous n'avez rien à craindre du côté de Lyon. On a intercepté une lette de M. de Schwarzemberg à M. de Bübna[249], laquelle portait la force du corps envoyé à Lyon. C'est 15.000 hommes. Le maréchal[250] en a 30, dont 15.000 venant d'Espagne.

Il y a des cosaques en corps près Lyon.

LXXXVIII

Lyon, le 16 mars (1814)[251].

Hélas, hélas ! Mme Ciment m'a montré le pouce de sa main gauche empaqueté. Elle ne peut presque pas s'en aider depuis trois semaines. C'est un rhumatisme. Quelques personnes avaient prétendu que c'était un rhumatisme goutteux. Rien que ça. Elle en a écrit à son cousin Périer ; mais apparemment il n'y a pas fait attention, car il ne lui en a pas parlé dans ses réponses. Enfin, d'après le conseil d'une amie, elle a enveloppé le doigt souffrant dans un

[248] Murat.

[249] Ferdinand, comte de Bubna-Littiz, commandait le corps d'armée autrichien qui opérait dans le sud-est de la France.

[250] Augereau.

[251] Madame Pauline Périer de Thuélin, à La Tour-du-Pin, Isère.

petit morceau de peau de chat sauvage. Si cela ne fait pas de bien, cela au moins est bien innocent.

Voilà ce que j'ai à te dire pour aujourd'hui, excepté tous mes souhaits pour le bonheur de Mme Derville.

La maîtresse de l'Hôtel du Commerce remettra à Girerd ta lorgnette. Je ferai un paquet de 3 chemises, 3 mouchoirs et 1 cravate, je crois, que j'ai à toi, et te le remettrai à ta première course à Paris.

Si tu veux le domestique Garnier, écris à M. Frédéric, valet de chambre de M. le baron Finot, préfet à Chambéry.

Les cosaques sont très cruels, à ce que m'a dit Mlle Ciment qui a beaucoup parlé avec moi. Ils n'épargnent pas les femmes. Je lui ai dit qu'ils avaient bien raison.

LXXXIX

P(aris), no 3, le 4 avril (1814) [252].

Dans la crainte que tu ne sois inquiète de moi, j'écris chaque jour une petite lettre insignifiante. Nous nous portons tous bien. Z. et son frère ont quitté Paris. M. Doligny [253] est puissant. Rien de brûlé, rien de grillé jusqu'ici.

Demande à mon père officiellement de me donner des terres rapportant deux mille francs ou cent louis. Il le faut pour vivre. Fais-toi passer l'acte, que Pé-

[252] Paris. — Madame Pauline Périer, à Thuellin, Isère.
[253] C'est le comte Beugnot que Beyle désigne par ce nom.

rier, Zénaïde et toi signerez. Demande lui un *oui* ou un *non*.

Je vous crois tranquilles. Ecris-moi vite. Les Edouard se portent bien et il a quitté Paris. Donne-moi des nouvelles de mon excellent patron.

XC

(Paris), n° 3, le 15 avril (1814) [254].

J'ai vu de bien près un bien grand spectacle. Tout cela s'est passé avec la dernière simplicité. Grands et petits ont suivi leurs intérêts sans songer au *qu'en dira-t-on*.

Je crois M. le comte d'A(rtois) bien embarrassé de concilier toutes les prétentions : 30.000 nobles qui ne savent rien faire affluent par toutes les diligences pour tout demander. Heureusement, il y a là un hom(me) de beaucoup d'esprit, M. de Talleyrand et digne d'être premier ministre.

Je crois que ton frère perdra ses appointements. Sa charge deviendra une charge d'honneur sans salaire. Demande par une lettre au digne père de ce pauvre diable de lui remettre des terres rapportant un revenu net de 2.400 fr. Il lui faut bien cela pour vivre. (Il est parti avant-hier pour Versailles.) Il ne demande cela qu'en cas de cessation totale d'appointements.

[254] A Madame Pauline Périer-Lagrange, à Thuéllin, par La Tour-du-Pin.

S'il est refusé, le pauvre hère est dans le plus grand embarras avec des dettes pour tout bien.

FLORISE.

Bien des choses à Mme Derville. Que fait-elle?

XCI

(Paris), no 3, le 28 avril (1814) [255].

Ma chère amie, j'ai reçu ta petite lettre. Je n'ai rien compris aux événements que tu supposais connus. Chose étonnante ! A Paris, on ne parle pas de Grenoble ; nous avons été 22 jours sans courriers. Enfin, une lettre de Colomb, marchant terre à terre, m'a appris que tu avais été la proie des Autrichiens et que tu accueillais fort bien un jeune officier de Lichtenstein. *Bon pró ti faccia* ! [256].

Probablement plus d'aud(iteurs). Plus de crédit pour monter ailleurs.

Ainsi, il faut se brûler la cervelle tout de suite, ou chercher à vivre comme je pourrai. Il faut que vous arrangiez votre fortune et que vous me prêtiez 1.200 fr. par an pour vivre à un 4e étage à Rome où ma vanité ne souffrira pas, et que le généreux bâtard me fasse une pension. Ecris-lui là-dessus.

Je chercherai bien à avoir une petite place ; mais j'y compte peu. Me voilà culbuté de fond en comble,

255 Madame Pauline Périer-Lagrange de Thuélin, à La Tour-du-Pin, Isère.

256 Grand bien te fasse !

au moment où on demandait tout pour moi. Ohimé! Je vendrai mon mobilier et filerai dans 2 mois. Mille choses à Mme Derville. Que devient-elle ?

Il faudrait que le bâtard me remit des terres rapportant 2.400 fr. net. J'aurai encore bien des privations, moi, accoutumé à 9.000 fr. d'appointements.

Mène ta fortune. Liquide, arrange-toi, ou, ma foi, je suis à la mendicité. Il faut presser l'affaire de mon oncle. Tu sens que s'il me lâche 16.000 fr., j'ai de quoi vivre pendant 4 ans. Je dois chaque année 2.000 fr. d'intérêts.

Et cependant, je ne me brûlerai pas la cervelle. *Adio, scrivi ed ama mi* [257].

IMPAVIDO.

Je suis retenu chez moi, depuis 22 jours, par un rhume avec point de côté menaçant de devenir fluxion de poitrine.

M. Doligny me donne peu d'espoir.

Mille amitiés à François. Dis-lui franchement où j'en suis.

XCII

N° 3, samedi 7 mai (1814).

J'ai eu une demi-fluxion de poitrine pour avoir trop couru, par curiosité. C'est un péché de femme, tu me le pardonneras. Je sors seulement depuis 3 jours, après 15 jours au moins de réclusion et de tisanes ra-

[257] Adieu, écris et aime-moi.

fraîchissantes. L'ambition, ou plutôt l'envie de ne pas me brûler la cervelle ont fait sortir le loup hors du bois. J'avais 9.000 fr. à Paris. Il n'y faut plus songer. J'ai pour unique appui M. et surtout Mme Doligny. Ils demandent pour moi une petite place en Italie. Suivant tous les rapports et suivant ma propre expérience, il y fait moins cher vivre qu'à Paris. D'ailleurs, vivre ici dans une demie misère m'est impossible aujourd'hui, lié comme je suis, presque seulement avec des gens riches. Obtiendrai-je une place de 4.000 fr. à Naples ou à Rome ? Voilà le problème que Crozet et Beli(sle) discutent toute la journée avec moi et qui, tous les soirs, me fait faire 2 ou 3 visites, malgré l'air frais qui me fait tousser. Ce qui rend ma position noire, c'est 37.000 fr. de dettes. Il me faut 6.000 fr. par an, dont deux mille pour payer de gros intérêts. Comment avoir cela ? Il faudrait que le bâtard me fît une pension ou me donnât une dot en terres, ou, ma foi, je vais vendre la maison, me faire payer 16.000 fr. par M. Gagnon et emprunter comme un perdu. En un mot, me ruiner, attendu qu'il vaut mieux se ruiner que se tuer. Ecris au bâtard pour demander 40 séterées de terre rapportant net mille écus, dans le cas où je n'aurais rien du gouvernement. Avoue les 37 mille fr. de dettes.

Envoie-moi sa réponse. Demande des conseils à l'excellent François. Ma foi, ma position n'est pas belle. Elle allait devenir superbe : on demandait 3 ou 4 choses pour moi à l'ancien gouvernement.

Mais c'est assez de sérieux. Comment t'amuses-tu? Où es-tu ? Toujours à Voiron, au milieu des vainqueurs, des vainqueurs du monde, ou à Tuélins? Donne-moi des détails. Avez-vous une contribution de guerre ? Je pense que les Alliés vont vous quitter. Z. a pris tout ceci très bien.

Je vais tout vendre et quitter Paris pour toujours, dans 2 ou 3 mois au plus. Il faut savoir prendre son parti. Adieu. Mille choses à Mme Derville. Vous viendrez toutes deux me voir dans mon hermitage à Naples. Ce n'est plus le palais où je comptais vous recevoir. Une seule chose nous gênait : le nombre immense des salons à traverser pour parvenir à vos appartements. Ohimé !

FAVIER.

XCIII

14 mai (1814) [258].

Tu verras, ma chère Pauline, dans le journal d'aujourd'hui, *the total fall of my hope* [259]. Ainsi il faut finir. Je passerai à Lyon dans un mois ; de là, à Gênes et à Rome. J'ai écrit officiellement au bâtard pour lui demander des terres rapportant 2.400 fr. J'ai écrit à Félix de me dire si je ne pouvais pas donner une procuration générale à M. Ennemard Hélie, procureur. Je vends mon mobilier et mon cabriolet. Le pro-

[258] Paris. — Mme Pauline Périer-Lagrange de Thuélins, à La Tour-du-Pin, Isère.

[259] La chute complète de mon espérance.

duit de cette vente me donne le voyage et quelques mois. Ensuite, l'argent que paiera M. Gagnon.

Le difficile est de faire entendre raison aux 37.000 fr., créanciers d'ici. Si tu peux, pousse le bâtard à être honnête homme une fois en sa vie.

J'ai beaucoup à me louer de l'excellente Mme Doligny et de M. le comte de Saint-Va(llier) qui est monté à mon 4e étage pour me faire toutes sortes d'offres de services. Nous nous donnerons rendez-vous à Lyon vers la fin de juin. Mais, où es-tu ? Toujours au Plantier ? En ce cas, bien des choses à notre bon parent. Ne fais pas mystère de ma misère. La pitié fera tomber la haine fondée sur l'envie, et, peut-être, donnera un peu de vergogne au bâtard, qu'au reste j'espère bien ne plus revoir, ni Cularo non plus.

F. Brenier.

XCIV.

(Paris), le 23 mai (1814) [260]

Je reçois ton aimable lettre. Elle est fort claire. Je suis bien aise que tu aies vu la guerre. C'est amusant. (Il faut tirer cet avantage de nos malheurs). Je suis aux prises avec la perspective de l'infortune. Je n'ai d'autre ressource que de manger ce que me doit M. Gagnon, de vendre la maison,

[260] Paris. — Madame Pauline Périer-Lagrange de Thuélin, à La Tour du Pin, Isère.

de payer mes créanciers et, au bout de 3 ans, de mourir de faim. Le bâtard, indigné de me voir vendre la maison, me déshérite et je suis un pauvre diable.

Je t'ai envoyé le 3e volume de Madame de Staël. J'ai eu la bêtise de prêter les 2 premiers. Sitôt qu'ils rentreront, tu les auras. C'est bon à lire en province. Malgré une enflure exécrable, il y a des idées, surtout sur les mœurs des dames allemandes. Le 3e volume est de beaucoup le plus mauvais. Kant qui croit aux idées innées et Madame de Staël qui réfute Elvezio [261] par des phrases sont du dernier ridicule. Ne te laisse pas encroûter en province. Ecris aux dames Edouard. Je leur ai fait faire des compliments de ta part ce matin. J'avais occasion d'écrire au mari. Rappelle-toi ce que j'écrivis sur ta cheminée en te quittant à Tuélin : M. T. F. Il faut être prêt à tout et pouvoir défier les évènements. Ne te laisse pas engourdir par la lenteur provinciale. Alexandre [262] comblé de l'offre *of our sister* [263], enchanté etc... a cependant conclu à ne rien faire, tant les caractères les plus vifs se laissent rouiller par l'humidité du lieu.

Après avoir lu Madame de Staël, fais-la passer à M. Plana, à Turin, par la poste. On te prendra 1 sou par 16 pages, 26 sous par volume à peu près.

[261] Helvetius.
[262] Alexandre Mallein qui devait épouser Zénaïde, deuxième sœur de Beyle, le 30 mai 1815.
[263] De notre sœur.

Ne le garde pas longtemps. Madame P., qui se figure que Madame de Staël a du génie, sera bien aise d'avoir, la première, son nouveau livre, et cet exemplaire courra tout Milan.

J'ai toujours le projet de me retirer à Milan ou à Naples. 6.000 fr. en valent 12 dans ces climats heureux. La vente de la maison me vaudra 25 ou 30.000 fr. ..... 30.000 fr.

M. Gagnon doit ..... 16.000 fr.

46.000 fr.

Je dois 37.000, reste 9 mille francs pour vivre. Comment résoudre ce problème? Voilà à quoi je m'escrime. Mon mobilier et mon cabriolet me vaudront 5.000 ou 6.000 fr. Mettons 6.000 fr. J'ai : 15.000 fr. Je les mettrai à fonds perdu à 9 0/0 ou 10 0/0, je pourrai me faire un revenu de cent louis. Là-dessus, le Bâtard furieux me déshéritera et ne me laissera que le quart de sa fortune. Mettons que, dettes payées, il laisse 16.000 fr. de rente ; j'en aurai 4 qui, avec cent louis, font 6.000 fr.

Voilà mon sort vu dans le plus beau. Je vous demande pardon de mettre à fonds perdu, mais je n'ai pas d'autre moyen. Comme je ne paierai l'intérêt d'une partie de mes dettes qu'à cinq pour cent, il me sera avantageux de n'en payer que le moins possible. Mes fonds à fonds perdu me donneront le 9, et je ne paierai que le 5.

Ce qu'il y a de pis, c'est l'habitude de vivre avec 10.000 fr., et le mépris des sots qui suit la pau-

vreté, et les cris du bâtard de me voir vendre la maison. Il me fera passer pour un monstre à Grenoble. Cependant, comment faire?

La poste venant mal de Naples à Cularo, je vais tâcher de mettre mes affaires en train et donner ma procuration à M. Ennemond Hélie, ou à tout autre procureur honnête homme. Je mange ici beaucoup d'argent. Comme la source en est tarie, j'y ai du regret. Dès que mes créanciers auront entendu raison, je me mettrai en route. La peur de la pauvreté m'empêche de jouir des derniers regards de Paris. Je profite de mes entrées aux Français. J'ai vu l'enthousiasme avec lequel notre bon Roi y a été reçu, et je l'ai bien partagé. Pour diminuer l'odieux de mes ventes, je désire que, dans l'occasion, Périer et toi, vous me plaigniez et disiez que je ne puis pas faire autrement, ce qui est la pure vérité. Si Périer, qui est financier, voit un autre moyen, qu'il m'illumine. Ecris de ta belle main et, *tout de suite*, à M. Dumortier pour lui demander si un garçon de 31 ans, très usé et qui promettra de mourir le plus tôt possible, pourrait placer à fonds perdu sur sa tête une somme de 16.000 fr.; s'il en aurait le 9 ou le dix pour cent par an. J'avoue que je n'ose pas l'espérer; je suis trop jeune. Ecris tout de suite, je t'en prie et mande-moi le résultat ici. Je crois Edouard aussi bien embarrassé. J'ai eu une bonne idée de ne pas me marier.

F. Maisseano.

Ecris-moi souvent. Les officiers autrichiens t'ont-ils fait la cour?

Mille choses à Madame Derville. Elle et moi sommes presque dans un embarras aussi inextricable. Avec du courage, nous nous en tirerons peut-être, mais quand le bien-être viendra, plus de cœur pour en jouir.

Il a paru un chef-d'œuvre qui coûte 3 fr. 10 s. C'est le livre de Benjamin Constant. C'est une allusion continuelle au gouvernement de Bonaparte. Les pages 102 à 107 sont meilleures que Montesquieu. Demande ce livre à Lyon [264].

XCV.

A François Périer-Lagrange.

Paris, le 24 mai 1814 [265].

Mon cher ami, je reçois une lettre de Pauline qui me dit de prendre courage, mais voici ma position:

Passif: 37.000 fr. de dettes.

[264] *De l'esprit de conquête et de l'usurpation, dans leurs rapports avec la civilisation européenne.* Un vol. de pp. 199. Ouvrage publié en Allemagne en janvier 1814, réimprimé en Angleterre au commencement de mars, et édité à Paris en avril de la même année.

[265] Monsieur François Périer-La-Grange chez M. Beyle, adjoint à la Mairie, place Grenette, à Grenoble.

Actif:

M. Gagnon doit	16.000 fr.
Mon mobilier et mon cabriolet, au plus	6.000 fr.
	22.000 fr.

Il faut donc vendre la maison. Je dois sur cet effet 45.000 fr. Je le vendrai au plus 80.000 fr. Le reste sera de 35.000 fr. Mettons 30.000.

L'actif s'élèvera à	52.000 fr.
payant	37.000 fr.
reste net:.....	15.000 fr.

qui, mis à fonds perdu, me rendront cent louis avec lesquels ce pauvre diable accoutumé à manger dix mille francs et à travailler, vivotera dans quelque coin de l'Italie, pays qui convient à sa santé altérée et où l'on vit à meilleur compte.

Comment faire autrement?

Ecris à Paris pour la vente. Tu es caution et tu as intérêt à ladite vente. Mets aussi ce bilan sous les yeux de qui tu sais. Il criera, me déshéritera, me fera un procès, mais...

Comment faire autrement?

Garde ma lettre et ne la brûle pas.

Je ne paierai que 5 0/0 d'une partie des 37.000 fr. Il me conviendrait de placer à fonds perdu à 9 ou 10; je gagnerais une rente de 40 francs par mille francs.

Demande à Dumortier si une tête de 32 ans, usée par Moscou et par mille malheurs trouverait 9 ou 10 0/0 d'une somme de 16.000 fr.

Ecris sur le champ, je t'en prie.

XCVI.

Paris, le 15 juin 1814[266].

Ma chère amie, comme mes appointements sont supprimés à dater du 1er avril dernier, je suis pressé de finir mes affaires et d'aller vivre en pauvre diable à Rome. J'ai donné ma procuration à M. Ennemond Hélie pour retirer de mon oncle 16.000 fr., s'il le peut sans choquer vos intérêts.

Songez que je n'ai pas de temps à perdre. Si je restais ici deux mois encore, il faudrait emprunter à Grenoble pour partir.

Je donnerai procuration pour vendre la maison. Je toucherai net 35.000 fr. C'est ma dot. J'ai offert à mon père de ne pas vendre s'il me cédait un immeuble quelconque rapportant 3.500 fr. parce que je puis placer à 10 0/0. Dis à ton mari de me répondre sur la question de savoir si je nuis à vos intérêts en prenant 16.000 de M. Gagnon au lieu d'attendre que mon père ait fait faire le tiers en nature, chose à laquelle il mettra l'activité la plus lente qu'il pourra.

Il faut avouer que je suis un pauvre diable d'en être réduit à avoir affaire à cet homme-là, après avoir travaillé 14 ans.

CHAMPEL.

[266] Madame Pauline Périer de Thuélin, à La Tour du Pin, Isère.

XCVII.

Paris, le 24 juin (1814) [267].

Il paraît, ma chère Pauline, que sur un certain article vous vous laissez prendre aux *blagues* des journaux. Pour le bonheur de la France, les gens qu'on persécutait ont pris la conduite des affaires. Plus de massacre, plus de guerre; la conscription ne viendra plus prendre l'artiste de 20 ans. Une suite bien naturelle est que les protégés des anciens puissants n'ont plus de protecteurs. Le hasard fait que je connais la charmante Madame Doli(gny) à laquelle je t'aurais présentée, il y a 3 mois, si elle eut été à Paris. Voilà mon seul moyen. Or son mari demande pour M. de Beli(sles), mon ami, et ne peut demander pour deux; ce serait le moyen sûr de ne rien obtenir. J'avais gardé ma place d'adjoint. Tous les adjoints sont supprimés. On renvoie enfin 500 commis dans chaque ministère, de manière qu'à moins de me faire chirurgien, je ne vois pas le moyen de tirer parti de mes talents. Je considère que dix ou 20 ans de misère viennent me tomber sur le corps.

Que faire? Résister tant qu'il sera honnêtement possible. Je voudrais bien pouvoir mettre mes affaires en train avant de passer les Alpes. Félix me propose de passer un mois ou à Grenoble, ou dans

[267] Madame Pauline Périer de Thuélin, à La Tour du Pin, Izère.

quelque village voisin. Il ne me manquerait plus que cela pour me perdre sur le champ. Je ne veux pas m'empoisonner par la vue du personnage de qui je dépends, et hors des griffes duquel je croyais bien être. Tu sens qu'il faut que mes amis mettent toute l'activité possible. Engage le bon François à ne pas m'oublier. Au reste son rôle n'est pas long. M. Ennemond Hélie va demander 16.000 fr. à M. Gagnon et faire annoncer la vente de la maison.

Je vais bien voir l'excellente Madame D(oligny), mais M. D(oligny) pousse mon ami B(elisle) et, dans ce pays-ci, il ne faut pousser qu'une personne à la fois. Quant aux Z, ils sont à la campagne et il ne leur convient de demander pour personne.

Les souverains d'Italie se faisant détester, on oubliera d'y haïr les Français. M. l'évêque de Saint-Malo [268], notre ambassadeur à Rome part un de ces jours. J'espère avant un mois quitter la terre des soucis et du froid, car nous avons depuis 8 jours un temps de mois de février. Je vais commencer une rude épreuve, et qui peut être longue. Je ne crains qu'une chose, c'est que, malgré moi, un peu de fierté me portera à ne voir personne. Adieu. Presse ton mari pour qu'il écrive au bâtard. Peut-être que, voyant tout le monde d'accord à solliciter une légitime (de) cent louis de rente pour un fils âgé de 31 ans, il se résoudra à me traiter comme

[268] Gabriel Cortois de Pressigny, évêque de Saint-Malo en 1786, démissionnaire en 1801, fut ambassadeur à Rome en 1814 et mourut, archevêque de Besançon, en 1823.

un autre homme, avec sa fortune, traiterait une fille de 18 ans, en la mariant.

Bien des choses à Madame Derville.

CHAMPEL.

As-tu envoyé l'*Allemagne* à M. Jean Plana[269] à Milan par le courrier qui passe à La Tour du Pin?

J'hésite à faire le voyage de Londres. Cela me paraît une folie dans l'état de mes finances.

As-tu lu la brochure de Benjamin Constant? Si tu la comprends, elle te fera beaucoup de plaisir. On annonce une traduction de Schiller. Ne manque pas de l'acheter.

XCVIII.

(1814)[270]

Je pars le 20 à midi. Mon colonel ayant un accident, nous couchons les nuits, je ne serai donc que le 24 ou le 25 à La Tour.

Si tu pouvais ramasser 400 fr., nous irions doucement à Genève; de là, par le Simplon à Milan, et tu reviendrais par Turin et le Mont Cenis.

Presse le bâtard par tous les moyens possibles.

Adieu.

DOMINIQUE.

[269] Sur Plana, condisciple de Beyle à l'école centrale de Grenoble, voir Arbelet : *La Jeunesse de Stendhal*, Paris, 1919, to. 1., p. 323.

[270] Paris. — Madame Pauline Périer de Thuélin, à La Tour du Pin, Isère.

XCIX.

M(ilan), le 22 août 1814 [271].

Ma chère amie, as-tu vu le médecin de Genève? Je crois que ce pays-ci me conviendra; seulement la présence des Français a excité de telles jalousies dans la société de Madame Simonetta [272], que je suis obligé, pour ne pas trop la compromettre d'aller passer deux mois à Gênes. Ecris-moi là. Il est inutile de parler de mes migrations en Italie. La réponse aux amis du commun, c'est : il se porte bien, il est en Italie, il vous fait bien des compliments.

As-tu écrit à Madame de Longueville? Elle te dit mille choses dans une des lettres que tu m'as envoyées de Thuélin. Je les ai reçues aujourd'hui: d'où je conclus qu'elles ont été honorées de ta plume sublime, à Tuélin, le 14 août; elles devaient y être arrivées plus tôt. Donc, Madame Pauline a couru les champs. Avait-elle l'aimable Derville?

Je me recommande à toutes deux. Presse François de terminer ses affaires et les miennes avec le jésuite [273]. J'ai trouvé une musique charmante à Turin et une chanteuse qui avait les plus beaux yeux du monde, qui est philosophe et qui refusa de se marier.

[271] Madame Pauline Périer de Tuélin, à La Tour du Pin, dép. de l'Izère.

[272] Angelina Pietragrua.

[273] Son père.

Toute la salle s'est essuyé les yeux pendant dix minutes, pleurant à force de rire! Fais partir mes quatre caisses d'effets pour Milan. Plana y reste et y soignera mes (intérêts). Ecris-moi à Gênes. Heureusement, j'ai un ami du grand monde qui, dit-il, me fera observer les étoiles les plus brillantes de ce pays-là.

MINORAT.

Si François écrit à M. Hélie, qu'il le prie en mon nom de requérir signature de l'arrangement présenté le 29 juillet en vente. Je lui ai écrit mais il faut se méfier des courriers et des malentendus. J'ai rencontré sur le Mont-Cenis le courrier du Roi de Sardaigne; cela fait pitié; un enfant sur un tombereau attelé d'un couiat (*sic*). Ohimé! Pauvres amants qui confiez à cela vos soupirs!

C.

Gênes, le 7 septembre 1814[274].

Un de mes créanciers fait le diable à Paris. Pour qu'il ne fasse rien de désagréable pour moi, prends 500 fr. dans le petit coffre et envoie-les par un exprès à Grenoble à M. Barthelon, en lui demandant une lettre de change à 30 jours de date au plus, c'est-à-dire payable à Paris 30 jours après celui où l'argent aura été compté à M. Barthelon.

Fais-moi le plaisir d'envoyer cette lettre de change

[274] Genova. — A Madame Pauline Périer de Thuélin, à La Tour du Pin, dép. de l'Izère.

à M. Louis Crozet à Troyes. Je lui écris toute l'histoire du susdit juif qui me prête à 9 0/0, et qui, malgré cela, veut être remboursé à l'échéance qui était au 15 août. Tu vois si je suis pressé de terminer mes affaires avec le Jésuite.

Donne le moins de publicité possible à tout ceci et en général à tout ce qui me concerne. Je désire être oublié.

La mère de mon ami de Gênes m'a fait loger chez elle à la campagne.

Cette maisonnette est à 200 toises au-dessus de la mer et on distingue les souris qui trottent sur les vaisseaux[275]. Madame P. a l'extrême bonté d'inviter les jolies femmes de sa connaissance pour me faire connaître le pays. Les parties se succèdent avec rapidité. Nous partons dans une heure pour aller, avec trois des plus aimables femmes du pays, à un village à trois lieues d'ici, vers Chiavari, voir des feux d'artifice que l'on doit tirer ce soir en l'honneur de l'aimable Marie, mère de Jésus-Christ. Nous ne reviendrons que le troisième jour.

Cependant on met tant de mystère ici dans la manière de faire des c... et l'on y aime si peu les arts, que je me crois rentré en France. Milan me convient bien davantage. Ecris-moi toujours sous le couvert de Plana au collège de Brera, à Milan. C'est ce qu'il y a de plus sûr. Comme c'est le diable

[275] Sur la lettre, Beyle a dessiné un schéma représentant le site de cette maison de campagne.

pour faire accepter à Plana le remboursement des ports de lettres, affranchis les tiennes.

Ecris-moi par qui mes quatre caisses ont été transportées à Milan, et fais écrire par la maison de roulage de La Tour qu'on les remette à M. Plana, professeur à Brera; autrement je ne les aurai de ma vie. Tu sens que la maison de roulage de Milan ne me connaissant pas, et moi ne connaissant pas son nom, c'est à n'en jamais finir. Je te recommande l'affaire des 500 fr. Envoie demain 25 napoléons à M. Barthelon et après-demain, la lettre de change de 500 fr. à M. Crozet, à Troyes.

Si tu en trouves l'occasion, fais presser Emmemond de finir mes affaires. Adieu; mille choses à Madame Derville. J'embrasse ton mari.

Alex. Chappuis.

CI.

Florence, le 24 septembre 1814[1].

Me voici en fort bonne santé au milieu des fêtes par lesquelles on célèbre le retour de Ferdinand III, prince chéri[2]. J'ai couru les mers avec le plus grand succès, n'ayant mis que 35 heures de Gênes à Livourne, malgré les vents irrités. Je t'écris en courant pour te recommander: 1° d'écrire vite à

[1] Florence. — Madame Perier-Lagrange de Theulon, à La Tour du Pin, près Lyon, France.

[2] Ferdinand III, grand-duc de Toscane, était rentré dans ses états le 7 septembre 1814.

Plana, à Milan, le nom de la maison qui a mes quatre caisses, autrement je ne les aurai qu'au jugement dernier, ou plus tard. Fais écrire à cette maison de remettre les quatre caisses à M. Plana ou à M. Carlini, car Plana quitte Milan vers le 10 octobre.

2° Envoie 500 fr. à Crozet pour ce créancier endiablé.

3° Réclame auprès de M. Gagnon les 800 fr. d'intérêts qu'il nous doit à chacun.

4° Fais demander par Girerd ou tout autre à Madame Lambert, de Lyon, des nouvelles de son fils, mon ami. Je suis très inquiet sur son compte.

5° As-tu envoyé à Madame de Longueville la lettre après l'avoir lue et sans qu'il y parût?

Voilà bien des choses pour une personne aussi tranquille. Mais je t'écraserai bien plus dans un mois en te demandant d'envoyer 50 plants de pêcher des meilleures espèces, lesdits plants pris dans la pépinière de Lyon, à Madame la Marquise Pallavicini à Gênes par Marseille. Prépare-toi à cette grande affaire qui doit avoir lieu en octobre ou novembre. Voici ma marche: à Florence jusqu'au 10 octobre; de là, à Rome. Mon embarquement ne m'a coûté que 18 fr. Cela convient tout à fait à un pauvre diable. Si Périer voit Ennemond, dis-lui de le remercier des peines qu'il se donne pour moi. Je suis étonné d'avoir rencontré un homme si simple et si actif. Ma foi, voilà le génie des affaires. Mille choses à Madame Derville et à ton mari.

En (allant) à Livourne, j'ai vu (*déchirure du papier*)

à l'île d'Elbe... a reçu 16 millions... Angleterre. Il économise... que ton serviteur.

Que devient Colomb? Mes compliments à M. Allart.

N'oublie pas mes caisses. Il commence à faire frais le soir et elles contiennent tous mes habits d'hiver.

Veux-tu me faire geler comme un chat écorché, sœur barbare?

Ce 26 septembre.

Ne manque pas de mettre fidèlement cette lettre à la poste après en avoir pris lecture, si cela t'agrée.

CII.

Milan, le 17 octobre 1814[278].

Les cinq caisses sont enfin découvertes. Elles gisent à la douane depuis le 4 septembre.

Je suis arrivé le 13, après avoir bien vu Bologne et les fresques sublimes de Parme. Je n'ai mangé pendant ces deux premiers mois d'Italie que 1.080 fr. au lieu de mille. Ainsi mes calculs sont justes, et, avec une sévère économie sur la vie physique, je puis aller.

Mais les intérêts de la vie morale vont fort mal. Je suis tout troublé et tout malheureux. Si je romps avec la comtesse Simonetta, je serai bien malheu-

[278] Madame Pauline Périer de Thuélin, à La Tour du Pin.

reux. Je ne vois guère qu'un accès de travail qui puisse me faire passer ce détroit de malheur.

Ecris-moi et mets sur l'adresse le nom de baptême, Henri.

Mes compliments à Madame Derville. Comment va l'affaire Pestalozzi?

Ecris-moi à mon adresse exacte que voici:

M. Henri B., contrada Belgiojoso nº 1175, vicino al palazzo Belgiojoso.

Fais mettre à la poste de La Tour.

Es-tu allé à Genève?

Envoie 500 fr. à Crozet pour ce diable de créancier. Ecris-moi directement, car P(lana) étant à Turin, cela ferait un retard considérable.

Tâche de savoir à Lyon de Madame Lambert, petite rue Sainte-Catherine, maison Mauvernet, ce qu'est devenu mon ami Lambert.

CIII.

Rue Belgiojoso nº 1175, 14 novembre 1814[279].

Comment, Madame, on prétend tout communément à Milan que les honneurs pleuvent dans la famille, et vous restez dans un honteux silence! Devant avoir mille choses à me conter sur ce qui s'est passé à Monluel, à Méximieux, à Crémieu et autres pays connus pour l'esprit des habitants. Ceux de Cré-

[279] Milan. — Madame Pauline Perier-Lagrange de Tuélin, à La Tour du Pin, Izère.

mieu ont-ils fait une garde d'honneur? Ont-ils parlé tous ensemble comme c'est assez leur usage?[280]

Pour nous, nous sommes très occupés ici d'un opéra de Mayer[281] qui vient de tomber, ce qui nous donne encore Don Juan pour 15 jours à ma grande satisfaction.

Les petites Monbelli[282], les premières chanteuses de l'Italie, ouvrent leur théâtre demain, de manière que ma mélomanie est charmée *da ogni latto*.

Le bruit courait à Grenoble que le bâtard avait vendu pour 36.000 fr. comptant un domaine aux Granges. Si cela est vrai, je crois qu'il faut en remercier le brave François qui aura fait feu pendant le temps du jury. On ajoute que M. Gagnon a vendu une partie de sa maison. J'ai engagé M. Hélie à imiter cette grande action, à moins que M. Beyle ne donne 26.000 comptant, ou au moins 18.000 et de bonnes suretés pour le reste, car, au moment de payer, ce sera le même embarras et, grâce aux intrigues, voilà trois mois de perdus.

Engage Périer à faire vendre le plus possible et à faire liquider. L'exemple de M. Tarfa, qu'il m'a conté, me fait peur. Je tremble d'être réduit à mou-

[280] Beyle fait sans doute allusion aux fêtes qui marquèrent le passage du comte d'Artois dans le département de l'Isère, du 17 au 20 octobre 1814.

[281] *Le duc duchesse*, opéra-bouffe, de Jean-Simon Mayer, représenté à la Scala de Milan, en 1814.

[282] Esther et Annette Mombelli, filles du célèbre chanteur Dominique Mombelli.

rir de faim, genre de mort fort triste. Il faut que Périer demande ce qui lui est dû.

Et il faut que toi, tu m'écrives. Quel ridicule silence! Pour te punir, j'ai envie de me transporter à Tuélin et de t'enlever, conjointement avec Madame Delville. Ici vous vous amuserez et ne ruinerez pas votre trésor. Pestalozzi a-t-il répondu, ou est-il aussi paresseux que Madame Pauline?

Tout est fort tranquille ici, quoique en disent vos journaux; il y a tout au plus quelques voleurs sur les routes.

On croit que l'archiduc Charles sera vice-roi à Milan. Il épouse la duchesse d'Oldenbourg, femme fort aimable et qui ne se laisse pas manquer d'amants[283]. Venise sera libre, dit-on. Je pourrais bien y aller, vu le bon marché et la gaîté.

Croz(et) a reçu les 500 fr. Je crains bien d'être obligé de payer encore.

Il faut presser le paiement des 800 fr. d'intérêts. J'ai écrit à M. Hélie que tu m'avais avancé cette somme.

Quand tu écriras à Girerd, demande-lui du cachou pour moi et en volume. Envoie-le tout à Plana, à Turin.

J'ai trouvé dans mes caisses une pauvre petite *Gerusaleme* à toi. C'est bien grélé sur le persil. J'en ai quatre ici actuellement.

Mon adresse est: rue Belgiojoso n° 1175.

[283] L'archiduc Charles épousa en 1815 non la duchesse d'Oldenbourg, mais la princesse Henriette de Nassau-Weilbourg.

Mille compliments aux Allard et aux Tivollier. Que devient Colomb? Compliments à sa mère. J'embrasse Périer et le félicite de la vente, si elle est vraie. Dis à Madame Derville que je compte réellement vous voir toutes deux en Italie. Ecrivez, Madame la hollandaise. Et les reins?

Charles CHARBONEL.

CIV.

n° 1175, le 3 décembre 1814[284].

Je suis charmé de voir que tu aies un peu de cette chose nommée caractère. Quand on en a, on trouve qu'il n'y a rien de si simple. C'est comme savoir lire, et cependant rien ne produit des effets plus étonnants. Quand je te quittais en août, j'augurais bien de toi. Il me semblait que si tu n'avais pas plus de volonté, c'était uniquement par paresse. Ton caractère dort.

As-tu vu des médecins à Lyon? Voilà l'affaire essentielle. Il y a rarement du caractère sans bonne santé. Aujourd'hui à 28 ans, tu as un million de rente, et tu négliges une petite rente de dix mille francs que tu es obligée de faire à la douleur, mais quand, à 50 ans, tu n'auras plus que pour 12 ou 15 mille francs de santé, tu te repentiras de ne pas avoir éteint la petite rente avec une bouteille d'eau de Celz tous les deux jours et 30 douches tous les

[284] Milan. — Madame Pauline Périer-Lagrange de Thuélin, à La Tour du Pin, dép. de l'Izère.

étés. Je t'en supplie; ne néglige pas de voir les deux ou trois meilleurs chirurgiens de Lyon. Ecris les symptômes de tes douleurs à mesure que tu les sens et bien clairement. Au bout de six mois, tu auras huit ou dix feuilles d'écriture. Rien ne plaira tant à un médecin sage qu'un tel journal. Il verra si cela coïncide avec les observations qu'il a vues dans ses livres ou à l'hôpital. Car voilà tout ce que peut être de mieux un médecin. C'est un homme qui se rend comme une éponge pour tous les faits physiques.

J'ai grand intérêt à ta santé, car j'espère que nos affaires s'arrangeront de manière que nous pourrons passer ensemble notre vieillesse, si nous y parvenons. Or quand on a la sagesse comme nous l'aurons, le bonheur de la vieillesse dépend de la santé. Et les femmes doivent soigner les reins.

Je ferai demain la commission du livre de M. Julien; il se rend à Paris, je crois même que le titre de Milan était un faux-titre exigé par la police. Je te dirai cela avant de plier ma lettre. Ce M. Julien-là[285] est un homme d'esprit qui, à 17 ans, étant représentant du peuple à Bordeaux, faisait couper une trentaine de têtes tous les matins, ce qui fit dire dans une satire:

... et les têtes coupées
à cet enfant cruel ont servi de poupées.

[285] Marc Antoine Jullien, né en 1775, chargé de missions par le Comité de Salut public, commissaire des guerres sous Napoléon, puis journaliste sous la Restauration, mort en 1848.

Il s'est fait philosophe, et ne pouvant pas tomber dans le sentiment à cause des poupées, il s'est mis à raisonner juste. Je ne sais pas s'il est d'accord avec le 3e volume de Tracy que j'admire comme aussi vrai que l'Evangile pour le moins et aussi clair. Lis de temps en temps la table analytique de la *Logique*; cette table a 10 ou 15 pages, vers la page 300 du 3e volume. Cela est comme de bon kina; cela fortifie l'estomac pour une maladie à venir. Dès qu'on s'embarrasse ou qu'on se trompe, regarde si l'on ne part pas de quelque souvenir inexact. Je suis très content de cette méthode.

Je suis bien triste de la mort de ce pauvre père Ducros[286]. C'est le seul grand homme que j'ai vu dans ma jeunesse:

Full many a flower is born to blush unseen
And waste its sweetness in the desert air...
Some mute inglorious Milton here may rest[287].

Voilà l'histoire du Père Ducros, et ce dernier vers pourrait lui servir d'épitaphe. Quand je ne serai plus si gueux, je lui ferai un tombeau avec ces vers. Le Jésuite a-t-il eu la croix? Ce pauvre Crozet l'a eue; j'en suis enchanté. Ne manque pas de faire

[286] La figure de P. Ducros, cordelier, fondateur du cabinet d'histoire naturelle et bibliothécaire de Grenoble, resta fixée dans le Souvenir de Beyle. Voir ce qu'il en dit dans la *Vie de Henri Brulard*, to. 1., p. 214.

[287] « Que de fleurs naissent et se colorent sans qu'on les voie, et prodiguent leurs suaves odeurs dans la solitude d'un désert!... Là peut-être repose un Milton muet et sans gloire. » — Vers tirés de l'*Elegie*, de Gray, trad. Lemierre, Paris, an VI, in-8o.

sa connaissance. Il va à Cularo en mars, ce qui est un secret. Il est un peu timide ou paresseux à avoir de l'esprit; il ne faut pas avoir l'air de s'en douter, le faire dîner avec de bon vin. Tout philosophe a réinventé le fameux précepte de Rabelais sur l'oracle qui se trouve au fonds de la dive bouteille.

Tu ne sais que m'écrire, parce que tu ne me donnes aucun détail sur la forme de ta chambre à Lyon. Est-elle claire? N'y fume-t-il point? Ce qui fait mon malheur ici, c'est qu'à 3 h. 1/2 je t'écris à la lumière. Tu es probablement chez les Dumortier. Informe-toi tout doucement des occasions de fonds perdus. Si le bâtard me donne 25.000 fr., il faut que j'en mette une partie au 8 ou au 9 pour avoir une griche[288] chaque jour.

Montre à Madame Dumor(tier) que tu n'es pas contraire à ce projet qui te déshérite. Peut-être le hasard lui fera-t-il connaître quelque occasion. Fais demander à la famille Lambert, rue ou maison Mauvernet, petite-rue Sainte-Catherine, ce qu'est devenu Lambert, de Naples. Il ne répond point à mes lettres. Le bâtard me calomnie ferme à Grenoble. Il s'est épuisé pour me soutenir à Paris et, pour récompense, je lui vends sa maison. Dis, dans l'occasion, que depuis 1805, on peut voir par le registre des banquiers s'il m'a envoyé plus de mille écus en tout, que la maison ne m'a jamais rendu un sou,

[288] Expression dauphinoise désignant un petit pain.

qu'il n'a pu rien me donner, même au retour de Moskou quand Joséphine m'offrait de l'argent avec tant de grâce. Avec cinq ou six amis qui diront tout doucement cela, la calomnie tombera. Je voudrais que le brave Allard... savoir ce fait. Fais faire des compliments à Madame Colomb. Que devient le beau Rodolphe?

Voilà le bon effet de la société: sans Genève, c'était un sot ennuyeux; par l'éducation de la Polonaise, c'est un homme comme il faut qu'il y en ait beaucoup dans un cercle.

Ne néglige pas de demander la traduction de Shiller en *prose* quand elle paraîtra. Je l'ai demandée pour moi à Théophile qui me répond fort bien. Outre la *Jérusalem*, j'ai à toi cinq ou six cravates. Apprends par cœur avec Madame... 50 vers ou une page de prose italienne. Si vous avez ce fonds, en huit jours vous vous tirerez d'affaires ici, car vous y viendrez, cela est décidé dans ma tête. Mettez chaque mois quatre napoléons à part. Dis-moi tout ce que tu sais de Victorine, de son frère. Que deviennent-ils? As-tu écrit à Joséphine?

4 janvier 1815.

Ma chère amie, on cherche ton livre. Le 11 décembre, le libraire me dit avoir quelque espoir de le trouver. Depuis j'ai été tellement occupé *by love*[289] et tellement au désespoir que je t'avoue n'avoir

[289] Par l'amour. — C'est l'époque où Beyle commençait à s'apercevoir des infidélités d'Angelina Pietragrua.

pas songé au livre. J'y penserai aujourd'hui. Adieu. Ecris-moi. Heureux et mille fois heureux qui n'a pas de passions.

Embrasse Périer pour moi ; mes compliments de nouvel an à Madame Derville.

CV.

janvier 1815[290].

Ma chère amie; par la première occasion que tu auras pour Lyon, fais-moi le plaisir d'envoyer les 75 nap(oléons) à M. Dumortier avec prière de prendre une lettre de change payable à Milan à un mois de date, à mon ordre. Je serais bien aise d'avoir cet argent vers le 10 février.

Agis pour te faire payer les 800 fr. que M. Gagnon te doit depuis le 22 septembre 1814, et, en même temps, les 800 qui me reviennent. Charge-toi de cette affaire et écris directement à M. Ennemond Hélie, rue Pertuisière.

Je serai à Turin depuis le 12, jusqu'au 25 janvier. Si tu m'écris dans cet intervalle, mets les lettres sous le couvert de Plana. Je crois qu'après ce temps, j'irai directement à Venise qui, vu le bon marché, convient à ton pauvre diable de frère. *My affairs of love*[291] vont mieux, grâce au génie de feu M. Lovelace que j'ai invoqué. Accuse-moi la réception

[290] Milano. — Madame Pauline Périer de Thuélin, à La Tour du Pin, dép. de l'Izère.

[291] Mes affaires d'amour.

de la présente par une ligne. Ne fais confidence de mes folies à aucun mâle. Les cœurs tranquilles sont trop contents quand ils voient une pauvre âme tendre, malheureuse par les passions qui ne sont pas de l'argent.

Victor THERMIN, fils aîné.

J'ai un libraire à Paris, M. Joubert, rue du Paon-Saint-André, n° 1, Théophile m'a puissamment recommandé audit libraire. Adresse-toi à lui en mon nom si tu as besoin de quelque livre. Songe que l'âme est un feu,

qui s'éteint s'il ne s'augmente.

Je porterai Pestalozzi à Turin et te l'enverrai de là. Brûle cette lettre. Plana a reçu trois boîtes de cachou, il y a quinze jours.

CVI.

Milan, 13 février 1815[292].

Eh vite, eh vite! ma chère hollandaise, envoie-moi 1.200 fr. Demande une lettre de change payable tout de suite. Tu as dû recevoir le 15 janvier la lettre par laquelle je te demandais la réserve. Si jamais tu lis *Clarisse*, tu verras que M. Lovelace, notre digne modèle, ne peut séduire les Joseph Léman que par l'argument irrésistible et l'accord par-

[292] Milano. — Madame Pauline Périer de Thuélin, à La Tour du Pin, dép. de l'Izère.

fait de l'or. J'espérais avoir les 60 nap(oléons) le 5 ou le 6 février et rien ne paraît.

Crozet s'est chargé de payer pour moi 300 fr. qu'il faut rembourser sans délai. Si la lettre de change de 300 fr. n'est pas adressée à Troyes, envoie les 15 napoléons ou la lettre de change à M. Félix Faure, maison Lescalonne, car je crois que L. Crozet se détermine à venir enrager et arranger ses affaires à Cularo.

Pour moi, je me fortifie chaque jour davantage dans le projet de Venise ou de Padoue, pays admirable quand on a 5 ou 6 fr. à dépenser par jour. Tous les pères de Paris font des pensions à leurs fils jetés en bas de l'échelle. Mais à Grenoble où l'on n'a pas la corruption des capitales... Oh bot! c'est une autre affaire.

Heureusement Déglantine a dit:

J'abandonne ces gens à leur triste métier,
Et dans les noirs détours de leur dédale infâme
Je ne me mêle point[293].

Je ne crois pas que dans la vieillesse, et avec la perspective du dénouement qui termine le voyage, on puisse être heureux par les passions basses et par l'injustice. Cela est aussi vrai que le vrai en l'évangile ou dans Hélvetius.

[293] Vers tirés de l'*Intrigue épistolaire* (acte III, scène VIII), comédie de Fabre d'Eglantine. Le texte porte : « Et dans le clair-obscur de leur dédale infâme. »

Donne-moi des nouvelles de Madame Derville. Ecris à Joséphine qui est bien bonne pour moi.

Que devient Oronce? Annonce-t-il un peu d'âme? Avez-vous quelques projets de voyage pour l'an 1815?

Allons, allons, monte sur tes grands chevaux d'activité et envoie-moi bien vite 1.200 fr. Comme je ne suis pas riche, je ne veux jamais emprunter de mes amis, autrement on ne verrait plus dans mes gentillesses que l'intérêt de faire ma cour, et l'amitié est flambée.

Je ne te parle pas de la perte que j'ai faite[294]. Elle est telle que rien ne la réparera jamais, et que certainement je ne retournerai jamais à Paris.

On ne pourrait m'y faire que maître des requêtes avec 2.000 fr. et comment m'y soutenir, ayant pour père l'honorable chevalier B(eyle)?

Actuellement, on m'y donnerait ce que j'y avais, que la Seine ne me reverra jamais qu'en passant. Quelle perte pour elle et pour la France!

Allons, allons, monte chez toi et dépêche Jean à Lyon à Girerd. Dis mille choses pour moi à ce bon neveu, et donne-moi quelques nouvelles. Tu me dois des réponses à cinq lettres.

CHAMIER.

[294] Allusion à la mort de Madame Daru. Cf. *Correspondance*, tome 2, p. 1.

CVII.

A François Périer-Lagrange.

Milan, le 23 février 1815[295].

Mon cher ami,

On sait calculer à Grenoble. C'est même là le côté brillant de cette ville.

Comment les gens de bon sens pourront-ils croire que je ruine ou décrédite un père *par ma conduite actuelle*, quand, depuis 1807, il ne m'a pas donné un centime?

A cause de moi, il vend pour payer une partie de ces dettes.

De plus, il me donne une légitime de 20 à 25.000 fr.

J'ai quitté le nid paternel en octobre 1799. J'ai repris du service à la bataille d'Iéna, en octobre 1806. Pendant ces sept ans, il m'a fait d'abord une pension de 120 fr. par mois (par Louis Tivollier), ensuite 1.800, ensuite 2.400, enfin une année à mille écus, en tout 18 ou 20.000 fr.

Si, comme tu le dis, il peut être exposé à donner son bilan, ce que je ne crois nullement, pour peu

[295] Milano. — A Monsieur François Périer-Lagrange de Thuélin, à La Tour du Pin (Izère).

qu'il ait le courage de vendre, je me présenterai hardiment avec les faits que je crois vrais et qu'on peut prouver par les registres des banquiers.

M. Bilon[296], par exemple, n'a-t-il pas dépensé davantage pour son fils? Il est vrai avec un meilleur succès, mais aussi le cœur de cet excellent père était digne d'un meilleur succès.

Ton père n'a jamais passé pour se ruiner pour toi, cependant ne lui as-tu pas coûté 8 ou 10.000 fr.

Ne t'en laisse donc pas imposer, mon cher ami, par les calomnies et les propos interrompus de mon père. Raisonne d'après les faits. Dans dix ans, quand tu auras engagé ton beau-père à vendre pour te payer ce qu'il te doit, tu verras cette affaire sous son vrai point de jour. En lui, un M. Champel, un père avare et même dur; en moi, un pauvre diable, ruiné par le plus grand événement du siècle, mais qui n'ai point contribué au mauvais aspect que les affaires de M. Beyle ont pris depuis 1807.

Si tu as confiance en quelque homme froid et sage, montre-lui ma lettre. Quant à ce que je puis faire de mon corps, mon père ne m'a jamais prouvé assez d'amitié pour avoir le droit de me parler de cette propriété.

Dis à Pauline que j'attends une réponse de Son Excellence.

Garde, je t'en prie, ma lettre pour nous éviter

[296] Chirurgien de l'hôpital de Grenoble. Son fils (1780-1824), également médecin, jouit d'une grande réputation dans sa ville natale.

de revenir sur ce triste historique et crois-moi ton ami.

H. Beyle.

Montre ma lettre à Alphonse, par ex(emple) ou à M. Bottu.

CVIII.

Milan, le 4 avril (1815) [297].

Envoie-moi un second double de la lettre de change. Il paraît que le premier est égaré. Ne perds pas de temps pour cette queue de commission, et prie le banquier de Grenoble d'écrire à MM. Robert de me payer sur mon reçu, si par hasard la seconde lettre de change se perdait comme la première.

MM. Robert m'ont offert de l'argent, mais j'aime mieux vivre d'économie et être en règle.

Bien des choses à Madame Derville. Que faites-vous cet été pour vous égayer ? Vous avez l'excellent prétexte de la guerre pour ne pas sortir du nid à rat. Cependant le monde pourrait bien ne pas durer trois semaines. Il y a un mois que cette maxime était littéralement vraie pour le pauvre Frédéric Faure.

Retourner à Paris pour faire de nouvelles dettes, ce à quoi je serais obligé si mon père ne me faisait pas de pension me semble une duperie. Probablement je reste. Je n'y ai pas beaucoup de regrets.

[297] Madame Pauline Périer de Thuélin, à La Tour du Pin, Izère.

L'avarice de ce tendre père m'empêchera de me marier et de porter un uniforme de préfet.

Adieu, presse-toi pour la dernière fois de ta vie.

D. Fleome.

CIX.

Milan, 6 mai 1815[298].

Demande à M. Barthelon un double de la lettre de change. MM. Robert m'ont payé par honnêteté, mais je me suis engagé à leur fournir le titre.

Demande à M. Chaulat si les rouliers portent sans trouble des ballots en Italie. S'il dit *oui*, envoie-moi deux de mes caisses de livres à l'adresse de M. Louis Asti (ASTI), à Novare. Remarque bien cette adresse: à Novare.

Je suis las d'être sans livres. Pour que la censure ne s'empare pas des miens, écris sur le ballot: Livres usés, en plusieurs endroits, et *libri usati*.

Il ne passe rien; ni lettres, ni journaux. Je vis dans une complète ignorance. Pardonne-moi mes pieds de mouche. Je t'écris de mon lit, où je suis depuis longtemps retenu par une inflammation de poitrine. Des saignées nombreuses m'ont fort affaibli; cela durera, et je veux avoir des livres pour la convalescence. Mais, je t'en prie, demande mille détails

[298] Paris (*timbre*). — Madame Pauline Périer-Lagrange de Thuélin, à La Tour du Pin, dép. de l'Izère.

à M. Chaulat. D'après les nouvelles informations que je viens de prendre, je te prie d'adresser deux ballots de livres à M. Asti à Novare, en Piémont[299].

Mets dorénavant l'adresse de tes lettres en italien de cette manière:

All' ornatissimo signore,
il signor Luigi Asti,
teragio di porta Vercelina n° 2750.

Ensuite, adresse-les à un ami de Genève qui les mettra à la poste à Genève ou dans une autre ville de Suisse. Sans toutes ces précautions, il est inutile d'écrire. Plana me mande de Turin que les lettres passent encore, mais cela durera-t-il? Si, étant à La Tour du Pin pour parler à M. Cholat, on pouvait m'abonner à la « Gazette de Lausanne » ou à celle de Genève, tu me ferais un grand plaisir. Un journal se paie 6 fr. ici. Donc, prends un abonnement de trois mois ; fais adresser ledit journal à M. Lastra, à Lugano; c'est la dernière ville de Suisse. De là, je le ferai venir tous les huit ou dix jours. Le maître de poste de Bellegarde, de Chambéry ou de La Tour te pourra abonner à la « Gazette de Lausanne », ou, si faire ne se peut, à la « Gazette de Genève ». Ne renvoie pas trop cette commission : à M. Lastra, à Lugano, en Suisse.

[299] Cette phrase a été ajoutée en surcharge. La phrase barrée est la suivante: « Je connais un ami de M. Borizoni, expéditionnaire à Milan. J'aimerais mieux que les deux caisses me parviennent par M. Borizoni que par un autre. En cas de retard, j'aurais plus de moyens de réclamer. »

J'ai reçu une lettre d'Alexandre Mall(ein). Je ne sais comment elle a passé. L'adresse était en italien. Je vois avec plaisir qu'il entrera dans la famille [300]. C'est un honnête homme qui contribuera peut-être à nous préserver de la ruine où nous conduit l'union trop commune d'un mauvais cœur et d'une mauvaise tête. Adieu, j'embrasse Madame Derville. Cela est permis de si loin. Continue-t-elle à avoir du caractère?

LAUZANNE.

Mes compliments à nos cousins Allard et à Madame Colomb. J'ai écrit à son fils par désespoir. Par M. Arnold, de Vizille, homme si obligeant, tu peux abonner Lastra, de Lugano, à Lauzanne.

Toutes les adresses en Italie à M. Luigi Asti, à Milan, par la Suisse, sans cela rien ne passe. J'embrasse François et le prie de presser Ennemond.

CX.

Milan, le 14 août (1815) [301].

Ma chère amie, je me rétablis lentement. La perspective assurée de mourir de faim dans quelques mois n'est pas un bon auxiliaire pour le kina. J'apprends que mon père a donné 30.000 à Zénaïde en

[300] Il épousa Zénaïde Beyle le 30 mai 1815.

[301] Deb. 84 Chambéry. — Madame Pauline Périer-Lagrange, à Thuélin, près La Tour du Pin, chez M. Chaulat. — Dans le coin à gauche, Beyle a mis: « Pas de politique; laissez passer. »

la mariant. Comment se justifiera-t-il aux yeux des honnêtes gens, en ne traitant pas un fils à cheveux blancs comme une de ses filles?

Ma seule ressource est la maison. Mais il paraît que les intrigues de mon père font peur et que personne n'a le courage de servir un pauvre diable absent.

Consulte M. Chaulat, et, s'il y a sûreté, envoie-moi à Milan *tous* mes livres. D'abord j'en profiterai, et ensuite je les vendrai pour subsister; après quoi je quitterai la compagnie, sans aller donner à Grenoble le spectacle inutile de ma misère.

Tu sais que j'ai bien jugé les circonstances politiques. Il y a un an et demi que je jugeai de même le bâtard en lui annonçant à quoi sa politique me réduisait.

Si j'en suis réduit là, je ferai en bonne forme les actes nécessaires pour que mes créanciers exigent les 37.000 et quelques cents francs que je dois.

De plus je ferai connaître la conduite du père jésuite, dans un petit article qu'on lira parce qu'il sera piquant et qu'on est toujours curieux des derniers écrits des suicidés.

Mon père achèvera sa vieillesse au milieu des huées des gens de bien.

Tout ceci n'est qu'un épisode *que je te prie de garder pour toi.*

De tels projets pour être approuvés veulent être exécutés.

Ce qui m'importe dans ce moment, c'est d'avoir toutes mes caisses de livres adressées:

Al signor B. Luigi Asti, in Novarra.

Pour les lettres, les trois adresses suivantes sont également bonnes:

Al signor B. Luigi Asti, contrada San Pietro all'Orto n° 909, in Milano.

Al signor Bella, contrada San Pietro all'Orto n° 909.

Enfin *al signor Enrico B.*

J'ai reçu avant-hier neuf lettres, imprimées de la poste de Paris, qui m'annoncent que des lettres non affranchies sont à mon adresse à Vienne, Grenoble, Paris, etc...

J'ai reçu en même temps ta lettre du 2 avril avec la lettre de change de M. Dumortier. Vois par là les malheurs des pauvres diables d'absents. Mais qu'aurais-je de mieux à Grenoble? Le plaisir d'être moqué par les envieux de mon ancienne fortune.

Mille choses à Madame Derville. Si tu vas à Grenoble, tâche de voir M. Hélie et de le réchauffer un peu pour la vente de la maison. D'ici à deux ou trois mois, les affaires reprendront. Si tu veux voir l'histoire de France écrite d'avance, lis les trois derniers volumes des *Stuarts*, de Hume, et la *Pologne*, de Rhulières.

Il serait important pour moi que tu écrivisses une lettre d'amitié à Joséphine, rue de Grammont, n° 13. Ne lui dis rien de la profondeur de l'abîme.

Il est important qu'on ait de l'amitié pour moi dans cette maison.

Adieu; bien des choses dans la famille. Si tu es à Grenoble, donne-moi des nouvelles de M. Bérenger, le repr(ésentant) [302].

V. Aubier.

CXI.

n° 909, le 12 septembre (1815) [303].

Comment passes-tu ton temps, ma chère Pauline? Es-tu aussi heureuse en officiers autrichiens cette année que l'autre? As-tu été à quelques vendanges?

Je ne suis pas encore remis. Après avoir demandé son avis à M. Chaulat, envoie-moi mes livres, mes derniers amis *al signor B. Luigi Asti in Novara*, à M. B. Luigi Asti, à Novare.

Fais cet envoi le plus tôt possible en deux fois, deux envois de quatre caisses chacun.

Pour ne pas mourir de faim, il faut vendre pour vendre il faut ma présence. Dès que la peur aura permis aux bourses de se délier, j'irai à Cularo, puisqu'il le faut. Ton mari comprend-il enfin que le jésuite se moque aussi bien de lui que de moi et qu'il doit plus d'amitié à un beau-frère qui l'a

[302] Alphonse Bérenger de la Drôme, député en 1815, puis en 1829.

[303] Milano. — Madame Pauline Périer, chez M. Chaulat (près Tuélin), à La Tour du Pin, Izère.

averti de l'attrape, il y a dix ans, qu'à un vieux jésuite qui de père n'a que le nom.

Adieu ; écris-moi ; je te recommande mes livres. Donne-moi des nouvelles de Madame Derville et fais-lui mes compliments. Quand tu achèteras du cachou pour toi, prends-m'en (10) ou 12 boîtes.

BOECE.

CXII.

M(ilan),... 1815 [304].

Ma chère amie,

Envoie-moi en deux envois mes huit caisses de livres, quatre à Novarre, *al signor B. Luigi Asti*; quatre à Milan, *al signor B. Luigi Asti.* Je t'ai déjà fait cette prière trois fois. Consulte M. Chaulat.

Mais ce n'est pas là l'objet de la présente. Plusieurs de mes amis ici, sachant que j'ai une sœur habitant près de Lyon, me demandent de leur faire venir par la diligence de Bonafoux quelques nouveautés. Prie le libraire qui te loue des livres ou le bon Girert, qui irait chez le libraire de Lyon qui fait des affaires avec l'Italie, d'acheter et *couper* les livres dont la note est ci-jointe, d'y écrire le nom: Bella, *San Pietro all'orto n° 909* et de mettre lesdits livres à la diligence Bonafoux qui les portera à Turin, là, les passera à la diligence de Milan.

[304] Madame Pauline Périer-La-Grange, chez M. Chaulat, à La Tour du Pin, Izère.

La première fois que tu écriras à Girert, prie-le de passer chez Madame Lambert, afin de savoir des nouvelles de Lambert, qui était à Naples.

Pour surcroît de précautions, voici une lettre au libraire de Lyon ; paye-le comptant, et quand tu iras à Grenoble, M. Félix Faure te remboursera.

B.

Prie Girert de payer ces cinq ouvrages environ 18 fr. que Faure te rendra. Je voudrais que ce bon Girert me trouvât un libraire exact auquel j'écrirais tous les mois. Envoie mes livres. Je n'ai pas de lettre de toi depuis trois mois.

Ecris tout de suite à Girerd pour cette commission. Je voudrais n'avoir pas l'air de la négligence.

CXIII.

9 octobre (1815) [305].

Je crois, ma chère amie, qu'on ne risque rien d'écrire à double à une bonne hollandaise. Je vais en conséquence, te demander un service pour la septième fois,

et te prier d'une commission seulement pour la seconde.

Je t'ai priée, en juillet, de m'envoyer mes huit caisses de livres. Je n'ai pas reçu de lettres de toi depuis trois mois.

[305] Milan. — Madame Pauline Périer-Lagrange, chez M. Chaulat, à La Tour du Pin, Izère.

Il faut envoyer les livres, quatre caisses *al signor B. Luigi Asti in Novarra*; les quatre autres *al signor B. Luigi Asti in Milano.* Je veux lire mes livres et puis les vendre; ne manque pas de t'occuper de cela. Consulte M. Chaulat; demande-lui s'il est prudent d'expédier ces caisses; s'il dit *oui*, expédie, et donne-moi avis du jour du départ, afin que je fasse agir auprès de la censure.

S'il dit *non*, écris-moi encore. Affranchis tes lettres. Mon adresse est : *al signor B. Luigi Asti, San Pietro all'orto*, n° 909, *in Milano.*

Comprends-tu?

2° Il s'agirait d'écrire au bon et exact Girerd: connais-tu quelque petit libraire de Lyon, exact, et bien aise de vendre pour 20 ou 25 louis de livres, à l'année, à un amateur de Milan ?

Va, et donne-lui la liste ci-jointe. La diligence Bonafoux, de Turin, porte les paquets de Lyon à Milan. Il faut y mettre les livres, après les avoir coupés, toutefois, sans cela rien ne passe.

Paie-les comptant.

Voici la note:

Des dangers actuels de la France, par M. le comte de Montlosier ..... 3 fr. 50

Carnot; *Justification.*

Correspondance dédiée à M. de Blacas, par M. Fiévée ..... 2 fr. 50

(et deux autres dont je ne me souviens plus, mais dont je t'ai donné la note il y a huit jours).

Un ami, qui me prête des livres anglais, me demande de lui faire venir ces brochures; j'aurais mauvaise grâce de refuser, et si tu fais trop la hollandaise, j'aurai l'air de la mauvaise volonté, chose que ne pardonne pas la sagacité italienne.

M. Girerd fera l'avance de 18 à 20 fr. que peuvent coûter ces cinq brochures. M. F. Faure, de Grenoble, te rendra cette avance dès que le bon François la lui demandera. Si cela convient au libraire de Lyon, on lui fera de pareilles demandes une fois par mois. Il faut *couper* les livres; — *affranchir* les lettres.

Je t'ai demandé, il y a trois mois, des nouvelles de Lambert, de Naples; prends la peine un jour d'activité de tracer ce nom à Madame Dumortier, qui saura le sort de Lambert, de sa famille; petite rue Sainte-Catherine.

Autre effort. Rappelle-moi au souvenir de Madame Derville; fais-lui mes compliments.

Fatiguée de tant d'effort, étends les bras et reprends ton sommeil.

Luigi Asti.

CXIV.

Le (saint) jour de Toussaint [306].

(1er novembre 1815).

Ma chère amie, je monte encore d'un étage en

[306] Milan. — Madame Pauline Périer-Lagrange de Thuélin, chez M. Chaulat, à La Tour du Pin, Izère.

raison de la légèreté spécifique et relative de ma bourse.

Mes livres me seraient d'une double ressource. Ils me désennuieraient, et je pourrais vendre de temps en temps certains ouvrages rares en Italie. Je te prie donc de me les envoyer:

4 caisses *all'ornatissimo signor B. Luigi Asti in Novara*;

4 caisses *all'ornatissimo Bella n° 1217 corsia del Giardino.*

J'aimerais aussi recevoir de tes nouvelles: tu ne m'as pas écrit depuis avril. Avant d'aller *ad patres*, je ferai encore un petit voyage *ad patrem*, pour voir si je puis tirer quelque argent,

Et chercher les soutiens d'une mourante vie.

On m'a mis actuellement six onces de mercure dans le corps pour guérir le fameux point de côté. Je m'intéresse médiocrement au gain de cette partie. C'est comme cet anglais (Raleigh) qui ne voulait pas se faire raser avant de savoir si le Roi lui laisserait sa tête.

Mes compliments à Madame Derville et à François.

CHAMPEL.

CXV.

Paris, 20 mars 1825[307].

Ma chère amie, on te cherche partout à Grenoble pour t'envoyer deux mille cinq cents francs, pro-

[307] Madame Pauline Périer-Lagrange, dalla signora Hilaire, marchande de modes, Palazzo Migranelli, piazza di Spagna, Roma.

duit d'une liquidation. Crozet m'en donne avis; Michoud le lui avait dit par hasard. Tu aurais dû écrire à Madame Sophie. Il paraît qu'il faut une procuration nouvelle pour toucher cette somme. Adresse-toi à M. le chevalier Artaud, au Palais de France, qui t'indiquera quel est le consul de France à Rome. Tu passeras une procuration à Grenoble pour toucher ces 2.500 fr., peut-être y a-t-il 2.800 ou 3.000 fr. Je te conseille d'écrire sur le champ à Madame Sophie et à M. Bois. Ils pourraient t'envoyer à Rome une lettre de change de 500 fr. payable à Milan et que tu négocieras à Rome en y perdant 1 p. 0/0. Je pense qu'ils peuvent t'envoyer 500 même avant de recevoir la procuration.

Adieu, ma chère amie.

H. Beyle.

21 mars 1825.

Meta parere meta danaro[308] disent les Italiens. Dominique[309], ne pouvant te donner que des *pareri*, ne t'a pas écrit. Je suis étonné du degré de méchanceté de Joséphine. Tu l'auras rendue jalouse. Comme tu lui as des obligations, je te conseille de n'en jamais dire de mal sérieux. Je ne lui ai jamais parlé du voyage en Italie, ne voulant pas de responsabilité avec une telle tête. Il y a bien quelque chose à dire de ta tête. Si j'avais de la fortune,

[308] Moitié conseil, moitié argent.

[309] Surnom que Beyle se donnait à lui-même.

tu pourrais te croiser les bras et t'oublier comme tu as fait chez M. Lorr... Tu sais qu'il n'en est pas ainsi. Considérant: 1° que le climat est le trésor des mauvaises santés et des gens peu riches. 2° que ni toi ni Dominique n'avez l'esprit d'intrigue nécessaire, indispensable à Paris. 3° Que dans le pays des aveugles les borgnes sont rois ; je te conseille de te fixer comme institutrice dans quelque couvent de Rome ou de Naples en versant comme gage de bonne conduite 80 louis. Si jamais la fortune me sourit, je te tirerai de là. Quand l'on n'est pas riche, il faut travailler et non pas bayer aux corneilles. Que viendrais-tu faire à Paris? Ton vrai travail est de trouver du travail. Tâche de raisonner un peu et de comprendre ces trois considérants.

Tout à toi.

B.

APPENDICES

APPENDICE I.

LETTRE DE ROMAIN COLOMB A MADAME PÉRIER-LAGRANGE

Paris, le 23 mars 1842 [1].

J'ai un bien triste devoir à remplir envers vous, ma chère amie, et une cruelle nouvelle à vous annoncer ; votre frère n'est plus ! Il a succombé ce matin, à deux heures, aux suites d'une attaque d'apoplexie dont il a été frappé hier, à six heures du soir, rue des Capucines.

Si vous pouvez venir à mon bureau *vendredi 25*, à 2 h., j'aurais de la consolation à m'entretenir avec vous ; à défaut, dites-moi l'heure où je pourrais aller chez vous.

Pressé par mille démarches, je vous quitte brusquement pour préparer tout ce qui tient aux derniers devoirs à rendre demain à ce pauvre Henry ; ce sera demain à l'Assomption, probablement vers 11 heures.

Adieu bien tristement.

R. COLOMB,
rue Notre-Dame-de-Grâce, n° 3,
(près La Madeleine).

[1] Madame Périer-Lagrange, rue du Faubourg-du-Roule, n° 70 — Paris (archives Lesbros-Bigillion).

APPENDICE II.

Portraits de Beyle et de ses deux soeurs.

Le portrait d'Henry Beyle que nous reproduisons en tête de ce volume, avait été depuis longtemps signalé, mais c'est, croyons-nous, la première fois qu'il est publié. Une note manuscrite, collée au dos de la toile, porte ces mots: « *Portrait de Henri Beyle* (Stendhal), *provenant de sa sœur, M^me^ Périer-Lagrange, fait à Paris en 1807, par Boilly, en une seule séance, pour la somme de 120 francs.* » A défaut de signature, cette note, rédigée dans la famille de Beyle, servirait à identifier l'auteur du tableau. Il convient de remarquer aussi que cette peinture correspond tout à fait à la manière de Boilly. Voici, en effet, ce qu'écrit M. M. Tourneux au sujet des portraits exécutés par ce peintre : « Durant de longues années, le plus clair des bénéfices du peintre Boilly lui vint de ces petits portraits qu'il enlevait en deux heures de temps et... qu'on voyait souvent par demi-douzaines à la fois sécher sur le bord de sa gouttière. Sa clientèle se recrutait un peu partout et notamment parmi les jeunes officiers pressés de vivre et d'aimer entre deux batailles... [1] ». Nul doute que Beyle, qui en 1807 était attaché à l'intendance de l'armée d'Allemagne, et ne fit à Paris qu'un séjour de quelques semaines, ne se soit adressé au peintre

[1] *Gazette des Beaux-Arts*, 1898, t. II, p. 410.

en vogue parmi les « permissionnaires » de la Grande Armée, pour envoyer un souvenir à sa sœur.

Ce portrait, de petites dimensions ($0^m 20 \times 0^m 16$) appartient à Mlle Lesbros-Bigillion. Il a figuré récemment à l'exposition stendhalienne de Grenoble. Une copie « médiocrement faite par M. Bernard, en 1882 », fait partie de la collection de M. Alphonse Chaper, au château d'Eybens. C'est cette dernière qui a été reproduite par M. P. Brun dans l'ouvrage ayant pour titre : *Henri Beyle-Stendhal*, Grenoble, 1900, in-8° (p. 47).

Les portraits des deux sœurs de Beyle, Pauline, Mme Périer-Lagrange, à qui sont adressées la plupart de nos lettres, et Zénaïde-Caroline, Mme Mallein, appartiennent également à Mlle Lesbros-Bigillion. Une médiocre reproduction de celui de Pauline a été donnée dans le même livre de M. P. Brun, cité plus haut (p. 19). Ce portrait date vraisemblablement de l'année du mariage de Pauline, c'est-à-dire précisément à l'époque où elle était la confidente presque journalière, aussi bien que l'intermédiaire et l'avocate de son frère auprès du reste de sa famille.

APPENDICE III.

Trois lettres inédites de Prosper Mérimée.

La correspondance d'Henri Beyle avec sa sœur Pauline a passé jadis dans les mains de Mérimée. C'est du moins ce qui ressort des trois lettres qui sont publiées ci-dessous. Elles sont adressées à deux Grenoblois : Émile et Casimir Bigillion. Le premier, greffier au tribunal civil de Grenoble, était aussi une figure curieuse de bibliophile et de collectionneur. Il avait même publié en 1844 un roman intitulé : « *Les deux amours* »[1]. Le second fut conseiller à la Cour de Grenoble. Par son mariage avec une fille d'Alexandre Mallein et de Zénaïde Beyle, il était devenu le neveu de Stendhal. Ces deux frères touchaient encore à l'auteur de la *Chartreuse* par un autre côté ; leur père, François Bigillion, avait été l'ami d'enfance de notre écrivain, leur tante Victorine une de ses premières passions. Aussi lorsque, en 1853, Mérimée fut sollicité par Michel Lévy d'écrire un « *Essai sur la vie et les ouvrages de Beyle* », se souvint-il de ce nom de Bigillion que Stendhal avait dû souvent prononcer devant lui. Il écrivit à Émile Bigillion, pensant que celui-ci pourrait lui fournir quelques nouveaux détails biographiques, mais il faut croire que les renseignements

[1] Voir E. Maignien : *Un collectionneur grenoblois, Emile Bigillion*, dans la *Petite Revue des Bibliophiles dauphinois*, t. IV, 1913-15, p. 257.

donnés furent de peu d'intérêt, car il se contenta de remanier son fameux H. B., paru en 1850, et de le faire imprimer en tête des deux volumes de la *Correspondance* que Michel Lévy fit éditer en 1855 [1].

L'édition complète des œuvres de Stendhal devait comporter 18 volumes. Devant le succès qui accueillit la *Correspondance*, l'attention de Casimir Bigillion fut attirée sur les papiers de Beyle qui lui venaient par héritage de sa tante Pauline Périer-Lagrange. Par l'intermédiaire de son frère, il fait part de sa découverte à Mérimée. Celui-ci s'empresse de répondre qu'en général les lettres de Beyle sont « *pleines d'idées et charmantes* », et que celles qu'il écrivit à sa sœur formeront « *une importante addition au recueil de ses œuvres* ».

Cependant trois ans s'écoulent sans qu'il soit donné suite à cette publication. En 1868, les deux frères adressent à Mérimée un nouveau paquet de lettres. L'écriture en est très lisible, répond-il, et elles lui semblent intéressantes ; il en parlera à Michel Lévy afin de savoir ses intentions. Mais il était déjà « assez souffreteux », et sa mort, survenue deux ans plus tard, devait empêcher la réalisation de ce projet. Ce fut seulement en 1892 que M. Lesbros-Bigillion, gendre de Casimir Bigillion, fit paraître chez Calmann-Lévy, une première série de *Lettres intimes*, et c'est la fin de cette correspondance qui est aujourd'hui mise au jour dans le présent volume.

[1] Sur ce sujet, voir une note de R. Colomb, publiée par Paupe : *Histoire des Œuvres de Stendhal*, 1903, p. 172 et suiv.

Stendhal : Lettres intimes (Calmann-Lévy 1892)

Cannes, 22 décembre (1865)[1].

Monsieur,

Peu de temps avant de quitter Paris, c'est-à-dire il y a une vingtaine de jours, j'ai vu Michel Lévy, qui m'a parlé de son édition des œuvres complètes de Beyle et du désir qu'il a de la terminer. Je lui ferai part de la découverte que vous m'annoncez. Je n'ai pas grande idée des notes laissées par Beyle. Si j'en juge par celles que j'ai déjà vues, ce ne sont que des mémorandums, la plupart du temps incompréhensibles, sur lesquels il travaillait ensuite. Il est beaucoup plus sûr pour sa réputation de publier ses lettres qui sont pleines d'idées et charmantes. Nous en avons recueilli quelques-unes à droite et à gauche. Celles dont vous me parlez feront une importante addition au recueil de ses œuvres.

Ce que vous me dites de cette jeune demoiselle ayant les yeux de Beyle m'a réjoui, et je serais charmé de la voir. Si elle venait à Paris, soyez assez bon pour me procurer l'honneur de faire sa connaissance. Je connais une autre personne qui reproduit assez fidèlement les traits de notre ami. Il m'avouait qu'il n'avait pas nui à sa naissance ; mais

[1] M. Émile Bigillion, greffier en chef du tribunal de 1re instance, rue Lafayette, 14, Grenoble, Isère.

la ressemblance n'est que physique, et il n'y a pas le moindre rapport de caractère ni d'esprit.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de tous mes sentiments de la plus haute considération.

P. Mérimée.

II

Cannes, Alpes-Maritimes,

13 mars (1868).

Monsieur,[1]

Je suis ici assez souffreteux ; je pense cependant être à Paris à Pâques, et je serai très heureux de voir Monsieur votre frère. Je n'ai aucune influence parmi les grands de la terre et je ne crois pas être très bien avec la Justice en particulier ; cependant M. Baroche a toujours été assez bienveillant pour moi, et je puis lui adresser des recommandations, mais je ne sais pas trop quel effet elles pourront avoir.

Je serai charmé de voir les nouvelles lettres de Beyle. Il y a quelque temps que M. M. Lévy me parlait d'un nouveau volume qu'il se proposait de publier. Il y a si longtemps que je n'ai vu des autographes de Beyle, que je ne suis pas sûr de pouvoir le lire, mais je suppose que Monsieur votre frère m'aidera.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de tous mes sentiments de haute considération.

P. Mérimée.

[1] Émile Bigillion.

III

Cannes, 18 mars (1868).

Monsieur,[1]

Voici les lettres de Beyle que vous avez bien voulu me communiquer. L'écriture en est très lisible et elles me semblent intéressantes.

Je pense être à Paris à Pâques, mais je n'en suis pas sûr, car cela dépend de ma santé qui ne s'améliore pas. J'écris aujourd'hui à M. P. Lenormant, secrétaire général du ministère de la Justice, un mot de recommandation. Je ne sais trop quel est mon crédit auprès de lui. A mon retour à Paris, je parlerai à M. Baroche. Une lettre de moi n'aurait pas, je crois, le moindre effet.

J'espère, Monsieur, que nous pourrons parler plus longuement, à Paris, de Beyle et de sa correspondance et savoir les intentions de M. Lévy à cet égard.

Agréez, Monsieur, l'expression de tous mes sentiments de haute considération.

P. Mérimée.

[1] Casimir Bigillion.

INDEX

Albert, 111.
Alfieri, 76.
Allard, 113, 172, 176, 180, 190.
Allemagne (*De l'*), 166.
Alphonse ; voir Périer.
Amabert, 110.
Ancillon (Frédéric), 22, 25.
André, 53, 55, 59, 84.
Angelina ; voir Pietragrua.
Anglès, 56.
Arbelet (Paul), 120, 166.
Archenholtz, 76.
Arnold, 190.
Artaud (Chevalier), 199.
Artois (comte d'), 152, 174.
Asti (Louis), 188, 189, 190, 192, 193, 194, 196, 198.
Augereau, 149, 150.
Babet, 69.
Baillie (Mlle), 76.
Barral (Louis de), 30, 133.
Barthelon, 168, 170, 188.
Baskoff (général de), 135.
Bataille, 62, 66.
Batalier, 140.
Beauharnais (Eugène de), 62.
Beaumarchais, 76.
Belisles (Louis de), 107, 155, 164.
Bérenger (Alphonse), 193.
Berlioz, 56.
Beugnot (comte), 151, 154.
Beugnot (comtesse), 155, 157, 164, 165.
Beyle (Caroline-Zénaïde), 6, 9, 10, 59, 125, 140, 141, 152, 190.
Beyle (Chérubin), 22, 23, 174, 184, 186.
Beyle (Eulalie), 21, 35, 60, 123, 126.
Bigillion, 110.
Bigillion (Julia), 6.
Bigillion (Victorine), 13.
Bilon, 186.
Blacas (de), 196.
Bois, 199.
Bolingbroke, 76.
Bonafoux, 194, 196.
Bonaparte, 161.
Borizoni, 189.
Bottu, 187.
Brune (maréchal), 34, 51.
Bubna (comte de), 150.
Cabanis, 22, 70, 107, 124.
Cadore (duc de), 123, 127, 140, 143.
Cantatrici villane, 124, 125.
Carlini, 171.
Caroline ; voir Beyle.
Carnot, 196.

Chalvet, 29.
Chalvet (Mme), 21, 35.
Chamfort, 70, 94.
Champel, 186.
Charles (archiduc), 175.
Charlotte ; voir Knabelhuber.
Charmat, 79, 83.
Charpentier, 56, 57, 58, 61, 62, 66.
Charvet, 21.
Charvet (Mme), 34, 55.
Chateaubriand, 94.
Chatte merveilleuse (*La*), 105.
Chaulat, 121, 188, 189, 190, 191, 193, 194, 196.
Cheminade (Mme), 99.
Chénier (André), 72.
Cimarosa, 70.
Cimert (Mme), 150.
Ciment (Mlle), 151.
Cinna, 14.
Clarisse Harlowe, 182.
Clet, 111.
Clovis, 10.
Collé, 127.
Colomb (Romain), 89, 133, 153, 172, 176, 180.
Colomb (Mme), 21, 113, 190.
Constant (Benjamin), 161, 166.
Corinne, 77.
Cortois de Pressigny (Gabriel), 165.
Crozet (Louis), 107, 155, 169, 170, 171, 173, 175, 178, 183, 199.
Curtius, 50.
Dalban, 70.
Dandin (*Georges*), 123.
Dante, 76.
Daru (Martial), 26, 33, 36, 41, 42, 43, 55, 56, 58, 63, 66.
Daru (Noël), 57, 59.
Daru (Pierre), 29, 30, 33, 38, 41, 53, 58, 59, 60, 61, 64, 66, 67, 68, 72, 78, 84, 98, 101, 109, 117, 118, 131, 132, 137, 139, 151, 156, 165.
Daru (Mme Pierre), 37, 38, 40, 64, 89, 132, 184.
Debraye (H.), 69.
Delacroix (Eugène), 62.
Delaunay, 33, 56.
Delord (Mlle), 90.
Delphine, 45.
Derville (Mme), 149, 151, 153, 154, 156, 161, 166, 167, 170, 171, 173, 175, 176, 181, 184, 187, 190, 192, 194, 198.
Deserted village (*The*), 55.
Destuit de Tracy, 17, 124, 178.
Deux Gendres (Les), 88.
Didier, 90, 92.
Doligny (M. et Mme) ; voir Beugnot.
Don Japhet d'Arménie, 145.
Duclos, 70, 76.
Ducros (Le P.), 55, 178.
Du Deffant (Mme), 123, 124.
Dumortier, 146, 160, 162 179, 181, 192.
Duplat, 52.
Édouard, 152, 158.
Edwige (Mlle), 113.
Étienne (Guillaume), 88.
Eulalie ; voir Beyle.
Fabre d'Églantine, 183.

Faure (Félix), 34, 65, 93, 100, 124, 129, 135, 137, 138, 140, 144, 147, 148, 156, 164, 183, 197.
Faure (Mme Félix), 131, 132.
Faure (Frédéric), 187.
Félicie, 123.
Ferdinand III, 170.
Fiévée, 196.
Finot (baron), 151.
Flory, 18, 20.
Frédéric, 151.
Frédéric II, 25, 26, 76.
Frédéric-Guillaume III, 43.
Gabrielle (Mme), 41.
Gagnon (Gaëtan), 63, 66, 117, 130, 131, 132, 143.
Gagnon (Henri), 43, 142.
Gagnon (Oronce), 143, 184.
Gagnon (Romain), 63, 132, 155, 157, 159, 162, 163, 165, 171, 174, 181.
Gall (docteur), 139, 140.
Garnier, 29.
Garnier (domestique), 151.
Gerusalemme liberata, 175, 180.
Gil Blas, 17.
Girerd (Henri), 125, 135, 151, 171, 175, 184, 194, 195, 196, 197.
Godwin (Mary); voir Wollstoncraft.
Goethe, 70.
Goldsmith, 55.
Gray (Thomas), 55, 71, 72, 77, 178.
Grimm, 127, 138.
Grisheim (Wilhelmine de), 69.
Gudin, 102.
Guilbert (Mélanie), 17, 36, 133, 135.
Gustave-Adolphe IV, 34.
Hélie (Ennemond), 156, 160, 163, 165, 168, 170, 171, 174, 175, 181, 190, 192.
Helvétius, 70, 112, 158, 183.
Hermione, 14.
Hilaire (Mme), 198.
Hume, 192.
Jean, 23, 24, 26, 29, 39, 43, 46, 57, 184.
Jenny, 71.
Johnson, 76.
Joly, 121.
Joséphine; voir Longueville (Mme de).
Joubert (comte), 104.
Joubert (libraire), 182.
Julie, 84.
Jullien (Marc-Antoine), 177.
Kant, 158.
Knabelhuber (Charlotte), 69.
Koch, 45, 46.
La Bruyère, 14.
Lacretelle, 127.
Ladislas, 14.
Lafontaine (Auguste), 99.
La Fontaine, 9.
La Harpe, 9, 127.
Lambert, 57, 77, 171, 173, 179, 195, 197.
Lambert (Mme), 173, 195.
Lastra, 189, 190.
Lejeune, 75.
Leman (Joseph), 182.
Lesbros-Bigillion (M.), 5, 6.
Lesbros-Bigillion (Mlle), 5.
Lespinasse (Mlle de), 76

Longueville (Mme Joséphine de), 117, 118, 167, 171, 180, 184, 193, 199.
Louis XIV, 10.
Louis-Ferdinand de Prusse, 22.
Lovelace, 181, 182.
M. ; voir Daru (Martial).
Maistre, 22, 23.
Mallein, 34.
Mallein (Mme), 21.
Mallein (Mlles), 21, 49.
Mallein (Alexandre), 158, 190.
Mante, 15, 18, 19, 29, 32.
Maréchal, 136, 139.
Marie-Louise, 72.
Marmontel, 127.
Masséna, 51.
Mayer, 174.
Meunier, 18, 19, 32.
Michoud, 90, 199.
Micou (Mme), 99.
Milton, 178.
Misanthrope (*Le*), 14.
Moellendorf, 25.
Molière, 14, 112.
Mombelli (Esther et Annette), 174.
Montesquieu, 161.
Montlosier (comte de), 196.
Mounier (J.-J.), 35.
Mounier (Édouard), 36.
Mounier (Victorine), 34, 35, 36, 38, 48, 55, 60, 74, 78, 87, 95, 104, 113, 131, 132, 180.
Moustafa IV, 32.
Mure, 56.
Murat, 248.
Napoléon Ier, 72.
Nassau-Weilbourg (Henriette de), 175.
Nemrod, 10.
Néoptolème, 10.
Oldenbourg (duchesse d'), 175.
Oreste, 14
Ossian, 34.
Ottilie, 70.
Palfy (comtesse), 128.
Pallavicini (marquise), 171.
Pascal (C.), 41.
Pasquier (Mlles), 115.
Paul, 125.
Pelet (comte), 110.
Penet, 32.
Périer, 18, 20, 42.
Périer (Mme), 47.
Périer (Alphonse), 21, 29, 44, 86, 92, 95, 103, 187.
Périer (Antoine-Scipion), 16.
Périer (Augustin), 20.
Périer (Camille), 56, 85, 94.
Périer (Casimir), 16, 20.
Périer (Claude), 20.
Périer-Lagrange (François), 18, 27, 30, 39, 41, 46, 53, 60, 81, 91, 99, 100, 106, 113, 114, 116, 117, 122, 123, 128, 129, 131, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 149, 150, 152, 154, 155, 160, 161, 165, 167, 168, 171, 174, 175, 176, 185, 190, 198.
Pestalozzi, 173, 175, 182.
Petiet (Alexandre), 51.
Petiet (Augustin-Louis), 51.
Petiet (Claude), 51.

Pietragrua (Angelina), 13, 167, 173, 181.
Pietragrua (Antonio), 142, 146, 147.
Plana, 158, 166, 168, 169. 170, 171, 173, 175, 181, 182.
Pollin (J.-B.), 52.
Ptolémée Philadelphe, 10.
Quier, 25.
R. ; voir Beyle (Chérubin).
Raleigh, 198.
Raynouard, 71.
Rebuffel (Adélaïde), 51.
Récamier, 19.
Rey (Édouard), 34, 55.
Rey (général Emmanuel), 59.
Rey (Romain), 59, 63.
Richelieu, 70.
Robert, 187, 188.
Rodolphe, 180.
Rotrou, 14.
Rulhières, 76, 123, 192.
Saint-Preux, 14.
Saint-Vallier (comte de), 148, 157.
Saint-Victor (Mme de), 134.
Sapey, 149.
Scarron, 145.
Schiller, 166, 180.
Schwarzenberg, 150.
Sélim III, 32.
Séraphie (Mme), 41.
Shakespeare, 76, 101, 112, 150.
Simonetta (Mme); voir Pietragrua (Angelina).
Sismondi, 139.
Sophie (Mme), 199.
Sophie (Mlle), 87.
Stael (Mme de), 77, 158, 159.
Stryienski (C.), 5.
Surr, 94.
Talleyrand, 152.
Tarfa, 174.
Tasse, 76.
Thélusson, 19.
Théophile, 180, 182.
Tivollier (Louis), 18, 21, 82, 84, 176, 185.
Tivollier (Mme), 29, 32, 47, 60, 106.
Tom-Jones, 76.
Turquin, 41.
Venceslas, 14.
Vernon (*Mme de*), 46.
Vessilier, 56, 133.
Vial, 134.
Victorine ; voir Mounier.
Voltaire, 26.
West, 72.
Wilhelmine ; voir Grisheim.
Williams, 76.
Wollstoncraft (Mary), 12.
Z. ; voir Daru (Pierre).
Zénaïde ; voir Beyle (Caroline-Zénaïde).

INDEX

des Pseudonymes de Stendhal

Alrimple (d'), 106.
Asti (Luigi), 197.
Aubier (V.), 193.
Boèce, 194.
Brenier (P.), 157.
Brosses (Le président de), 71.
Chapart, 121.
Chamier, 184.
Champel, 163, 166, 198.
Chappuis (Alex.), 170.
Chapuis, 145.
Charbonel (Ch.), 176.
Chevallet (L.-A.), 103.
Claude, 132.
Des Chapons, 149.
Desa (César), 131.
Devyl (Alex.), 144.
Dogtier (L.-A.), 119.
Doligny (Félix), 90.
Dominique, 166, 199.
Dubois (lieutenant), 64.
Dubois (Alexandre), capitaine, 91.
Du Bois, 95.
Dufour, 56, 77.
Dulau (Ch.), 125.
Dupin, 146.
Fauris-Saint-Bard, 141.
Favier, 156.
Flegme (dom), 188.
Florise, 153.
Foulques, 70.
Gray (Thomas), 72.
Impavido, 154.
Lanvallère (A.-L.), 63.
Lauzanne, 190.
Lecœur (sous-lieutenant), 33.
Maisseang (F.), 160.
Mingrat, 168.
Ravet (Ch. Fr.), l'aîné, 143.
Romorentin, 120.
Roux (L.), 136.
Serviettes (L.-J.), 101.
Turpin (Cl.), 29.
Watier (Odile), 128.

TABLE DES MATIÈRES

Préface 1

Lettre 1 (vers 1800) et 1 *bis* (1803 ou 1804) 9

— 2 (29 août 1804) 11

— 3 (17 mars 1805). 14

— 4 (30 avril 1805). 17

— 5 (à F. Périer-Lagrange. Marseille, 26 janv. 1806). 19

— 6 (Juillet-octobre 1806). 21

— 7 (Metz, 18 octobre 1306). 22

— 8 (Munnerstadt, octobre 1806). 23

— 9 (8 novembre 1806). 25

— 10 (Schönbeck, 9 novembre 1806). 26

— 11 (à F. Périer-Lagrange. Hiver 1806-1807). . . 28

— 12 (Brunswick, 28 mai 1807). 29

— 13 (A F. Périer-Lagrange. Brunswick 1er juill. 1807). 31

— 14 (Brunswick, 10 juillet 1807). 32

— 14 *bis* (10 août 1807). 34

— 15 (Château de Salzdhasum, 2 septembre 1807). . 35

— 16 (13 septembre 1807). 37

— 17 (A F. Périer-Lagrange. Brunswick, 20 sept. 1807). 39

— 18 (A F. Périer-Lagrange. Brunswick, 31 oct. 1807). 41

— 19 (1er décembre 1807). 44

— 20 (A F. Périer-Lagrange. Brunswick, 21 janv. 1808 46

— 21 (Brunswick, 24 mars 1808). 48

— 22 (1808). 49

— 23 (27 mars 1809). 51

— 24 (19 avril 1809). 53

Lettre 25 (Vienne, 15 juin 1809). 54
— 26 (Vienne, 14 octobre 1809). 55
— 27 (Vienne, 18 octobre 1809). 56
— 28 (26 novembre 1809). 58
— 29 (Saint-Pölten, 7 décembre 1809). 60
— 30 (Efferding, 29 décembre 1809). 63
— 31 (1809). 65
— 32 (20 janvier 1810). 65
— 33 (9 février 1810). 67
— 34 (19 février 1810). 69
— 35 (13 avril 1810). 70
— 36 (28 avril 1810). 71
— 37 (5 mai 1810). 74
— 38 (1810). 75
— 39 (Mai 1810) 78
— 40 (Mai 1810) 79
— 41 (A F. Périer-Lagrange. Paris, 24 mai 1810). . 81
— 42 (7 août 1810). 84
— 43 (11 août 1810). 87
— 44 (15 août 1810). 89
— 45 (Meudon, 1810). 90
— 46 (A F. Périer-Lagrange. Montmorency, 1810). . 91
— 47 (Meudon, 19 septembre 1810). 93
— 48 (22 octobre 1810). 96
— 49 (16 novembre 1810). 97
— 50 (1810). 100
— 51 (1810). 100
— 52 (1810). 102
— 53 (Décembre 1810). 104
— 54 (Paris, 7 février 1811). 107
— 55 (18 février 1811). 107
— 56 (Paris, 8 avril 1811). 109
— 57 (Versailles, 15 mai 1811). 111
— 58 (Auteuil, 26 juin 1811). 113
— 59 (17août 1811) 116

Lettre 60 (Milan, 10 septembre 1811). 118
— 61 (Milan, 19 septembre 1811). 120
— 62 (29 octobre 1811). 121
— 63 (1811). 121
— 64 (9 janvier 1812). 123
— 65 (1812). 125
— 66 (18 janvier 1812). 125
— 67 (Paris, 14 juillet 1812). 126
— 68 (A F. Périer-Lagrange. St-Cloud, 23 juill. 1812). 129
— 69 (Berlin, 20 janvier 1813). 130
— 70 (Berlin, 23 janvier 1813). 131
— 71 (4 février 1813). 132
— 72 (Paris, mars 1813). 133
— 73 (13 avril 1813). 134
— 74 (19 avril 1813). 136
— 75 (Saint-Avold, 21 avril 1813). 136
— 76 (Erfurt, 29 avril 1813). 137
— 77 (Sagan, 26 juillet 1813). 138
— 78 (Paris, 25 août 1813). 139
— 79 (Troyes, 1er septembre 1813). 140
— 80 (Saint-Gingoux, 4 septembre 1813). . . . 141
— 81 (Milan, 15 octobre 1813). 142
— 82 (Côme, 24 octobre 1813). 143
— 83 (Milan, 28 octobre 1813). 144
— 84 (7 novembre 1813). 145
— 85 (Milan, 9 novembre 1813). 146
— 86 (Milan, 11 novembre 1813). 146
— 87 (Chambéry, 12 mars 1814). 148
— 88 (Lyon, 16 mars 1814). 150
— 89 (Paris, 4 avril 1814). 151
— 90 (Paris, 15 avril 1814). 152
— 91 (Paris, 28 avril 1814). 153
— 92 (7 mai 1814). 154
— 93 (14 mai 1814) 156
— 94 (Paris, 23 mai 1814). 157

Lettre 95 (A F. Périer-Lagrange. Paris, 24 mai 1814). . 161
— 96 (Paris, 15 juin 1814). 163
— 97 (Paris, 24 juin 1814). 164
— 98 (1814). 166
— 99 (Milan, 22 août 1814). 167
— 100 (Gênes, 7 septembre 1814). 168
— 101 (Florence, 24 septembre 1814). 170
— 102 (Milan, 17 octobre 1814). 172
— 103 (14 novembre 1814). 173
— 104 (3 décembre 1814). 176
— 105 (Janvier 1815) 181
— 106 (Milan, 13 février 1815). 182
— 107 (A F. Périer-Lagrange. Milan, 23 fév. 1815). . 185
— 108 (Milan, 4 avril 1815). 187
— 109 (Milan, 6 mai 1815). 188
— 110 (Milan, 14 août 1815). 190
— 111 (12 septembre 1815). 193
— 112 (Milan, 1815) 194
— 113 (9 octobre 1815) 195
— 114 (1er novembre 1815). 197
— 115 (Paris, 20 mars 1825). 198
Appendice I. Lettre de Romain Colomb. 201
— II. Portraits de Beyle et de ses deux sœurs . 202
— III. Trois lettres inédites de Mérimée. . . 204
Index des noms. 209
Index des pseudonymes de Stendhal. 214

Table des Planches.

Portrait de Beyle en 1807 par Boilly.
Portrait de Pauline Beyle (Mme Périer-Lagrange).
Portrait de Zénaïde-Caroline Beyle (Mme Mallein).

PARIS — ANC. IMP. LEVÉ, RUE DE RENNES, 71

3409 5

PQ2436. A2 1921

a39001 003921791b